Le Préambule des innombrables
<https://www.preambule.net/>

Anthologie de lieux communs dans les poèmes du XVI^e^ siècle et alentour disponibles sur Gallica, le site Internet de la Bibliothèque nationale de France.

Le motif des innombrables : 124 poèmes ou extraits

Textes modernisés suivis des textes originaux,
établis sur les éditions disponibles sur gallica.bnf.fr

Version 124, révisée et augmentée le 05/11/26.

1^er^ siècle [1474]

OVIDE
1) Quot lepores in Atho…
[1492]
2) Felix qui patitur…
3) Litora quot conchas…
4) Quam multa madidæ…
1497

MARULLE
5) Not tot Attica mella…
1545

SALEL
6) Et quant aux dons…
1548

PHILIEUL
7) La mer n'a point…
1549

DU BELLAY
8) Qui a nombré…
9) Qui a vu les Lis, et les Roses…
1551

TYARD
10) Qui voit (Phébus…
1552

RONSARD
11) Tant de couleurs…
12) Ce ne sont qu'haims…

MURET
13) Qui en la gaye saison…
1553

RONSARD
14) Avec les fleurs…

DES AUTELS
15) Si tu veux le compte savoir…

MAGNY
16) Entre les flots…
17) Tous mes pensers…
1554

MAGNY
18) Autant, mon Ronsard…
1555

RONSARD
19) Autant qu'un rivage a…

BAÏF
20) Ni la mer tant de flots…

LA PÉRUSE
21) Le Ciel n'a point…
22) L'onde argentine ne couvre…

PASQUIER
23) Qui voudra faire…
1556

RONSARD
24) Le printemps n'a point…

BELLEAU
25) Si tu comptes des bois verts…
1559

RONSARD
26) Comme une tendre vigne…

MAGNY
27) De nuit au ciel…

BABINOT
28) Qui veut de Dieu…
1565

BÉREAU
29) Je suis ton serviteur…
30) Je ne vois rien…

1569
DU BELLAY
31) Comme de fleurs…
SAINTE-MARTHE
32) Aux environs…
1572
BELLEAU
33) Qu'on mesure…
TURRIN
34) Et pour néant…
35) Le mois de Mars…
1573
BAÏF
36) On ne compte de nuit…
GADOU
37) Si vous voulez savoir…
DESPORTES
38) Quand je vois les torrents…
39) Je l'aime bien…
40) Quel feu par les vents…
1574
SAINT-GELAIS
41) Il n'est point tant…
GOULART
42) Non, non, Zéphyre…
43) Celui qui a…
44) Ainsi que l'œil……
1575
JODELLE
45) Ton Neptun mon BINET…
BUTTET
46) On ne voit point…
47) Jamais ne vint…
JAMYN
48) Tant de feux aux carfours…
1576
CHANTELOUVE
49) Autant de feuilles vertes…
BRETIN
50) L'arc bigearre du ciel…
DE BRACH
51) Aimée, enfin…
52) Mais qui pourrait compter…
LE LOYER
53) Hé, Cruelle, ne veux-tu pas…
1577
LE SAULX
54) Qui peut en son esprit…
55) Plus qu'on ne voit au ciel…
56) Si quelqu'un peut nombrer…
57) Si quelqu'un peut cueillir…
1578
DU BARTAS
58) L'oiseleur, le pêcheur…
LA GESSÉE
59) Que de grâces, d'attraits…
1579
ROBERT GARNIER
60) Que les rocs Capharés…
PONTOUX
61) Tant de poissons…
1581
MARIE DE ROMIEU
62) Allons donc plus avant…
1582
LA BODERIE
63) Mais qui dira…
1583
LA JESSÉE
64) Qui nombrera…
65) Je n'égale mes soins…
66) Qu'on nombre l'Ost…
67) Celui compte les feux…
BLANCHON
68) Celui qui nombrerait…
69) Le Roi du jour…
70) À tant de fleurs…
71) Le Printemps gracieux…
72) La rigueur du tyran…
73) Mais pour les enseigner…
74) J'aurais plus tôt compté…
BRETONNAYAU
75) J'aurais plus tôt les eaux…
1584
ROUSPEAU
76) Être deux en un corps…
J. DE ROMIEU
77) Qui comptera les fleurs…
78) Or je sais bien aussi

1585
DU BUYS
79) Ton ciel de nuit…
80) Comme on ne compte point…
BIRAGUE
81) Qui comptera les fleurs…
IS. HABERT
82) Qui voudrait raconter…
83) Autant qu'on voit la nuit…
84) Quand je te veux louer…
POUPO
85) Pour compter les valeurs…
86) Quand je serais mille ans…
GOULART
87) Mortel, si dénombrer tu peux…
1590
POUPO
88) Il n'y a pas au bord…
1594
DESPORTES
89) Je porte plus au cœur…
PONTAYMERI
90) Plutôt je nombrerais…
91) Thétis ne verse pas…
1595
LOUVENCOURT
92) Qui peut compter…
93) Depuis le temps qu'Amour…
1596
EXPILLY
94) Autant que l'Océan…
1597
LASPHRISE
95) Il n'est point tant d'envie…
96) Plutôt on comptera…
97) La plus douce douceur…
98) La beauté se fait voir…
99) Qui veut nombrer…
1598
GUY DE TOURS
100) On ne voit tant…
101) On ne voit dans le Ciel…
1599
GRISEL
102) Le rocher endurci…
103) Si vous comptez les flots…
1601
MAGE DE FIEFMELIN
104) Ma Muse en son sujet…
105) Fuis, maudite, de moi…
MONTCHRESTIEN
106) Aussi qui peut nombrer…
107) Tant de grêle en Été…
1602
LOPE DE VEGA
108) No tiene tanta miel…
MIREMONT
109) Plus tôt je compterais…
1603
ANGOT
110) Ni l'Hiver refroidi…
111) Pour chanter votre Gloire…
1604
CLAUDE GARNIER
112) Les sablons de Thétis…
113) Quiconque en sa froideur…
1605
A. DE MARQUETS
114) La terre ne produit…
1606
MALDEGHEM
115) Tant d'animaux…
1609
CLAUDE GARNIER
116) Que de contentements !...
117) Tant d'Astres clairs…
118) Qui peut nombrer…
119) Je compterais plus aisément…
1616
D'AUBIGNÉ
120) Plutôt peut-on compter…
1618
BERNIER DE LA BROUSSE
121) Le Ciel n'a point…
122) Rien sinon que des vœux…
1620
CERTON
123) De tant de pleurs…
1874
D'AUBIGNÉ
124) Autant que d'abeilles…

[1474]

OVIDE (Publius Ovidius Naso), *Opera*, Venise, 1474, *L'Art d'aimer*, livre II, vers 515-520 [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 517 à 519].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k317107q/f126>

Texte latin

[…]
Quot iuuat exiguum plus est quod lædat amantes:
Proponant animo multa ferenda suo.
Quot lepores in Atho: quot apes pascuntur in Hybla:
Cærula quot bacchas Palladis arbor habet:
Litore quot conchæ: tot sunt in amore dolores.
Quæ patimur: multo spicula felle madent.
[…]

Traduction

[…]
Ce qui les réjouit est en plus petit nombre que ce qui blesse les amants : qu'ils s'apprêtent à se voir porter de nombreux coups au cœur.
Autant que de lièvres sur l'Athos : que d'abeilles nourries sur l'Hybla : autant que de baies sur l'arbre bleu de Pallas :
que de coquillages sur le rivage : autant dans l'amour de douleurs.
Les traits qu'il nous inflige sont trempés dans le fiel.
[…]

[1492]

OVIDE (Publius Ovidius Naso), *Opera*, Venise, Lazare de Saviliano, 1492, *Les Tristes*, livre V, élégie 1, vers 30-36 [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 31 et 32].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k59383h/f508>

Texte latin

[...]
Felix qui patitur quæ numerare potest:
Quot frutices silvæ: quot flauas tibris arenas
Mollia quot martis gramina campus habet:
Tot mala pertulimus quorum medicina quiesque
Nulla nisi in studio est: pieridumque mora.
Qui tibi naso modus lacrymosi carminis inquis
Idem fortunæ qui modus huius erit.
[...]

Traduction

[...]
Heureux qui peut compter les peines dont il souffre :
autant il y a de jeunes branches dans les bois : autant de sable blond dans le Tibre : d'herbes tendres au champ de Mars :
autant j'ai enduré de maux : à quoi il n'y a nul remède ni repos : sinon dans l'étude et le culte des Muses.
On me demande : Ovide, à quoi mesureras-tu que ton poème a assez pleuré : à la fin de mon infortune.
[...]

[1492]

OVIDE (Publius Ovidius Naso), *Opera*, Venise, Lazare de Saviliano, 1492, *Les Tristes*, livre V, élégie 2, vers 23-28 [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 23 à 26].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k59383h/f509>

Texte latin

[…]
Litora quot conchas: quot amœna rosaria flores:
quotue soporiferum grana papauer habet:
silua feras quot alit: quot piscibus unda natatur:
quot tenerum pennis aera pulsat auis:
tot premor aduersis: quæ si conprendere coner
Icariæ numerum dicere coner aquæ.
[…]

Traduction

[…]
Autant qu'il y a de coquillages sur les rivages : de fleurs dans un délicieux champ de roses :
autant que le pavot soporifique contient de graines : que la forêt nourrit de bêtes sauvages :
que de poissons nagent dans l'onde : autant que l'oiseau de ses ailes donne de coups dans l'air léger:
autant je suis accablé de malheurs : si on veut les compter : autant compter les flots de la mer Icarienne.
[…]

[1492]

OVIDE (Publius Ovidius Naso), *Opera*, Venise, Lazare de Saviliano, 1492, *Les Tristes*, livre V, élégie 6, vers 37-44 [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 37 à 40].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k59383h/f513>

Texte latin

[…]
Quam multa madidæ celantur arundine fossæ:
Florida quam multas Hybla tuetur apes
Quam multæ gracili terrena sub horrea ferre
Limite formicæ grana reperta solent:
Tam me circumstat densorum turba malorum:
Crede mihi: uero est nostra querela minor.
His qui contentus non est: in litus arenas:
In segentem spicas: in mare fundat aquas.
[…]

Traduction

[…]
Autant que de roseaux recouvrent les marais humides : autant que l'Hybla en fleurs nourrit d'abeilles :
autant que de fourmis sur un petit sentier portent à leurs greniers sous terre les grains qu'elles ont ramassés :
autant est grande et dense la foule des malheurs qui m'assiègent.
Crois-moi : mes plaintes sont encore loin du nombre.
Qui n'en a pas eu son content verse encore des grains de sable sur le rivage : des épis dans la moisson : des gouttes d'eau dans la mer.
[…]

1497

MARULLE (Michele MARULLO), *Hymni et Epigrammata*, Florence, 1497, *Epigrammaton Liber primus* [livre I des Épigrammes], « À Néère » [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 1 à 10].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k60304d/f27>

Texte latin

AD NEAEREAM.

Non tot Attica mella / littus algas /
Montes robora / uer habet colores:
Non tot tristis hyems riget pruinis /
Autumnus grauidis tumet racemis:
Non tot spicula Medicis pharetris:
Non tot signa micant tacente nocte:
Non tot æquora piscibus natantur:
Non aer tot aues habet serenus:
Non tot oceano mouentur undæ:
Non tantus numerus libyssæ arenæ:
Quot suspiria: quot Neera / pro te
Vesanos patior die dolores.

Traduction

À NÉÈRE

L'Attique n'a pas tant de miel, le rivage d'algues,
Les montagnes de chênes, le printemps de couleurs,
Le triste hiver n'est pas glacé de tant de gelées,
L'automne n'enfle de tant de lourdes grappes,
Il n'y a tant de flèches aux carquois des Mèdes,
Ni tant d'astres ne brillent quand la nuit se tait,
Tant de poissons ne nagent dans les eaux,
Ni l'air serein ne porte tant d'oiseaux,
Ni par l'océan ne sont remuées tant d'ondes,
Il n'y a aussi grand nombre de grains de sable en Libye,
Que de soupirs, que pour toi Néère,
Follement je souffre en un jour de douleurs.

1545

SALEL, Hugues, *Les dix premiers livres de l'Iliade d'Homère*, Paris, Vincent Sertenas, 1545, livre X, « Achille refuse les dons », p. 299 [motif des innombrables].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15118103/f303>

Texte modernisé

[…]
Et quant aux dons qu'il me fait présenter,
Autant s'en faut, que les veuille accepter,
Que le Donneur, et ses Dons, sont plus fort
Haïs de moi, que la cruelle Mort.
Non s'il m'offrait dix fois, vingt fois autant,
Non s'il était tout son bien présentant
Avec celui qu'on Amène et Ramène
En deux Cités Thèbes et Orchomène.
Thèbes je dis la ville Égytienne,
Tant Populeuse Illustre et Ancienne :
D'où, sans cesser, par Cent Maîtresses Portes
On voit sortir Biens de diverses sortes :
Car tous les jours, plus de deux cents Chartées
Par chaque Porte, en sont hors transportées.
Et pour le tout en bref propos résoudre,
Quand tout le Sable, et la terrestre Poudre
Seraient nombrés, et que l'on m'Offrirait
Autant de bien, cela ne suffirait.
Impossible est que je sois jamais aise,
Ni que mon Ire encontre lui s'apaise,
Jusques à temps que je voye la Peine
Correspondant à l'Injure inhumaine.
[…]

Texte original

Et pour le tout en brief propos resouldre,
Quand tout le Sable, & la terrestre Pouldre
Seroient nombrez, & que l'on m'Offriroit
Autant de bien, cela ne suffiroit.

1548 [1555]

PHILIEUL, Vasquin, *Toutes les Œuvres vulgaires de François Pétrarque*, Avignon, Barthélémy Bonhomme, 1555, Livre I, chant XVI [sextine], pp. 155-156 [traduction de PÉTRARQUE, *Canzoniere*, 237, « Non tanti animali… »] [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : strophe 1, vers 1 à 5]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71628p/f156>

Texte modernisé

La mer n'a point dedans ses hautes ondes
Tant d'animaux, ni par-dessus la lune
Voit tant passer d'astres aucune nuit,
Ni tant d'oiseaux hébergent par les bois,
Ni tant de fleurs eut onques pré ni plage,
Que mon cœur a d'ennuis un chacun soir.
De jour en jour j'attends le dernier soir,
Qui de mes yeux ferme les tristes ondes,
En me laissant dormir en quelque plage :
Car onc mortel n'endura sous la lune
Autant que moi, témoins en sont les bois,
Dans qui tout seul je vague jour et nuit :
Je n'eus jamais une tranquille nuit :
Mais soupirai depuis matin et soir,
Qu'amour me fit un citoyen des bois.
Quand j'aurai paix, la mer sera sans ondes,
Et au soleil donn'ra clarté la lune,
Et fleurs d'Avril mourront par toute plage.

Je me consume allant de plage en plage.
De jour pensif, pleurant toute la nuit,
Suis sans repos comme est la belle lune :
Et tout soudain que vois venir le soir,
Soupirs du cœur, des yeux fais si grands ondes,
Qu'arrosent champs, et font crouler les bois.
Je hais la ville, et aime mieux les bois :
Car quand je suis en cette douce plage,
Vais déchargeant avec le bruit des ondes
Mes grefs travaux dessous la coye nuit,
Et quand est jour je n'attends que le soir,
Que le soleil donne place à la lune.
Las fussé-je ore au vague de la lune
Bien endormi dedans quelques verts bois :
Et celle-là, qui fait venir le soir
Trop tôt pour moi, vint seule en celle plage
Avecques moi demeurer une nuit,
Et le jour fut tout temps delà les ondes.
Sur ondes faite, aux rayons de la lune,
Et de nuit née, ô Chanson, dans les bois,
Verras demain très riche plage au soir.

Texte original

La mer n'ha point dedans ses haultes ondes
Tant d'animaulx, ne par dessus la lune
Voit tant passer d'astres aucune nuict,
Ny tant d'oyseaulx hebergent par les bois,
Ny tant de fleurs eut onques pré ne plage,
Que mon cœur ha d'ennuis un chacun soir.
De iour en iour i'attens le dernier soir,
Qui de mes yeulx ferme les tristes ondes,
En me laissant dormir en quelque plage:
Car onc mortel n'endura soubz la lune
Autant que moy, tesmoins en sont les bois,
Dans qui tout seul ie uague iour & nuict:
Ie n'eus iamais une tranquille nuict:
Mais souspiray depuis matin & soir,
Quamour me fit un citoien des bois.
Quand i'auray paix, la mer sera sans ondes,
Et au soleil donra clarté la lune,
Et fleurs d'Avril mourront par toute plage.
Ie me consume allant de plage en plage.
De iour pensif, plorant toute la nuict,
Suis sans repos comme est la belle lune:
Et tout soubdain que uois uenir le soir,
Souspirs du cueur, des yeux fais si grands ondes,
Qu'arrozent champs, & font crosler les bois.
Ie hais la uille, & aime mieux les bois:
Car quand ie suis en ceste doulce plage,
Vais deschargeant auec le bruit des ondes
Mes griefz trauaulx dessoubz la coye nuict,
Et quand est iour ie n'attens que le soir,
Que le soleil donne place à la lune.
Las fusse ie ore au uague de la lune
Bien endormy dedans quelques uerts bois:
Et celle là, qui faict uenir le soir
Trop tost pour moy, uint seule en celle plage
Auecques moy demeurer une nuict,
Et le iour fust tout temps delà les ondes.
Sur ondes faicte, aux rayons de la lune,
Et de nuict née, o Chanson, dans les bois,
Verras demain tres riche plage au soir.

1549

DU BELLAY, Joachim, *L'Olive*, Paris, Arnoul L'Angelier, 1549, XLIX, f° B7r° [préambule des innombrables aux grâces de l'aimée et aux douleurs de l'amant : vers 1 à 11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86095195/f29>

Texte modernisé

Qui a nombré, quand l'Astre, qui plus luit,
Jà le milieu du bas Cercle environne,
Tous ces beaux feux, qui font une Couronne
Aux noirs Cheveux de la plus claire nuit ?
Et qui a su combien de fleurs produit
Le vert Printemps, combien de fruits l'Automne,
Et les Trésors, que l'Inde riche donne
Au Marinier, qu'Avarice conduit ?
Qui a compté les étincelles vives
D'Etne, ou Vésuve, et les flots, qui en Mer
Heurtent le front des écumeuses Rives,
Celui encor d'une, qui tout excelle,
Peut les Vertus, et Beautés estimer,
Et les tourments, que j'ai pour l'Amour d'elle.

Texte original

Q*ui à nombré, quand l'*A*stre, qui plus luyt,*
I*a le milieu du bas* C*ercle enuironne,*
T*ous ces beaux feuz, qui font une* C*ouronne*
A*ux noirs* C*heueux de la plus clere nuyt*?
E*t qui à sceu combien de fleurs produyt*
L*e uerd* P*rintens, combien de fruictz l'*A*utonne,*
E*t les* T*hesors, que l'*I*nde riche donne*
A*u* M*arinier, qu'*A*uarice conduyt*?
Q*ui à conté les etincelles uiues*
D*'*A*etne, ou* V*esuue, & les flotz, qui en* M*er*
H*urtent le front des ecumeuses* R*iues,*
C*eluy encor' d'une, qui tout excelle,*
P*eut les* V*ertuz, &* B*eautez estimer,*
E*t les tormens, que i'ay pour l'*A*mour d'elle.*

_↑_

1549

DU BELLAY, Joachim, *L'Olive*, Paris, Arnoul L'Angelier, 1549, *Vers lyriques*, « À deux Damoiselles », Ode V [strophes 7 à 9], f° D3v° [préambule des innombrables aux grâces des demoiselles : strophe 8]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86095195/f54>

Qui a vu les Lis, et les Roses…

Texte modernisé

[…]
Qui a vu les Lis, et les Roses
Avec la belle Aube décloses,
Celui a vu votre beau Teint :
Dont le Blanc, et Vermeil ensemble
Le Pourpre coloré ressemble,
Et du Lait la Blancheur éteint.
Qui a compté les fleurs sacrées
Des Rives, Campagnes, et Prées,
Dont l'Air, quand il est plus riant,
Orne les Cheveux de la Terre,
Et les Pierres, que l'on va querre
Par tant de flots en Orient :
Celui a nombré (ce me semble)
Vos Grâces, et Vertus ensemble
Avecques les Traits de vos yeux,
Dont mille, et mille flèches darde
Contre celui, qui vous regarde,
L'Enfant, qui surmonte les Dieux.
[…]

Texte original

[…]
Qui à ueu les Lyz, & les Rozes
Auecq' la belle Aube decloses,
Celuy à ueu uotre beau Teint:
Dont le Blanc, & Vermeil ensemble
Le Pourpre coloré ressemble,
Et du Laict la Blancheur eteint.
Qui à conté les fleurs sacrées
Des Riues, Campaignes, & Prées,
Dont l'Air, quand il est plus rient,
Orne les Cheueux de la Terre,
Et les Pierres, que lon ua querre
Par tant de flotz en Orient:
Celuy à nombré (ce me semble)
Voz Graces, & Vertuz ensemble
Auecques les Traictz de uotz yeux,
Dont mil', & mile fleches darde
Contre celuy, qui uous regarde,
L'Enfant, qui surmonte les Dieux.
[…]

_↑_

1551

TYARD, Pontus de, *Continuation des Erreurs amoureuses*, Lyon, Jean de Tournes, 1551, pp. 31-32 [motif des innombrables].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86171893/f31>

Texte modernisé

Qui voit (Phébus sur le Taureau monté)
Le blanc, l'azur, le vert, dont Flora dore,
Les prés herbus, peut penser voir encore,
Le gai printemps de sa douce beauté.
Nombrant les rais, desquels au temps d'été,
Diversement l'arc-en-Ciel se colore,
L'infinité des grâces, que j'adore,
Il peut nombrer en un compte arrêté.
Et qui pourra les Atomes comprendre
Du grand espace, auquel l'on voit étendre,
De l'œil du Ciel la lumineuse flamme :
Celui, possible, aussi pourra connaître,
Dedans mon cœur combien grande peut être,
L'affection, que je porte à ma Dame.

Texte original

Qui uoid (*Phebus sus le Toreau monté*)
Le blanc, l'azur, le verd, dont Flora dore,
Les prez herbuz, peult penser voir encore,
Le gay printems de sa douce beauté.
Nombrant les raiz, desquelz au tems d'esté,
Diuersement l'arc en Ciel se colore,
L'infinité des graces, que i'adore,
Il peult nombrer en vn conte arresté.
Et qui pourra les Atomes comprendre
Du grand espace, auquel lon void estendre,
De l'oeil du Ciel la lumineuse flamme:
Celuy, possible, aussi pourra congnoistre,
Dedens mon cueur combien grande peult estre,
L'affection, que ie porte à ma Dame.

1552

RONSARD, Pierre de, *Les Amours*, Paris, veuve Maurice de La Porte, 1552, p. 32 [préambule des innombrables aux beautés de l'aimée : vers 1 à 8].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10406040/f44>

Texte modernisé

Tant de couleurs le grand arc ne varie
Contre le front du Soleil radieux,
Lorsque Junon, par un temps pluvieux,
Renverse l'eau dont sa mère est nourrie.
Ni Jupiter armant sa main marrie
En tant d'éclairs ne fait rougir les cieux,
Lorsqu'il punit d'un foudre audacieux
Les monts d'Épire, ou l'orgueil de Carie.
Ni le Soleil ne rayonne si beau,
Quand au matin il nous montre un flambeau,
Pur, net, et clair, comme je vis ma Dame
De cent couleurs son visage accoutrer,
Flamber ses yeux, et claire se montrer,
Le premier jour qu'elle ravit mon âme.

Texte original

Tant de couleurs le grand arc ne varie
Contre le front du Soleil radieux,
Lors que Iunon, par vn temps pluuieux,
Renuerse l'eau dont sa mere est nourrie.
Ne Iuppiter armant sa main marrie
En tant d'esclairs ne fait rougir les cieulx,
Lors qu'il punist d'vn fouldre audacieux
Les montz d'Epire, ou l'orgueil de Carie.
N'y le Soleil ne rayonne si beau,
Quand au matin il nous monstre vn flambeau,
Pur, net, & clayr, Comme ie vy ma Dame.
De cent couleurs son visage acoustrer,
Flamber ses yeulx, & claire se monstrer,
Le premier iour qu'elle rauit mon ame.

1552

RONSARD, Pierre de, *Les Amours*, Paris, veuve Maurice de La Porte, 1552, p. 53 [préambule des innombrables aux beautés de l'aimée : vers 5 et 6].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10406040/f69>

Texte modernisé

Ce ne sont qu'haims, qu'amorces et qu'appâts,
De son bel œil qui m'allèche en sa nasse,
Soit qu'elle rie, ou soit qu'elle compasse
Au son du Luth le nombre de ses pas.
Une minuit tant de flambeaux n'a pas,
Ni tant de sable en Euripe ne passe,
Que de beautés embellissent sa grâce,
Pour qui j'endure un millier de trépas.
Mais le tourment, qui moissonne ma vie,
Est si plaisant que je n'ai point envie,
De m'éloigner de sa douce langueur :
Ains fasse Amour, que mort encore j'aie
L'aigre douceur de l'amoureuse plaie,
Que deux beaux yeux m'encharnent dans le cœur.

Texte original

Ce ne sont qu'haims, qu'amorces & qu'appastz,
De son bel oeil qui m'alesche en sa nasse,
Soyt qu'elle rie, ou soyt qu'elle compasse
Au son du Luth le nombre de ses pas.
Vne mynuit tant de flambeaux n'a pas,
Ny tant de sable en Euripe ne passe,
Que de beaultez embellissent sa grace,
Pour qui i'endure vn millier de trespaz.
Mais le tourment, qui moyssonne ma vie,
Est si plaisant que ie n'ay point enuie,
De m'eslongner de sa doulce langueur:
Ains face Amour, que mort encores i'aye
L'aigre doulceur de l'amoureuse playe,
Que deux beaulx yeulx m'encharnent dans le cuœur.

1552

MURET, Marc Antoine, *in* Jacques Gohory, *Le Dixième Livre d'Amadis de Gaule*, traduit nouvellement d'Espagnol en Français, Paris, Vincent Sertenas, 1552, « Ode au Seigneur Jacques Gohory, sur la traduction du Dixième d'Amadis » [strophes 5 à 7], f° e1v° [motif des innombrables].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15102648/f10>

Texte modernisé

[…]
Qui en la gaye saison,
Lorsque la terre à foison
Étale aux cieux sa richesse,
Et que Progné par les champs
Renouvelle les vieux chants
De sa plaisante tristesse,
Pourra d'ordre blasonner,
Les fleurs qu'on voit boutonner
Sur le giron de la prée,
Il pourra compter les fleurs
Et les naïves couleurs,
Dont ton œuvre est diaprée.
Et qui de la haute mer
Pourra tous de rang nommer
Les peuples portant écailles
Il pourra compter les traits
Tant beaux et tant bien portraits
Dont tes écrits tu émailles.
[…]

Texte original

[…]
Q*ui en la gaye saison,*
L*ors que la terre à foison*
E*talle aux cieus sa richesse,*
E*t que* P*rogné par les chams*
R*enouuelle les vieux chans*
D*e sa plaisante tristesse.*
P*ourra d'ordre blasonner,*
L*es fleurs qu'on voit boutonner*
S*ur le giron de la prée,*
I*l pourra conter les fleurs*
E*t les naïues couleurs,*
D*ont ton œuure est diaprée.*
E*t qui de la haute mer*
P*ourra tous de renc nommer*
L*es peuples portant ecailles*
I*l pourra conter les trais*
T*ant beaux & tant bien pourtrais*
D*ont tes ecris tu emailles.*
[…]

1553

RONSARD, Pierre de, *Les Amours augmentées*, Paris, veuve Maurice de La Porte, 1553, pp. 231-232 [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 5 à 7].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609593q/f227>

Texte modernisé

Avec les fleurs et les boutons éclos
Le beau printemps fait printaner ma peine,
Dans chaque nerf, et dedans chaque veine
Soufflant un feu qui m'ard jusques à l'os.
Le Marinier ne compte tant de flots,
Quand plus Borée horrible son haleine,
Ni de sablons l'Afrique n'est si pleine,
Que de tourments dans mon cœur sont enclos.
J'ai tant de mal, qu'il me prendrait envie
Cent fois le jour de me trancher la vie
Minant le fort où loge ma langueur,
Si ce n'était que je tremble de crainte
Qu'après la mort ne fût la plaie éteinte
Du coup mortel qui m'est si doux au cœur.

Texte original

Avec les fleurs & les boutons éclos
Le beau printans fait printaner ma peine,
Dans chaque nerf, & dedans chaque veine
Souflant vn feu qui m'ard iusques a l'os.
Le Marinier ne conte tant de flos,
Quand plus Borée horrible son haleine,
Ni de sablons l'Afrique n'est si pleine,
Que de tourmens dans mon cœur sont enclos.
I'ai tant de mal, qu'il me prendroit enuie
Cent fois le iour de me trancher la vie
Minant le fort où loge ma langueur,
Si ce n'estoit que ie tremble de creinte
Qu'apres la mort ne fust la plaie eteinte
Du coup mortel qui m'est si dous au cœur.

1553

DES AUTELS, Guillaume, *L'amoureux Repos*, Lyon, Jean de Tournes, 1553, *Épigrammes à sa Sainte*, « À sa Sainte », ff. K2v°-K3r° [motif des innombrables : vers 3 à 16].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8711898c/f172>

Texte modernisé

Si tu veux le compte savoir
Des baisers que je veux avoir,
Il te faudra prendre la peine,
De nombrer grain à grain l'arène,
Que l'eau cache entre les Gaulois
Belgiques, et les froids Anglais.
Il te faut assommer le nombre
Des feux, honneur de la Nuit sombre,
Et de ces petits corps, qui ont
Animé les choses qui sont :
Non pas des abeilles Attiques,
Mais de tant de grâces pudiques
Qui sont l'arrière et avant-garde
De ta douce beauté, qui darde
Tant de pointes en mon souci
Qu'il te faudra compter aussi.
Une plus chaste ardeur me brûle
Que l'affection de Catulle,
Qui pouvait son feu apaiser
D'autre chose que le baiser :
Moi qui n'ose autre fruit attendre,
J'en veux aussi plus que lui prendre,
Que Martial, que Jean Second :
Cette lèvre encor me semond
En son teint de corail naïf,
D'en demander plus que Baïf :
Et que Ronsard, faisant le tendre,
N'en impètre de sa Cassandre.
Riche excellent n'est pas celui
Qui trouve aussi riche que lui.

Texte original

Si tu veux le compte sauoir
Des baisers que ie veux auoir,
Il te faudra prendre la peine,
De nombrer grain à grain l'areine,
Que l'eau cache entre les Gauloys
Belgiques, & les froids Angloys.
Il te faut assommer le nombre
Des feux, honneur de la Nuit sombre,
Et de ces petitz corps, qui ont
Animé les choses qui sont:
Non pas des abeilles Attiques,
Mais de tant de graces pudiques
Qui sont l'arriere & auantgarde
De ta douce beauté, qui darde
Tant de pointes en mon souci
Qu'il te faudra comter aussi.
Vne plus chaste ardeur me brule
Que l'affection de Catulle,
Qui pouuoit son feu appaiser
D'autre chose que le baiser:
Moy qui n'ose autre fruit attendre,
I'en veux aussi plus que luy prendre,
Que Martial, que Ian Second:
Cette leure encor me semond
En son teint de coral naïf,
D'en demander plusque Baïf:
Et que Ronsard, faisant le tendre,
N'en impetre de sa Cassandre.
Riche excellent n'est pas celuy
Qui trouue aussi riche que luy.

_↑_

1553

MAGNY, Olivier de, *Les Amours*, Paris, E. Groulleau, 1553, f° 6r° [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 1 à 11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8711906g/f39>

Texte modernisé

Entre les flots de la mer vagabonde
N'a d'animaux si froide quantité,
Ni d'astres clairs si chaude infinité
Luisant au Ciel sur cette masse ronde,
De tant d'épis n'orne Cérès la blonde
Son doré chef au venir de l'été,
Et par tant d'yeux ne voit le Ciel voûté
Ce qui se fait sur la terre et sur l'onde :
Tant d'arbres secs Avril n'a revêtus,
Tant d'arbres verts n'a la foudre abattus,
Et Montgibel ne vomit tant de flammes,
Que de langueurs, de peines, et soucis,
Et de regrets d'amertume noircis,
Me fait sentir la plus belle des Dames.

Texte original

E*ntre les flots de la mer vagabonde*
N*'a d'animaux si froide quantité.*
N*e d'astres clers si chaulde infinité*
L*uysans au* C*iel sur ceste masse ronde,*
D*e tant d'espicz n'orne* C*eres la blonde*
S*on doré chef au venir de l'esté,*
E*t par tant d'yeux ne void le* C*iel vousté*
C*e qui se fait sur la terre & sur l'onde:*
T*ant d'arbres secs* A*uril n'a reuestuz*
T*ant d'arbres verds n'a la foudre abatuz,*
E*t* M*ongibel ne vomit tant de flames,*
Q*ue de langueurs, de peines, & soucis,*
E*t de regretz d'amertume noircis,*
M*e fait sentir la plus belle des* D*ames.*

_↑_

1553

MAGNY, Olivier de, *Les Amours*, Paris, Étienne Groulleau, 1553, Sonnets, f° 15r° [préambule des innombrables : vers 9 à 11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8711906g/f56>

Texte modernisé

Tous mes pensers à rive aborderont
Lassés en vain de la forte tourmente,
Quand du Laurier la branche verdissante
Perdre son teint les Dieux accorderont.
Et mes tourments et travaux cesseront,
Lorsqu'on verra la neige blanchissante
Noircir, brûler, et la flamme éclairante
Glacer partout où ses rais s'épandront.
Tant de cheveux je n'ai dessus ma tête,
Et tant d'éclairs au fort d'une tempête,
Ne lichent point des Navires les flancs.
Comme de mois et d'ans voudrais attendre,
Ce jour heureux, sans m'ennuyer d'entendre,
Qu'en lieu de noirs j'eusse les cheveux blancs.

Texte original

T*ous mes pensers à riue aborderont*
Lassez en vain de la forte tourmente,
Quand du l'Aurier la branche verdissante
Perdre son teinct les Dieux accorderont.
E*t mes tourmens & trauaux cesseront,*
Lors qu'on verra la neige blanchissante
Noircir, brusler, & la flamme eclairante
Glacer par tout ou ses rais s'espandront.
T*ant de cheueux ie n'ay dessus ma teste,*
Et tant d'esclairs au fort d'vne tempeste,
Ne lichent point des Nauires les flancz.
C*omme de moys & d'ans voudrois atendre,*
Ce iour heureux, sans m'ennuyer d'entendre,
Qu'en lieu de noirs i'eusse les cheueux blancz.

_↑_

1554

MAGNY, Olivier de, *Les Gaietés*, Paris, Jean Dallier, 1554, « À Pierre de Ronsard » [Paris, 1871, pp. 15-16] [préambule des innombrables aux siècles de gloire de Ronsard : vers 1 à 34].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6483211s/f49>

Texte modernisé

Autant, mon Ronsard, que de roses
Nous sont par l'Aurore décloses,
Au Printemps, lorsque les Zéphyrs
Embaument l'air de leurs soupirs :
Autant qu'aux rayons de la Chienne
Par la campagne Libyenne
On voit en gaillardes forêts
De fruits jaunissants de Cérès :
Autant que l'Automne enfoisonne
De vins à l'Enfant de Thyone,
Et de raisins pour attacher
Aux poutres de quelque plancher :
Autant que de grêle et de pluie
Au cours de l'hiver nous ennuie,
Et qu'on voit de glaçons épars
Sur la terre de toutes parts :
Autant que de vagues s'irritent
Quand les vents sur mer se dépitent,
Et quand le Bouc barbu des cieux
Ramène le temps pluvieux :
Autant qu'au céleste domaine
On voit en la nuit plus sereine
De feux des flambeaux allumés
Darder leurs rais accoutumés :
Autant qu'Herme dessous ses ondes
Roule et vire d'arènes blondes :
Autant que Lucrèce en ses vers
Feint d'Atomes en l'univers,
Et que le Baiseur de Véronne
De baiserets veut qu'on lui donne
Alors que sa lyre accordant
Je le vois encor mignardant
Près de la bouche ambrosienne,
De sa pucelle Lesbienne :
Autant, mon divin Vendômois,
Autant de jours, autant de mois,
Autant de saisons retournées
Autant de mil et mil années
Vivront et seront honorés
Ton nom et tes livres dorés.

_↑_

Texte original

Avtant, mon Ronsard, que de roses
Nous sont par l'Aurore descloses,
Au Printems, lorsque les Zephirs
Embasment l'air de leurs soupirs :
Autant qu'aux raions de la Chienne
Par la campaigne Libyenne
On void en gaillardes forestz
De fruictz iaunissans de Ceres :
Autant que l'Autonne enfoisonne
De vins à l'Enfant de Thyone,
Et de raisins pour atacher
Aux poultres de quelque plancher :
Autant que de gresle & de pluye
Au cours de l'hiuer nous ennuye,
Et qu'on void de glaçons espars
Sur la terre de toutes partz :
Autant que de vagues s'irritent
Quand les ventz sur mer se despitent,
Et quand le Bouc barbu des cieux
Rameine le temps pluuieux :
Autant qu'au celeste domaine
On void en la nuict plus sereine
De feuz des flambeaux alumez
Darder leurs raiz acoustumez :
Autant qu'Herme dessous ses ondes
Roule & vire d'arenes blondes :
Autant que Lucrece en ses vers
Feinct d'Atomes en l'vniuers,
Et que le Baiseur de Veronne
De baiseretz veult qu'on lui donne
Alors que sa lire accordant
Ie le vois encor mignardant
Pres de la bouche ambrosienne,
De sa pucelle Lesbienne :
Autant, mon diuin Vandomois,
Autant de iours, autant de mois,
Autant de saisons retournées
Autant de mil & mil années
Viuront & seront honnorez
Ton nom & tes liures dorez.

_↑_

1555

RONSARD, Pierre de, *in* Pierre de LA RAMÉE, *La Dialectique*, Paris, André Wechel, 1555, p. 35 (« Ovide au cinquième livre des *Tristes* ») [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 1 à 6].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8618491h/f57>

Texte modernisé

Autant qu'un rivage a de conques sur l'arène,
De roses les rosiers et le pavot de graine,
Qui fait dormir les gens : autant que les buissons
Ont de bêtes chez eux, et la mer de poissons,
Autant que les forêts ont de feuilles nouvelles,
Et autant que d'oiseaux battent l'air de leurs ailes,
Autant j'ai de soucis, de tourment et d'encombre :
Que si je m'efforçais les réduire par nombre,
En vain m'efforcerais de dire ou de bouter
Les flots Icariens en nombre, et les compter.

Texte original

Autant qu'vn riuage a de concques sur l'arene,
De roses les rosiers & le pauot de grene,
Qui faict dormir les gens: autant que les buissons
Ont de bestes chez eux, & la mer de poissons,
Autant que les forestz ont de fueilles nouuelles,
Et autant que d'oyseaux battent l'air de leurs ailles,
Autant i'ay de soucis, de tourment & d'ancombre:
Que si ie m'esforçois les reduire par nombre,
En vain m'esforçerois de dire ou de bouter
Les flotz Icariens en nombre, & les compter.

_↑_

1555

BAÏF, Jean Antoine de, *Quatre Livres de l'Amour de Francine*, Paris, André Wechel, 1555, livre I, f° 5v° [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 1 à 11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k700906/f11>

Texte modernisé

Ni la mer tant de flots à son bord ne conduit,
Ni de neige si dru ne se blanchit la terre,
Ni tant de fruits l'Automne aux arbres ne desserre,
Ni tant de fleurs aux prés le printemps ne produit.
Ni de tant de flambeaux la nuit claire ne luit,
Ni de tant de fourmis la fourmilière n'erre,
Ni la mer en ses eaux tant de poissons n'enserre,
Ni tel nombre d'oiseaux traversant l'air ne fuit,
Ni l'hiver paresseux ne flétrit tant de feuilles,
Ni le thym ne nourrit en Hyble tant d'abeilles,
Ni tant de sablon n'est en Libye épandu,
Comme pour toi, Francine, et de pensers je pense,
Et je souffre d'ennuis, et de soupirs j'élance,
Et je répands de pleurs, ton amant éperdu.

Texte original

N*i la mer tant de flots à son bord ne conduit,*
N*i de nége si dru ne se blanchit la terre,*
N*i tant de fruitz l'*A*utonne aux arbres ne desserre,*
N*i tant de fleurs aux préz le printans ne produit.*
N*i de tant de flambeaux la nuit claire ne luit,*
N*i de tant de formils la formiliere n'erre,*
N*i la mer en ses eaux tant de poissons n'enserre,*
N*i tel nombre d'oiseaux trauersant l'air ne fuit,*
N*i l'iuer paresseux ne fletrit tant de fueilles,*
N*i le tim ne nourrit en* H*yble tant d'abeilles,*
N*i tant de sablon n'est en* L*ibye epandu,*
C*omme pour toy,* F*rancine, & de pensers ie pense,*
E*t ie soufre d'ennuis, & de soupirs i'elance,*
E*t ie repan de pleurs, ton amant eperdu.*

_↑_

1555

LA PÉRUSE, Jean de, *La Médée et autres diverses Poésies*, Poitiers, Marnef et Bouchet frères, 1555, « Chanson », strophe 10, p. 81 [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 1 à 6].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86184881/f95>

Texte modernisé

[…]
Le Ciel n'a point la nuit tant de chandelles,
L'aube tant de couleurs,
Et les verts prés n'ont tant de sauterelles,
Comme j'ai de douleurs :
Plaindre, sur plaindre
Tâchent d'éteindre
Ma pauvre vie,
Comme à l'envie,
Oh qu'en amours se trouvent de malheurs.
[…].

Texte original

[…]
Le Ciel n'a point la nuit tant de chandelles,
L'aube tant de couleurs,
Et les vers prés n'ont tant de sauterelles,
Comme i'ai de douleurs:
Plaindre, sur plaindre
Tâchent d'étaindre
Ma pauure vie,
Comme à l'enuie,
O` qu'en amours se trouuent de mal–heurs
[…]

_↑_

1555

LA PÉRUSE, Jean de, *La Médée et autres diverses Poésies*, Poitiers, Marnef et Bouchet frères, 1555, « Ode à F. Boissot son voisin et ami », strophes 2 et 3, p. 143 [préambule des innombrables aux douleurs du malade : vers 1 à 6].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86184881/f157>

Texte modernisé

[…]
L'onde argentine ne couvre
Tant de Truites dans ta Touvre,
Tant de doux-mourants oiseaux
Ne blanchissent sur ses eaux,
Il n'y a dans ta Braconne
Tant de divers animaux,
Que le Ciel vengeur me donne
À l'envi de maux sur maux.
L'Hiver si dru ne saccage
Les forêts de leur feuillage,
Si dru en Mai les prés verts
Ne sont d'herbes recouverts,
Si dru la grêle n'outrage
Le dos du vieil Apennin,
Que le Ciel enflé de rage
Vomit sur moi son venin.
[…]

Texte original

[…]
L'onde argentine ne couure
Tant de Truites dans ta Touure,
Tant de dous-mourans oiseaus
Ne blanchissent sur ses eaus,
Il n'i a dans ta Braconne
Tant de diuers animaus,
Que le Ciel vangeur me donne
A l'enui de maus sur maus.
L'Iuer si dru ne sacage
Les foréts de leur fueillage,
Si dru en Mai les prés vers
Ne sont d'herbes recouuers,
Si dru la grêle n'outrage
Le dos du vieil Apennin,
Que le Ciel enflé de rage
Vomît sur moi son venin.
[…]

_↑_

1555

PASQUIER, Étienne, *Recueil des Rimes et Proses*, Paris, Vincent Sertenas, 1555, Sonnets, ff. 22v°-23r° [motif des innombrables : vers 9 et 10].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71976c/f45>

Texte modernisé

Qui voudra faire un ciel d'étoiles croître,
Qui du soleil augmenter la splendeur,
Et qui les dieux surmonter en grandeur,
Et l'océan encore d'eaux accroître :
Cestui aussi (présomptueux) peut-être
De ma déesse accroîtra la valeur,
Et de mes pleurs l'inestimé malheur,
Dessous lequel mon astre me fit naître.
Le ciel, le jour, les hauts dieux, n'ont en soi
Plus de flambeaux, de lueur, de puissance,
Pour gouverner cette ronde machine :
Que de beautés en ma dame je vois,
Et que dans moi d'une même balance
J'ai de douleur qui me consomme et mine.

Texte original

Qui vouldra faire vn ciel d'estoilles croistre,
Qui du soleil augmenter la splendeur,
Et qui les dieux surmonter en grandeur,
Et l'ocean encore d'eaux acroistre:
Cestuy aussi (*presumptueux*) *peut estre*
De ma deesse acroistra la valeur,
Et de mes pleurs l'inestimé malheur,
Dessous lequel mon astre me feit naistre.
Le ciel, le iour, les haults dieux, n'ont en soy
Plus de flambeaux, de lueur, de puissance,
Pour gouuerner ceste ronde machine:
Que de beautez en ma dame ie voy,
Et que dans moy d'vne mesme balance
I'ay de douleur qui me consomme & mine.

_↑_

1556

RONSARD, Pierre de, *Nouvelle Continuation des Amours*, Paris, Vincent Sertenas, 1556, f° 7r°, chanson [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 1 à 10].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k326947j/f27>

Texte modernisé

LE printemps n'a point tant de fleurs,
L'Automne tant de raisins mûrs,
L'été tant de chaleurs halées,
L'hiver n'a point tant de gelées,
Ni la mer n'a tant de poissons,
Ni la Sicile de moissons,
Ni l'Afrique n'a tant d'Arènes,
Ni le mont d'Ide de fontaines,
Ni la nuit tant de clairs flambeaux,
Ni les forêts tant de rameaux,
Que je porte au cœur, ma maîtresse,
Pour vous de peine et de tristesse.

Texte original

LE *printemps n'à point tant de fleurs,*
L'Autonne tant de raisins meurs,
L'esté tant de chaleurs halees,
L'yuer n'à point tant de gelees,
Ni la mer n'à tant de poissons,
Ni la Secile de moissons,
Ni l'Afrique n'à tant d'Arenes,
Ni le mont d'Ide de fonteines,
Ni la nuict tant de clairs flambeaux,
Ni les forestz tant de rameaux,
Que ie porte au cueur, ma maitresse,
Pour vous de peine & de tristesse.

1557

RONSARD, Pierre de, *Continuation des Amours*, Paris, Vincent Sertenas, 1557, p. 123, chanson [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 1 à 10].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k700759/f124>

Texte modernisé

LE printemps n'a point tant de fleurs,
L'Automne tant de raisins mûrs,
L'été tant de chaleurs halées,
L'hiver tant de froides gelées,
Ni la mer n'a tant de poissons,
Ni la Beauce tant de moissons,
Ni la Bretagne tant d'arènes,
Ni l'Auvergne tant de fontaines,
Ni la nuit tant de clairs flambeaux,
Ni les forêts tant de rameaux,
Que je porte au cœur, ma maîtresse,
Pour vous de peine et de tristesse.

Texte original

LE *printemps n'a point tant de fleurs,*
L'Autonne tant de raisins meurs,
L'esté tant de chaleurs halées,
L'yuer tant de froides gelées,
Ny la mer n'a tant de poissons,
Ny la Beauce tant de moissons,
Ny la Bretaigne tant d'Arenes,
Ny l'Auuergne tant de fonteines,
Ny la nuict tant de clairs flambeaux,
Ny les forests tant de rameaux,
Que ie porte au coeur, ma maitresse,
Pour vous de peine & de tristesse.

_↑_

1556

BELLEAU, Rémy, *Les Odes d'Anacréon téien*, Paris, André Wechel, 1556, « Le nombre infini de ses Amours », pp. 39-40 [préambule des innombrables : vers 1 à 4].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8708020j/f29>

Texte modernisé

SI tu comptes des bois verts
Toutes les feuilles ensemble,
Ou le sablon qui s'assemble
Au bord de toutes les mers,
Seul me feras le discours
Du nombre de mes Amours.
Compte vingt Athéniens,
Et puis en ajoute quinze,
Et la troupe bien apprise
Des Amours Corinthiens,
Ceux d'Achaïe, où la fleur
Des beautés a la faveur,
Comptant les Amours nouveaux
De Lesbos, en Ionie :
Ceux de Rhode, et de Carie,
Ce sont deux mille amoureaux :
Puis tu me diras Ô Dieux
Aimes-tu en tant de lieux ?
Je n'ai dit le Syrien,
Ni ceux-là que je souhaitte
Et en Canobe, et en Crète,
D'amour le siège ancien,
Veux-tu compter par les doigts
Les Bacchiens et Indois,
Et tous les feux de Gadire ?
Hélas ! je ne te puis dire
L'Amour qui s'est fait vainqueur
En tant de lieux, de mon cœur.

Texte original

SI *tu contes des bois vers*
T*outes les feuilles ensemble,*
O*u le sablon qui s'asemble*
A*u bors de toutes les mers,*
S*eul me feras le discours*
D*u nombre de mes* A*mours.*
C*onte vingt* A*theniens,*
E*t puis en adiouste quinze,*
E*t la trouppe bien aprise*
D*es* A*mours* C*orinthiens,*
C*eux d'*A*chaïe, ou la fleur*
D*es beautés, à la faueur,*
C*ontant les* A*mours nouueaux*
D*e* L*esbos, en* I*onie*:
C*eux de* R*hode, & de* C*arie,*
C*e sont deux mille amoureaux:*
P*uis tu me diras* O D*ieux*
A*imes-tu en tant de lieux*?
I*e n'ay dit le* S*yrien,*
N*i ceux la que ie souhaitte*
E*t en* C*anobe, & en* C*rette,*
D*'amour le siege ancien,*
V*eux tu conter par les dois*
L*es* B*acchiens &* I*ndois,*
E*t tous les feux de* G*adire*?
H*elas* ! *ie ne te puis dire*
L*'*A*mour qui s'est fait vainqueur*
E*n tant de lieux, de mon cœur.*

_↑_

1559

RONSARD, Pierre de, *Chant pastoral sue les noces de Charles de Lorraine…*, Paris, André Wechel, 1559, p. 19 [extrait] [préambule des innombrables aux plaisirs de l'amour : vers 5 et 6].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70015f/f19>

Texte modernisé

[…]
Comme une tendre vigne à l'ormeau se marie,
Et de mainte embrassée autour de lui se plie,
Tout ainsi de ton bras en cent façons plié
Serre le tendre col de ton beau marié.
Celui puisse compter le nombre des arènes,
Les étoiles des cieux, et les herbes des plaines,
Qui comptera les jeux de vos combats si doux,
Desquels pour une nuit vous ne serez pas soûls :
Or ébattez-vous donc, et en toute liesse
Prenez les passe-temps de la douce jeunesse
Qui bientôt s'enfuira, et au nombre des ans
(Qui vous suivront tous deux) égalez vos enfants :
[…]

Texte original

[…]
Comme vne tendre vigne à l'ormeau se marie,
Et de meinte embrassée autour de luy se plye,
Tout ainsi de ton bras en cent façons plié
Serre le tendre col de ton beau marié.
Celuy puisse conter le nombre des arenes,
Les estoilles des cieux, & les herbes des pleines,
Qui contera les jeux de voz combats si doux,
Desquels pour vne nuict vous ne serez pas souls:
Or esbatez-uous doncq, & en toute liesse
Prenez les passetemps de la douce ieunesse
Qui bien tost s'enfuira, & au nombre des ans
(*Qui vous suiuront tous deux*) *egallez voz enfans:*
[…]

_↑_

1559

MAGNY, Olivier de, *Les Odes*, Paris, André Wechel, 1559, premier livre, « De la Santé » [extraits], ff. 20r° et 21v° [préambule des innombrables : vers 1 à 4].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86096042/f49>

Texte modernisé

[…]

De nuit au ciel n'a tant d'étoiles,
Ni dessus la mer tant de voiles,
Ni tant de fleurs en un printemps,
Ni de feux en Etne ou Vésuve,
Qu'avec toi, Princesse, l'on trouve
De douceurs et de passe-temps.

[…]

Ô Santé, pucelle divine !
Si tu n'étais, cette machine
Un nouveau Chaos se ferait :
Et si tu n'étais, la Nature
En ses faits deviendrait obscure,
Et presque inutile serait.

[…]

Texte original

[…]

D*e nuict au ciel n'a tant d'estoiles,*
N*y dessus la mer tant de voiles,*
N*y tant de fleurs en vn printems,*
N*y de feuz en* Ethne *ou* Vesuue,
Qu*'auecq toy,* Princesse, *l'on treuue*
D*e douceurs & de passetems.*

[…]

O S*anté, pucelle diuine!*
S*i tu n'estois, ceste machine*
V*n nouueau* Cahos *se feroit:*
E*t si tu n'estois, la* Nature
E*n ses faictz deuiendroit obscure,*
E*t presque inutile seroit.*

[…]

_↑_

1559

BABINOT, Albert, *La Christiade*, Poitiers, Pierre et Jean Moine frères, 1559, « La grandeur de Dieu », p. 18 [motif des innombrables : vers 6 à 8].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15048590/f38>

Texte modernisé

QUi veut de Dieu tous les secrets comprendre,
Ses saints conseils, sa haute majesté,
Ses jugements, l'excès de sa bonté,
Quand il a fait çà-bas son fils descendre,
Qu'il vienne ici en un crible entreprendre
Tarir la mer, compter l'infinité
Des flots enflés par le vent irrité,
Ou mesurer la Phrygienne cendre.
Dira-t-il pas qu'il n'y peut parvenir ?
Et moins son faible esprit peut contenir,
Du tout-puissant, l'infinie puissance.
Mais sa grandeur à l'œil nous apparaît
En JÉSUS-CHRIST, qui tout seul le connaît,
Et seul de lui nous donne connaissance.

Texte original

QVi veut de Dieu tous les secrés comprendre,
Ses saints conseilz, sa haute maiesté,
Ses iugemens, l'excés de sa bonté,
Quand il a fait ça bas son filz descendre,
Qu'il vienne icy en vn crible entreprendre
Tarir la mer, conter l'infinité
Des floz enfléz par le vent irrité,
Ou mesurer la Phrygienne cendre.
Dira il pas qu'il n'y peut paruenir?
Et moins son foible esprit peut contenir,
Du tout-puissant, l'infinie puissance.
Mais sa grandeur à l'œil nous aparoist
En IESVS-CHRIST, *qui tout seul le conoist,*
Et seul de luy nous donne connoissance.

_↑_

1565

BÉREAU, Jacques, *Les Églogues, et autre Œuvres poétiques*, Poitiers, Bertrand Noscereau, 1565 [*Œuvres poétiques*, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1884], Églogue IV, « Pan », vers 61 à 72, pp. 34-35 [préambule des innombrables : vers 5 à 10].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58022890/f69>

Texte modernisé

[…]
Je suis ton serviteur, Syringue, et en mépris
Le service ne mets de ton Pan, que le prix
De ta grande beauté, qui est toute céleste,
Esclave tant que rien de sien plus ne lui reste.
Tant d'écaillés poissons ne nagent sous les eaux,
Par l'espace de l'air ne volent tant d'oiseaux,
La terre ne nourrit tant de bêtes vivantes,
La sphère ne soutient tant d'étoiles luisantes,
Les sablons si épais aux rivages ne sont,
Les rameaux aux forêts de feuillage tant n'ont,
Comme de passions je sens dedans mon âme
Par toi, dont le secours maintenant je réclame.
[…]

Texte original

[…]
Je suis ton serviteur, Syringue, et en mépris
Le service ne mets de ton Pan, que le prix
De ta grande beauté, qui est toute celeste,
Esclave tant que rien de sien plus ne luy reste.
Tant d'escaillez poissons ne nagent sous les eaux,
Par l'espace de l'air ne volent tant d'oiseaux,
La terre ne nourrist tant de bestes vivantes,
La sphere ne soustient tant d'étoilles luysantes,
Les sablons si épaix aux rivages ne sont,
Les rameaux aux forests de feuillage tant n'ont,
Comme de passions je sens dedans mon ame
Par toy, dont le secours maintenant je reclame.
[…]

_↑_

1565

BÉREAU, Jacques, *Les Églogues, et autre Œuvres poétiques*, Poitiers, Bertrand Noscereau, 1565 [*Œuvres poétiques*, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1884], *Le premier livre des Sonnets*, pp. 185-186 [motif des innombrables : vers 12 à 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4312d/f221>

Texte modernisé

Je ne vois rien sinon une avarice
Au temps qui court à bien inusité,
Je ne vois rien que toute volupté,
Que trahison, envie et injustice.
Je ne vois rien de l'antique justice,
Je ne vois rien de ferme loyauté,
Je ne vois rien qu'une feinte bonté,
Je ne vois rien, sinon toute malice.
Et qui voudrait les vices raconter
Du temps présent, celui voudrait compter,
Celui, Raufray, voudrait compter encore
Du renouveau la florie beauté,
Les blonds épis qui ondoyent l'été,
Et les flambeaux dont la nuit se colore.

Texte original

Je ne voy rien sinon une avarice
Au tens qui court à bien in-usité,
Je ne voy rien que toute volupté,
Que trahison, envie et injustice.
Je ne voy rien de l'antique justice,
Je ne voy rien de ferme loyauté,
Je ne voy rien qu'une feinte bonté,
Je ne voy rien, sinon toute malice.
Et qui voudroit les vices raconter
Du tens present, celuy voudroit conter,
Celuy, Raufray, voudroit conter encore
Du renouveau la florie beauté,
Les blons espicz qui ondoyent l'esté,
Et les flambeaux dont la nuict se colore.

_↑_

1569

DU BELLAY, Joachim, *Les Œuvres françaises*, Paris, Fédéric Morel, 1569, *Divers Poèmes*, sonnet liminaire, f° 1v° [préambule des innombrables : vers 1 à 8].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k701329/f633>

Texte modernisé

Comme de fleurs le Printemps environne
Le gai chapeau de son chef verdissant,
Comme l'Été d'épis est jaunissant,
Comme les fruits enrichissent l'Automne,
Comme en couleurs l'Arc céleste foisonne,
Comme en joyaux l'Inde est resplendissant,
Comme en sablons Pactole est blondissant,
Comme le Ciel d'étoiles se couronne,
Ainsi j'ai peint de mille nouveautés
Cet œuvre mien : et si telles beautés
Ne sont partout également plaisantes,
Les fleurs, les blés, les fruits, et l'arc des cieux,
Perles, sablons, étoiles reluisantes
Également ne plaisent à nos yeux.

Texte original

Comme de fleurs le Printemps enuironne
Le gay chappeau de son chef verdissant,
Comme l'Esté d'espics est iaunissant,
Comme les fruicts enrichissent l'Automne,
Comme en couleurs l'Arc celeste foisonne,
Comme en ioyaux l'Inde est resplendissant,
Comme en sablons Pactol est blondissant,
Comme le Ciel d'estoilles se couronne,
Ainsi i'ay peingt de mille nouueautez
Cest œuure mie : & si telles beautez
Ne sont par tout egalement plaisantes,
Les fleurs, les bleds, les fruicts, & l'arc des cieux,
Perles, sablons, estoilles reluysantes
Egalement ne plaisent à noz yeulx.

_↑_

1569

SAINTE-MARTHE, Scévole de, *Les premières Œuvres*, Paris, Fédéric Morel, 1569, *Le second livre des Imitations*, « Les loyaux infortunés, pris d'Ovide », f° 45r° [motif des innombrables : vers 11 à 14].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k713741/f106>

Texte modernisé

[…]
Aux environs de l'antre tout entier
Vous ne verrez ni porte ni portier :
Mais au milieu quatre piliers d'ébène
Vont soutenant une couche hautaine
De mol duvet, qui pour tout parement
N'a rien sinon que du noir seulement,
Et languissant sur cette lente couche
Le Dieu lassé tout de son long se couche.
Autour de lui çà et là sont gisant
En cent façons leurs formes déguisant
Les songes vains, qui plus menu se pressent
Que les épis qui par les champs se dressent,
Ni le sablon qui sous l'eau va roulant,
Ni par les bois le feuillage tremblant.

Texte original

Aux enuirons de l'antre tout entier
Vous ne verrez ny porte ny portier:
Mais au milieu quatre pilliers d'ebéne
Vont soustenant vne couche hautaine
De mol duuet, qui pour tout parement
N'a rien sinon que du noir seulement,
Et languissant sus ceste lente couche
Le Dieu lassé tout de son long se couche.
Autour de luy çà & là sont gisans
En cent façons leurs formes deguisans
Les songes vains, qui plus menu se pressent
Que les espics qui par les champs se dressent,
Ny le sablon qui soubs l'eau va roulant,
Ny par les bois le feuillage tremblant.

_↑_

1572

BELLEAU, Rémy, *La Bergerie en deux journées*, Paris, Gilles Gilles, 1572, *La seconde Journée*, « À Scévole de Sainte-Marthe » [extrait], f° 92v° [préambule des innombrables : vers 1 à 6].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8701096h/f180>

Texte modernisé

[…]
Qu'on mesure l'eau des rivières,
Et grain à grain les sablonnières
Du haut rivage Érythréan,
Les flambeaux de la nuit brunette,
Et toute la troupe muette
Du peuple qui court l'Océan.

Plutôt que l'on sache le compte
Des plaisirs, que la douce honte
Couvre de cent mille douceurs,
Couvre de mille mignardises,
De libertés, et de franchises,
Qu'inventent ces jeunes chaleurs.
[…]

Texte original

[…]
Qu'on mesure l'eau des riuieres,
Et grain à grain les sablonnieres
Du haut riuage Erythrean,
Les flambeaux de la nuit brunette,
Et toute la trouppe muette
Du peuple qui court l'Occean.

Plustost que l'on sache le conte
Des plaisirs, que la douce honte
Couure de cent mille douceurs,
Couure de mille mignardises,
De libertez, & de franchises,
Qu'inuentent ces ieunes chaleurs.

_↑_

1572

TURRIN, Claude, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Jean de Bordeaux, 1572, *Livre second des Élégies*, élégie 4 [extrait], ff. 39v°-40r° [motif des innombrables].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5577137p/f95>

Texte modernisé

[…]
Et pour néant, j'avais en ta faveur,
Chanté des vers, au jeu de l'églantine,
Ô peuple ingrat, ô Toulouse mutine,
Pour le loyer d'avoir chanté ton los,
Tu butinais, et mes vers, et mes os.
Qui compterait les horribles Tueries,
Les cris, les plaints, et les longues furies,
De cette nuit, et qui tant de douleurs
Saurait au moins égaler de ses pleurs ?
Il compterait les couleurs de sa nue,
Quand le soleil de sa pointe menue
Fait l'arc-en-ciel, il compterait encor
Les petits yeux marquetés de fin or,
Quand sous la nuit, ma belle Latoïde
D'un branle égal, à la danse les guide.
[…]

Texte original

[…]
Qui conterait les horribles Turies,
Les cris, les plaints, & les longues furies,
De ceste nuict, & qui tant de douleurs
Sçauroit au moins egaller de ses pleurs?
Il conteroit les couleurs de sa nue,
Quand le soleil de sa pointe menue
Fait l'arc en ciel, il conteroit encor
Les petits yeus marquetez de fin or,
Quand sous la nuict, ma belle Latoide
D'vn bransle egal, à la dance les guide.
[…]

1572

TURRIN, Claude, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Jean de Bordeaux, 1572, *Livre des Chansons*, chanson II [strophes 4 et 5], f°74 v° [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : strophe 4, vers 1 à 3].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5577137p/f165>

Texte modernisé

Le mois de Mars n'a tant de violettes,
L'été n'a tant de fleurs,
La nuit n'a point tant d'étoiles clairettes
Que j'avais de chaleurs,
Jamais la flamme,
Que j'eus dans l'âme,
Ne devient moindre
Pour la contraindre,
Ô pauvre amant tu brûlais de tes pleurs.
Hélas ! mes yeux, cette mélancolie
Que j'allais distillant,
Et ces soupirs parcelles de ma vie
Qui me battaient au flanc
Étaient l'amorce,
Dont prenait force,
Cette flammèche
Qui vous dessèche :
Ô comme Amour me suce jusqu'au sang.
[…]

Texte original

Le mois de Mars n'a tant de violettes,
L'esté n'a tant de fleurs
La nuit n'a point tant d'estoiles clairettes
Que i'auois de chaleurs,
Iamais la flamme,
Que i'eus dans l'ame,
Ne deuient moindre
Pour la contraindre,
O pauure amant tu brulois de tes pleurs.
[…]

1573

BAÏF, Jean Antoine de, *Œuvres en rime*, *Les Poèmes*, Paris, Lucas Breyer, 1573, *Le tiers livre des Poèmes*, « À Monsieur Brulard, Secrétaire d'État » [extrait], f° 73r°v° [préambule des innombrables : vers 1 à 8].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8711095c/f167>

Texte modernisé

[…]
On ne compte de nuit les étoiles menues
Quand les Zéphyrs de l'air ont balayé les nues :
Le nombre on ne dit point au renouveau des fleurs,
Qui les prés piolés bigarrent de couleurs.
Qui dira par les champs combien d'épis ondoient,
Quand les dons de Cérès les campagnes blondoient ?
Et qui pourra les grains de l'arène sommer
Que l'eau de l'Océan lave au bord de la mer ?
Tels et tant de malheurs, Mâtin, je te désire,
À qui mille et mille ans ne pourraient pas suffire
Pour d'ordre les nombrer : non quand j'aurais encor
Aussi puissante voix que celle de Stentor…
[…]

Texte original

[…]
O*n ne conte de nuit les estoilles menues*
Q*uand les Zefirs de l'air ont balié les nues*:
L*e nombre on ne dit point au renouueau des fleurs,*
Q*ui les prez piolez bigarrent de couleurs.*
Q*ui dira par les chams combien d'espis ondoyent,*
Q*uand les dons de* Cerés *les campagnes blondoyent?*
E*t qui pourra les grains de l'arene sommer*
Q*ue l'eau de l'*Ocean *laue au bord de la mer?*
T*els & tant de malheurs,* Mastin, *ie te desire,*
A *qui mille & mille ans ne pourroyent pas suffire*
P*our d'ordre les nombrer : non quand i'aurois encor*
A*ussi puissante voix que celle de* Stentor…
[…]

1573

GADOU, Adrian de, *La Marguerite, plus l'Hermitage*, Paris, Jean Mettayer et Mathurin Challange, 1573, *La Marguerite*, sonnet 7, f° 4v° [préambule des innombrables : vers 9 à 12]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71871c/f9>

Texte modernisé

Si vous voulez savoir le nombre de mes peines,
Et combien de travaux j'ai pour vous, jours, et nuits :
Si vous voulez savoir le nombre des ennuis
Dont vos perfections me serrent corps, et veines :
Quantes larmes mes yeux (ou plutôt mes fontaines)
Ont jeté puis le temps qu'épris de vous je suis :
Combien de pensements avoir en moi je puis,
Combien fais de soupirs, et de complaintes vaines :
Les étoiles du ciel jà ne vous faut nommer,
Le nombre des poissons, ou l'arène de mer :
Ni du bel Orient les perles, et les gemmes :
Ni les herbes des prés, ou les feuilles des bois :
Pensez, tant seulement, vous mirant quelquefois,
Quel nombre vous passez, en beauté, d'autres femmes.

Texte original

Si vous voulez scauoir le nombre de mes peines,
Et combien de trauaux i'ay pour vous, iours, & nuits:
Si vous voulez scauoir le nombre des ennuis
Dont voz perfections me serrent corps, & veines:
Quantes larmes mes yeux (*ou plustost mes fontaines*)
Ont ietté puis le temps qu'espris de vous ie suis:
Combien de pensemens auoir en moy ie puis,
Combien fais de souspirs, & de complaintes vaines:
Les estoilles du ciel ià ne vous faut nommer,
Le nombre des poissons, ou l'arene de mer:
Ny du bel Orient les perles, & les gemmes:
Ny les herbes des prez, ou les fueilles des bois:
Pensez, tant seulement, vous mirant quelque fois,
Quel nombre vous passez, en beauté, d'autres femmes.

1573

DESPORTES, Philippe, *Les premières Œuvres*, Paris, Robert Estienne, 1573, *Le premier livre des Amours*, Complainte, strophes 14-15, ff. 22r°-23v° [motif des innombrables : vers 10 à 12].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70133n/f52>

Texte modernisé

[…]
Quand je vois les torrents qui des roches descendent,
Et d'un cours furieux en bruyant se répandent,
Ils me font souvenir de mes pleurs abondants,
Et dis en soupirant : Toutes ces eaux ensemble,
Ni tout ce que la mer de rivières assemble,
N'éteindraient pas le feu qui m'embrase au dedans.
J'ai mille autres pensers, et mille et mille et mille,
Qui font qu'incessamment mon esprit se distille :
Mais cesse, ô ma chanson, vainement tu prétends :
Compte plutôt la nuit les troupes étoilées,
Le gravier et les flots des campagnes salées,
Les fruitages d'Automne, et les fleurs du Printemps.

Texte original

[…]
Quand ie voy les torrents qui des roches descendent,
Et d'vn cours furieux en bruyant se repandent,
Ils me font souuenir de mes pleurs abondans,
Et dis en souspirant : Toutes ces eaux ensemble,
Ny tout ce que la mer de riuieres assemble,
N'éteindroyent pas le feu qui m'embraze au dedans.
I'ay mille autres pensers, & mille & mille & mille,
Qui font qu'incessamment mon esprit se distile:
Mais cesse, O ma chanson, vainement tu pretans:
Compte plustost la nuict les troupes étoilees,
Le grauier & les flots des campagnes salees,
Les fruitages d'Automne, et les fleurs du Printans.

1573 [1575]

DESPORTES, Philippe, *Les premières Œuvres*, Paris, Robert Estienne, 1573 [1575], *Second livre des Amours*, sonnet XLVII, f° 61v° [motif des innombrables : vers 9-10 et 12-13].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6322194h/f131>

Texte modernisé

Je l'aime bien pour la douce puissance
De ses beaux yeux si prompts à décocher,
Pour tant d'attraits dont je n'ose approcher,
Pour ses propos tant vrais en apparence :
Mais je la hais pour sa grande inconstance,
Pour tant d'amours qu'elle ne peut cacher,
Pour se laisser de chacun rechercher,
Et des amants ne faire différence.
On ne voit point au ciel tant de clartés,
Ni tant de fleurs en Avril par les plaines,
Que son visage est orné de beautés :
Il n'y a point aux enfers tant de peines,
Ni sur la mer tant de flots dépités,
Qu'elle refait et fait d'amours soudaines

Texte original

Ie l'aime bien pour la douce puissance
De ses beaux yeux si prompts à decocher,
Pour tant d'attraits dont ie n'ose approcher,
Pour ses propos tant vrais en apparance:
Mais ie la hay pour sa grande inconstance,
Pour tant d'amours qu'elle ne peut cacher,
Pour se laisser de chacun rechercher,
Et des amans ne faire difference.
On ne voit point au ciel tant de clairtez,
Ny tant de fleurs en Auril par les plaines,
Que son visage est orné de beautez:
Il n'y a point aux enfers tant de peines,
Ny sur la mer tant de flots despitez,
Qu'elle refait & fait d'amours soudaines.

1573

DESPORTES, Philippe, *Les Premières Œuvres*, Paris, Robert Estienne, 1573, *Les Amours d'Hippolyte*, chanson [extrait : 3 premières strophes], f° 110v° [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : strophe 2].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70133n/f226>

Texte modernisé

QUEL feu par les vents animé,
Quel mont nuit et jour consumé
Passe mon amoureuse flamme ?
Et quel Océan fluctueux
Écume en flots impétueux
Si fort que la mer de mon âme ?
L'hiver n'a point tant de glaçons,
L'été tant de jaunes moissons,
L'Afrique de chaudes arènes,
Le ciel de feux étincelants,
Et la nuit de songes volants,
Que pour vous j'endure de peines.
Toute douleur qui nous survient
Peu à peu moins forte devient,
Le temps comme un songe l'emporte :
Mais il ne faut pas espérer
Que le temps puisse modérer
Le mal que votre œil nous apporte.
[…]

Texte original

Quel feu par les vens animé,
Quel mont nuict & iour consumé
Passe mon amoureuse flame?
Et quel Ocean fluctueux
Escume en flots impetueux
Si fort que la mer de mon ame?
L'hyuer n'a point tant de glassons,
L'esté tant de iaunes moissons,
L'Afrique de chaudes areines,
Le ciel de feux estincellans,
Et la nuict de songes vollans,
Que pour vous i'endure de peines.
Toute douleur qui nous suruient
Peu à peu moins forte deuient,
Le temps comme vn songe l'emporte:
Mais il ne faut pas esperer
Que le temps puisse moderer
Le mal que vostre œil nous apporte.
[…]

1574 [1873]

SAINT-GELAIS, Mellin de, *Œuvres complètes*, édition revue, annotée et publiée par Prosper Blanchemain, Paris, 1873, tome premier, *Les Œuvres poétiques* [première édition : 1574], sonnet VII, pp. 288-289 [préambule des innombrables : vers 1 à 13].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9613941h/f302>

Texte modernisé

IL n'est point tant de barques à Venise,
D'huîtres à Bourg, de lièvres en Champagne,
D'ours en Savoie, et de veaux en Bretagne,
De Cygnes blancs le long de la Tamise,
Ni tant d'Amours se traitent en l'église,
De différends aux peuples d'Allemagne,
Ni tant de gloire à un seigneur d'Espagne,
Ni tant se trouve à la Cour de feintise,
Ni tant y a de monstres en Afrique,
D'opinions en une république,
Ni de pardons à Rome aux jours de fête,
Ni d'avarice aux hommes de pratique,
Ni d'arguments en une Sorbonique,
Que m'amie a de lunes en la tête.

Texte original

IL n'est point tant de barques à Venise,
D'huistres à Bourg, de lievres en Champaigne,
D'ours en Savoye, et de veaux en Bretaigne,
De cygnes blancs le long de la Tamise,
Ne tant d'Amours se traitent en l'eglise,
De differents aux peuples d'Alemaigne,
Ne tant de gloire à un seigneur d'Espagne,
Ne tant se trouve à la Cour de feintise,
Ne tant y a de monstres en Afrique,
D'opinions en une republique,
Ne de pardons à Romme aux jours de feste,
Ne d'avarice aux hommes de pratique,
Ne d'argumens en une Sorbonique,
Que m'amie a de lunes en la teste.

1574

GOULART, Simon, *Imitations chrétiennes*, Ode IV [sizains 7 et 8], in *Poèmes chrétiens de B. de Montméja, et autres divers auteurs*, 1574, pp. 93-94 [préambules des innombrables aux bontés de Dieu : vers 1 à 5 et 7 à 10].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70487d/f109>

Texte modernisé

[…]
Non, non, Zéphyre avecque ses douceurs,
Ne nous ramène au printemps tant de fleurs,
Tant de gaietés ne nous montre la terre,
Lorsqu'elle vient son manteau tapissant
De mille fleurs : que Dieu bon et puissant
De grands plaisirs en mon esprit enserre.
On ne pourrait de la profonde mer,
Les flots nombrer : ni les enfants nommer :
Nul ne saurait compter les grains de sable
Que ce grand monde en sa rondeur contient :
Moins pourrait-on exprimer ce qu'obtient
De Jésus-Christ mon âme misérable.
[…]

Texte original

[…]
Non, non, Zephire auecques ses douceurs,
Ne nous rameine au printemps tant de fleurs,
Tant de gayetez ne nous monstre la terre,
Lors qu'elle vient son manteau tapissant
De mille fleurs: que Dieu bon & puissant
De grands plaisirs en mon esprit enserre.
On ne pourroit de la profonde mer,
Les flots nombrer: ni les enfans nommer:
Nul ne sauroit conter les grains de sable
Que ce grand monde en sa rondeur contient:
Moins pourroit-on exprimer ce qu'obtient
De Iesus Christ mon ame miserable.
[…]

1574

GOULART, Simon, *Suite des Imitations chrétiennes*, Sonnets, livre I, sonnet XXIII, in *Poèmes chrétiens de B. de Montméja, et autres divers auteurs*, 1574, p. 136 [préambule des innombrables aux bontés de Dieu : vers 1 à 11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70487d/f152>

Texte modernisé

Celui qui a, soulant sa fantaisie,
Voulu compter ce grand nombre de feux,
Qui de la nuit couronnent les cheveux,
La terre étant de fort somme saisie :
Cil qui connaît les hommes de l'Asie,
Voire tous ceux qui sont dessous les cieux :
Qui peut compter les flots impétueux,
Ou le sablon que la mer rassasie :
Qui a compté les feuilles des forêts,
L'herbe au printemps le beau blé des guérets,
Les fruits d'Automne, et la grêle perlée :
Ne pourrait pas du Seigneur raconter
Les grand's bontés, que l'on voit surmonter
Tout ce qu'enclot la machine étoilée.

Texte original

Celuy qui a, saoulant sa fantasie,
Voulu conter ce grand nombre de feux,
Qui de la nuict couronnent les cheueux,
La terre estant de fort somne saisie :
Cil qui conoit les hommes de l'Asie,
Voire tous ceux qui sont dessous les cieux :
Qui peut conter les flots impetueux,
Ou le sablon que la mer rassasie :
Qui a conté les fueilles des forests,
L'herbe au printemps le beau blé des guerets,
Les fruits d'Autonne, et la gresle perlee :
Ne pouroit pas du Seigneur raconter
Les grand's bontez, que l'on voit surmonter
Tout ce qu'enclost la machine estoillee.

1574

GOULART, Simon, *Suite des Imitations chrétiennes*, Sonnets, livre II, sonnet LXXVII, in *Poèmes chrétiens de B. de Montméja, et autres divers auteurs*, 1574, p. 213 [préambule des innombrables aux bontés de Dieu : vers 1 à 4].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70487d/f229>

Texte modernisé

Ainsi que l'œil qui sur les eaux s'avance,
Est ébloui, si les flots se poussant
Il veut compter, ou les feux paraissant
La nuit au ciel en si belle ordonnance.
Voulant aussi célébrer la puissance
De l'Éternel, éperdu je me sens,
Comme n'étant fourni d'assez de sens,
Pour en toucher d'un point la connaissance.
Et si je veux éplucher mes malheurs,
Plutôt aurai-je épuisé tous les pleurs
Qu'épand l'Aurore en mille matinées.
Si je ne puis ô Dieu tes biens compter :
Tu pourras bien tous mes maux surmonter,
Et me bénir d'éternelles années.

Texte original

Ainsi que l'œil qui sur les eaux s'auance,
Est esblouy, si les flots se poussans
Il veut conter, ou les feux paroissans
La nuict au ciel en si belle ordonnance.
Voulant aussi celebrer la puissance
De l'Eternel, esperdu ie me sens,
Comme n'estant fourni d'assez de sens,
Pour en toucher d'vn point la conoissance.
Et si ie veux esplucher mes malheurs,
Plustost auroy-ie espuisé tous les pleurs
Qu'espand l'Aurore en mille matinees.
Si ie ne puis o Dieu tes biens conter:
Tu pourras bien tous mes maux surmonter,
Et me benir d'eternelles annees.

1575

JODELLE, Étienne, *in* BINET, Claude, *Merveilleuse Rencontre sur les noms tournés du Roi et de la Reine*, Paris, Fédéric Morel, 1575, « Sonnet d'Étienne Jodelle fait autrefois… », p. 6 [préambule des innombrables : vers 1 à 4].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k851199x/f6>

Texte modernisé

Ton Neptun mon BINET, ton Pan, et ta Dictynne
Sous le marbre des eaux, dans les prés, dans les bois,
De Trident, de houlette, et d'épieu, sous ses lois,
Ne tient tant de poissons, d'agneaux, de sauvagine.
Que ta conque, musette, et que ta trompe orine,
Aux rives, aux vallons, et aux taillis plus cois,
Fait ouïr, fait parler, fait courber, sous ta voix,
De flots, de rocs, de raims à la verte courtine.
Le Dauphin azuré à l'Orque au pesant corps,
Le loup à la brebis s'accorde à tes accords,
Le chien, le daim craintif, à toi bornent leur quête.
Donc bergers, et chasseurs, pêcheurs, venez lier
De beau myrte marin, de saule, et de laurier,
Le chef, ligne, houlette, et le dard d'un tel Poète.

Texte original

Ton Neptun mon BINET*, ton Pan, & ta Dictynne*
Sous le marbre des eaus, dans les prez, dans les bois,
De Trident, de houlette, & d'espieu, sous ses lois,
Ne tient tant de poissons, d'aigneaux, de sauuagine.
Que ta conque, musette, & que ta trompe orine,
Aux riues, aux vallons, & aux taillis plus cois,
Fait ouir, fait parler, fait courber, sous ta vois,
De flots, de rocs, de raims à la verte courtine.
Le Daufin azuré à l'Ourque au pesant cors,
Le loup à la brebis s'accorde à tes accors,
Le chien, le dain craintif, à toy bornent leur queste.
Donc bergers, & chasseurs, pescheurs, venez lier
De beau myrthe marin, de saule, & de laurier,
Le chef, ligne, houlette, & le dard d'vn tel Poëte.

1575

BUTTET, Marc Claude de, *L'Amalthée, revue et augmentée*, Lyon, Benoît Rigaud, 1575, p. 31 [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 1 à 6 et 9 à 11]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15274919/f43>

Texte modernisé

On ne voit point par la voûte du ciel
Tant, tant, et tant, luire, et trembler d'étoiles,
L'azur marin tant n'a de blanches voiles,
De peintes fleurs tant n'a la mouche à miel,
Tant n'est encor d'aluine, et de fiel,
Tant les buissons n'ont de pointes rebelles,
Que mon esprit a d'atteintes cruelles,
En corps terrestre hôte célestiel,
Tant de beaux fruits ne font rire l'Automne,
L'été cuisant tant d'épis ne moissonne,
Tant de longs jours n'ont travaillé l'aisseul,
Que j'ai de maux, de travaux, et d'encombre,
Que de beautés un innombrable nombre
Vient m'assaillir, las et je suis tout seul.

Texte original

On ne voit point par la voute du ciel
Tant, tant, & tant, luire, & trembler d'estoiles,
L'azur marin tant n'a de blanches voiles,
De peintes fleurs tant n'a la mouche à miel,
Tant n'est encor d'aluine, & de fiel
Tant les buissons n'ont de pointes rebelles,
Que mon esprit a d'atteintes cruelles,
En corps terrestre hote celestiel,
Tant des beaux fruits ne font rire l'Autonne,
L'esté cuisant tant d'épis ne moissonne,
Tant de longs iours n'ont trauaillé l'aisseul,
Que i'ai de maux, de trauaux, & d'encombre,
Que de beautés vn innombrable nombre
Vient m'assaillir, las & ie suis tout seul.

1575

BUTTET, Marc Claude de, *L'Amalthée, revue et augmentée*, Lyon, Benoît Rigaud, 1575, p. 143 [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 1 à 11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15274919/f155>

Texte modernisé

Jamais ne vint par la voûte étoilée
Avec tant d'yeux le ciel nous regarder,
Ni tant de fois ne lui força darder
Un prompt éclair sa colère celée,
Ni d'un beau vert la terre emmantelée,
De tant de fleurs se plaît à se farder,
Ni tant on voit onder, et réonder,
En hauts monts d'eau la grand' plaine salée,
Tant n'ont encor ses rives de sablons,
Tant l'été chaud n'a d'épis mûrs, et blonds,
Tant de raisins ne présente l'automne,
Que j'ai par vous de détresses, et maux,
Que j'ai d'ennuis (ô ma douce félonne !)
Et n'ai secours soutenant tant d'assauts.

Texte original

Iamais ne vint par la voute estoilee
Auec tant d'yeux le ciel nous regarder,
Ni tant de fois ne lui força darder
Vn pront éclair sa colere celee,
Ni d'vn beau verd la terre emmantelee,
De tant de fleurs se plait à se farder,
Ni tant on voit onder, & reonder,
En hauts mons d'eau la grand' plaine salee,
Tant n'ont encor' ses riues de sablons,
Tant l'esté chaud n'a d'épis meurs, & blonds,
Tant de raisins ne presente l'autonne,
Que i'ai par vous de détresses, & maux,
Que i'ai d'ennuis (ô ma douce felonne !)
Et n'ai secours soutenant tant d'assauts.

1575

JAMYN, Amadis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Mamert Patisson, 1575, *Artémis*, f° 173r° [motif des innombrables : vers 1 et 2].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86263675/f361>

Texte modernisé

Tant de feux aux carfours deçà delà semés
Pour fêter de saint Jean la fatale naissance
Vous rapportent aux yeux et à la souvenance
Combien par vos beautés de feux sont allumés.
Les cœurs des mieux voyants soudain sont enflammés
Comme un soufre qui prend des flammes la substance :
Plus on boit vos regards, plus croît la violence,
Au moins si comme moi ils en sont consommés.
Comme autour de ces feux chacun rit, saute, et chante
Plus en plus s'égayant tant plus le feu s'augmente
Et monte en Pyramide à la voûte des cieux.
Ainsi plus vous voyez ma sainte flamme éprise
Qu'un soufflet de soupirs en scintilles attise
Tant plus vous en moquez et votre œil est joyeux !

Texte original

Tant de feux és carfours deçà delà semez
Pour fester de sainct Iehan la fatale naissance
Vous rapportent aux yeux & à la souuenance
Combien par vos beautez de feux sont allumez.
Les cœurs des mieux voyans soudain sont enflammez
Comme vn soufre qui prend des flames la substance:
Plus on boit vos regards, plus croist la violence,
Aumoins si comme moy ils en sont consommez.
Comme autour de ces feux chacun rit, saute, & chante
Plus en plus s'esgayant tant plus le feu s'augmente
Et monte en Pyramide à la voûte des cieux.
Ainsi plus vous voyez ma saincte flame esprise
Qu'vn soufflet de soupirs en scintilles attise
Tant plus vous en moquez & vostre œil est ioyeux!

1576

CHANTELOUVE, François de, *Tragédie de Pharaon et autres Œuvres poétiques*, Paris, Nicolas Bonfons, 1576, *Tragédie de Pharaon*, acte II, scène 2 [extrait], ff. B3v°-B4v° [motif des innombrables].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k706242/f31>

Texte modernisé

Le peuple Israélite

[…]

Autant de feuilles vertes,
Le Printemps gracieux,
Par les forêts couvertes
Ne fait voir à nos yeux
Et parmi la prairie
Tant de fleurs ne varie.
Tant de bonnes odeurs,
Ne font fleurer le Tmole :
Sabe tant de senteurs,
Et le doré Pactole
Tant de sablons orins
Ès flots ne traîne fins.
Comme de nos lumières
De pleurs nous distillons :
Comme de douleurs fières
Les Nilides félons
En si triste journée
Donnant à ta lignée.
Certes Jacob connaît
Que ses péchés et fautes,
Seigneur, s'il te plaisait
Punitions plus hautes,
Plus âpre châtiment
Méritent dignement.
Tant d'étoiles brillantes
En une claire nuit
Par le pôle halantes
Jamais homme ne vit,
Et par la forêt blonde
Tant de froment n'abonde.
De tant de rocs pierreux,
De tant de bancs de sable,
N'a l'Océan pierreux
Sa compagne effroyable
Comme de noirs péchés
Nous sommes entachés.
Tant Thétis la vitrée,
De peuples écaillés
En son onde azurée,
En ses bords émaillés
Ne paît, et n'est semée
D'herbe en verdeur aimée.
Comme tu as en toi
De piteuse clémence
Ô Seigneur doncques vois,
Vois notre repentance
Et ne nous souffre ainsi
Tyranniser ici.

_↑_

Texte original

Autant de fueilles vertes,
Le Prin-temp gracieux,
Par les forests couuertes
Ne fait veoir à noz yeux
Et parmy la prairie
Tant de fleurs ne varie.
Tant de bonnes odeurs,
Ne font fleurer le Tmole:
Sabe tant de senteurs,
Et le doré Pactole
Tant de sablons orins
Es flots ne traine fins.
Comme de noz lumieres
De pleurs nous distilons:
Comme de douleurs fieres
Les Nilides felons
En si triste iournee
Donnant à ta lignee.
Certes Iacob cognoit
Que ses pechez & fautes,
Seigneur, s'il te plaisoit
Punitions plus hautes,
Plus aspre chastiment
Merite dignement.
Tant d'estoilles brillantes
En vne claire nuit
Par le pole hallantes
Iamais homme ne rit,
Et par la forest blonde
Tant de froment n'abonde.
De tant de rocs pierreus,
De tant de bancs de sable,
N'a l'Ocean pierreus
Sa compagne effroyable
Comme de noirs pechez
Nous sommes entachez.
Tant Thetis la vitree,
De peuples escaillez
En son onde azuree,
En ses bords esmaillez
Ne paist, & n'est semee
D'herbe en verdeur aimee.
Comme tu as en toy
De piteuse clemence
O Seigneur donques voy,
Voy nostre repentance
Et ne nous souffre ainsi
Tiranniser icy.

_↑_

1576

BRETIN, Filbert, *Poésies amoureuses*, Lyon, Benoît Rigaud, 1576, « Des diverses perturbations d'esprit en amour », ff. 10v°-11r° [motif des innombrables : vers 1 à 3].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8712291q/f20>

Texte modernisé

L'ARC bigearre du ciel n'a point tant de couleurs,
Proté le marinier ne change tant de face,
Et le Polype aussi son teint tant ne refface
Que mon esprit reçoit de diverses douleurs :
Ore présagiant quelques prochains malheurs
Me fait évanouir, tomber dessus la place.
Ore préméditant de ton œil un menace
Laisse destitués mes sens de leurs valeurs.
Tantôt suis convoiteux, tantôt suis en tristesse :
Tantôt je crains beaucoup, tantôt j'ai grand liesse :
Tantôt je désespère, et tantôt j'ai espoir :
Bref en mille façons Cupidon me martyre,
Si que je ne puis pas du tout les maux te dire
Que j'endure pour toi, dès l'aube jusqu'au soir.

Texte original

L'ARC *bijarre du ciel n'a point tant de couleurs,*
Proté le marinier ne change tant de face,
Et le Polipe aussi son teint tant ne r'efface
Que mon esprit reçoit de diuerses douleurs:
Ore presagiant quelques prochains malheurs
Me fait esuanouyr, tomber dessus la place.
Ore premeditant de ton œil vn menace
Laisse destituez mes sens de leurs valeurs.
Tantost suis conuoiteux, tantost suis en tristesse:
Tantost ie crain beaucoup, tantost i'ay grand liesse:
Tantost ie desespere, & tantost i'ay espoir:
Bref en mille façons Cupidon me martyre,
Si que ie ne puis pas du tout les maux te dire
Que i'endure pour toy, dez l'aube iusqu'au soir.

_↑_

1576

de BRACH, Pierre, *Les Poèmes*, Bordeaux, Simon Millanges, 1576, Livre I, « Discours amoureux » [extrait : fin], f° 59r° [motif des innombrables : vers 4 à 8].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1171401/f133>

Texte modernisé

[…]
AIMÉE, enfin, à fin je suis venu
Du long discours de mon mal advenu,
Non pas de tout, car l'amoureuse peine
Est plus nombreuse en moi que n'est l'arène
Au bord de l'eau, ou plus que dans les cieux
Ne sont épais les astres radieux,
Dont l'épaisseur ne peut être comptée,
La vue étant du nombre surmontée :
Mais si je manque au nombre de mes maux,
Supplée au reste, ayant vu mes travaux.
Finissant donc, pour te faire connaître
Quel je te suis, et quel je te veux être,
Je te suppli' vouloir prendre de moi
Ces tristes vers, pour arrhes de ma foi.

Texte original

AIMEE, enfin, a fin ie suis venu
Du long discours de mon mal aduenu,
Non pas de tout, car l'amoureuse peine
Est plus nombreuse en moi que n'est l'arene
Au bord de l'eau, ou plus que dans les cieux
Ne sont épais les astres radieux,
Dont l'épaisseur ne peut estre contée,
La veuë estant du nombre surmontée:
Mais si ie manque au nombre de mes maux,
Suplée au reste, ayant veu mes trauaux.
Finissant donc, pour te faire connoistre
Quel ie te suis, & quel ie te veux estre,
Ie te suppli vouloir prendre de moi
Ces tristes vers, pour arres de ma foi.

_↑_

1576

de BRACH, Pierre, *Les Poèmes*, Bordeaux, Simon Millanges, 1576, Livre II, « Hymne de Bordeaux » [extrait], f° 85v° [motif des innombrables : vers 9 à 12].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1171401/f188>

Texte modernisé

[…]
Mais qui pourrait compter combien d'hommes armés,
Dedans notre cité s'élèvent animés
Au son du tabourin, alors qu'un bruit de guerre
Soit ou venant d'Espagne, ou venant d'Angleterre,
Menace notre Roi, soit lorsque contre nous
Nous aigrissons, cruels, notre propre courroux ?
Ainsi que nous faisons, lorsque dedans nos villes
Nous attisons le feu de nos guerres civiles.
Ceux-là, dis-je, pourraient plutôt avoir comptés
Des grands champs Beaucéans tous les épis crêtés,
Tous les oiseaux de l'air, ou bien compter encore
Tout le sablon baigné par le rivage More.
[…]

Texte original

[…]
Mais qui pourroit conter combien d'hommes armés,
Dedans nostre cité s'esleuent animés
Au son du tabourin, alors qu'un bruit de guerre
Soit ou venant d'Espaigne, ou venant d'Angleterre,
Menace nostre Roi, soit lors que contre nous
Nous aigrissons, cruels, nostre propre courrous?
Ainsi que nous faisons, lors que dedans nos villes
Nous atisons le feu de nos guerres ciuiles.
Ceux-là, di-ie, pourroient plustost auoir contés
Des grands champs Beauçeans tous les espics crêtés,
Tous les oiseaux de l'œr, ou bien conter encore
Tout le sablon baigné par le riuage More.
[…]

_↑_

1576

LE LOYER, Pierre, *Érotopégnie*, Paris, Abel L'Angelier, 1576, Premier Livre, chanson [extrait : strophes 3 à 6 sur 11], ff. 12v°-13r° [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : strophes 4 à 6].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10900368/f40>

Texte modernisé

Texte modernisé

[…]
Hé, Cruelle, ne veux-tu pas
M'ôter de mon futur trépas ?
Hélas ! Flore, n'auras-tu point
Jamais envie
D'ôter la douleur qui époint
Ma pauvre vie ?
Horreur ! mille brasiers ardents
Me brûlent le corps au-dedans :
Jamais Montgibel n'a tant eu
Sur lui de flamme,
Comme j'ai de braise et de feu
Dedans mon âme.
Qui peut compter dedans un pré
Tout ce qu'il voit de diapré,
Qui peut d'un rivage de mer
Nombrer l'arène,
Peut pareillement estimer
Ma grève peine.
Autant qu'on voit tout à la fois
Sauter de bluettes d'un bois,
Qui brûle et qu'on fend dans le feu :
Autant se forgent
De flammes dans mon cœur ému,
Qui se regorgent.
[…]

Texte original

[…]
Hé, *Cruelle, ne veux-tu pas*
M*'oster de mon futur trespas*?
H*elas* ! F*lore, n'auras-tu point*
I*amais enuie*
D*'oster la douleur qui espoint*
M*a pauure vie*?
H*orreur* ! *mille brasiers ardans*
M*e bruslent le corps au-dedans*:
I*amais* M*ont-gibel n'a tant eu*
S*ur lui de flame,*
C*omme i'ay de braise & de feu*
D*edans mon ame.*
Q*ui peut conter dedans vn pré*
T*out ce qu'il voit de diapré,*
Q*ui peut d'vn riuage de mer*
N*ombrer l'arene,*
P*eut pareillement estimer*
M*a griefue peine*
A*utant qu'on voit tout à la fois*
S*auter de bluettes d'vn bois,*
Q*ui brusle & qu'on fend dans le feu*:
A*utant se forgent*
D*e flammes dans mon cœur esmeu,*
Q*ui se regorgent.*
[…]

_↑_

1577

LE SAULX, Marin, *Théanthropogamie en forme de dialogue par sonnets chrétiens*, Londres, Thomas Vautrolier, 1577, sonnet 27, p. 53 [motif des innombrables : vers 5 à 10].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71977q/f54>

Texte modernisé

QUi peut en son esprit comprendre entièrement,
Cette variété de tant, et tant de choses,
Au sein de la nature étroitement encloses,
Et connaître leur force et vertu pleinement :
Qui peut nombrer les feux de tout le firmament,
Et les champêtres fleurs sur un Printemps décloses,
Qui des lis, des œillets, des romarins, des roses
Peut le nombre nombrer dès le commencement :
Qui peut nombrer encor dans la mer orgueilleuse
Des peuples écaillés cette troupe nombreuse,
Et sonder de son doigt les abîmes profonds,
Un tel peut le secret de ce secret comprendre,
Qui joint la Déité à notre chair de cendre,
Et à l'homme fini l'Éternité sans fond.

Texte original

QVi peut en son esprit comprendre entierement,
Ceste varieté de tant, & tant de choses,
Au sein de la nature estroittement encloses,
Et cognoistre leur force & vertu pleinement:
Qui peut nombrer les feux de tout le firmament,
Et les champestres fleurs sur vn Printemps decloses,
Qui des lis, des œillets, des romarins, des roses
Peut le nombre nombrer des le commencement:
Qui peut nombrer encor dans la mer orgueilleuse
Des peuples escaillez ceste troupe nombreuse,
Et sonder de son doy les abysmes profons,
Vn tel peut le secret de ce secret comprendre,
Qui ioint la Deité a nostre chair de cendre,
Et à l'homme finy l'Eternité sans fons.

_↑_

1577

LE SAULX, Marin, *Théanthropogamie en forme de dialogue par sonnets chrétiens*, Londres, Thomas Vautrolier, 1577, sonnet 76, p. 177 [préambule des innombrables aux grâces de Christine : vers 1 à 8]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71977q/f78>

Texte modernisé

Plus qu'on ne voit au ciel de feux étinceler,
Alors que le Soleil cachant son chef sous l'onde,
La Lune au chef d'argent de sa clarté plus blonde
Éclaire en ces bas lieux tout au travers de l'air :
Plus qu'on ne voit encor du ciel voûté couler
De rosée au Printemps sur cette terre ronde,
Et plus, et plus encor que cette mer profonde
Ne fait de grains de sable en ses ondes rouler,
Plus on voit de beautés en ma Christine unique,
Plus de belles vertus ornent son cœur pudique,
Plus de grâces du ciel le ciel pleut en son cœur,
Plus en son âme elle a de saintetés encloses,
Que n'a tout l'Univers en soi de toutes choses,
Il courbe aussi le chef dessous son bras vainqueur.

Texte original

Plus qu'on ne void au ciel de feux estinceler,
Alors que le Soleil cachant son chef sous l'onde,
La Lune au chef d'argent de sa clarté plus blonde
Esclaire en ces bas lieux tout au travers de l'air:
Plus qu'on ne void encor du ciel vouté couler
De rozee au Printemps sur ceste terre ronde,
Et plus, & plus encor que ceste mer profonde
Ne faict de grains de sable en ses ondes rouler,
Plus on void de beautez en ma Christine vnique,
Plus de belles vertus ornent son cœur pudique,
Plus de graces du ciel le ciel pleut en son cœur,
Plus en son ame elle ha de sainctetez encloses,
Que n'ha tout l'Vniuers en soy de toutes choses,
Il courbe aussi le chef dessous son bras veinqueur.

_↑_

1577

LE SAULX, Marin, *Théanthropogamie en forme de dialogue par sonnets chrétiens*, Londres, Thomas Vautrolier, 1577, sonnet 147, p. 113 [préambule des innombrables aux grâces du Christ : vers 1 à 8]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71977q/f114>

Texte modernisé

SI quelqu'un peut nombrer de la mer orgueilleuse
Tout le sable mouvant en ses gouffres hideux,
Et remarquer du doigt ce centre merveilleux,
Sur qui tourne du ciel la plage lumineuse,
Si quelqu'un peut nombrer cette troupe nombreuse
De feux étincelants dans la voûte des cieux,
Si quelqu'un peut du bras sonder l'abîme creux,
Et mesurer le long de la terre poudreuse,
Cestui-là peut nombrer de mon époux les jours,
Cestui-là peut nombrer de ses ans tout le cours,
Cestui-là peut nombrer l'infini de ses grâces :
Cestui-là peut sonder l'abîme de son cœur,
Et la force alentir de son bras belliqueur,
Qui découvre aux humains du ciel voûté les traces.

Texte original

SI quelqu'vn peut nombrer de la mer orgueilleuse
Tout le sable mouuant en ses gouffres hideux,
Et remarquer du doy ce centre merueilleux,
Sur qui tourne du ciel la plage lumineuse,
Si quelqu'vn peut nombrer ceste troupe nombreuse
De feux estincellans dans la voute des cieux,
Si quelqu'vn peut du bras sonder l'abysme creux,
Et mesurer le long de la terre poudreuse,
Cestuy-là peut nombrer de mon espoux les iours,
Cestuy-là peut nombrer de ses ans tout le cours,
Cestuy-là peut nombrer l'infiny de ses graces:
Cestuy-là peut sonder l'abysme de son cœur,
Et la force allentir de son bras belliqueur,
Qui descouure aux humains du ciel vouté les traces.

_↑_

1577

LE SAULX, Marin, *Théanthropogamie en forme de dialogue par sonnets chrétiens*, Londres, Thomas Vautrolier, 1577, sonnet 148, p. 113 [préambule des innombrables aux grâces de Christine : vers 1 à 8]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71977q/f114>

Texte modernisé

SI quelqu'un peut cueillir en comptant un à un,
Cent mille millions de gouttes de rosée,
Dont l'herbe est au Printemps doucement arrosée,
Quand le serein des cieux tombe sur un chacun :
S'il peut lorsque le ciel changeant son blanc en brun,
Couvre d'un voile noir cette terre exposée
À l'ardeur de la chienne aux hauts cieux embrasée,
Compter le dru coulis de l'orage importun :
Cestui-là peut nombrer les beautés immortelles,
Cestui-là peut nombrer les vertus éternelles,
Qui décorent Christine et dedans et dehors :
Sa Foi, sa Charité et sa Persévérance,
Ses Justices sans nombre avec sa Patience,
Qui sont ses beaux rubis et plus riches trésors.

Texte original

SI quelqu'vn peut cueillir en contant vn à vn,
Cent mille millions de gouttes de rozee,
Dont l'herbe est au Printemps doucement arrozee,
Quand le serain des cieux tombe sur vn chacun:
S'il peut lors que le ciel changeant son blanc en brun,
Couure d'vn voile noir ceste terre exposee
A l'ardeur de la chienne aux hauts cieux embrazee,
conter le dru coulis de l'orage importun:
Cestuy-là peut nombrer les beautez immortelles,
Cestuy-là peut nombrer les vertus eternelles,
Qui decorent Christine & dedans & dehors:
Sa Foy, sa Charité & sa Perseuerance,
Ses Iustices sans nombre avec sa Patience,
Qui sont ses beaux rubis & plus riches thresors.

_↑_

1578

DU BARTAS, Guillaume DE SALUSTE, *La Semaine*, *ou Création du Monde*, Paris, Jean février, 1578, Premier jour, p. 19 [préambule des innombrables aux inventions du diable : vers 1 à 4].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1175722/f25>

Texte modernisé

[…]
L'oiseleur, le pêcheur, le veneur ne tend pas
Tant et tant de gluaux, d'hameçons, et de lacs
Aux oiseaux, aux poissons, aux animaux sauvages,
Qui n'ont autre logis que les déserts bocages :
Que ce malin Esprit tend d'engins pour tromper
Ceux même qui ne font métier que de piper.
Avec l'attrait mignard d'un bel œil il attrape
Le bouillant jouvenceau : l'argent lui sert de trappe
Pour prendre l'usurier : par l'accueil gracieux
D'un Prince, il va trompant l'Esprit ambitieux.
Il gagne avec l'appât de cent doctrines vaines
Ceux qui foulent aux pieds les richesses humaines.
[…]

Texte original

[…]
L'oiseleur, le pescheur, le veneur ne tend pas
Tant & tant de gluaus, d'hameçons, & de laz
Aus oiseaus, aus poissons, aus animaus sauuages,
Qui n'ont autre logis que les desers bocages:
Que ce malin Esprit tend d'engins pour tromper
Ceus méme qui ne font métier que de piper.
Auec l'atrait mignard d'vn bel œil il atrape
Le boüillant iouuenceau : l'argent lui sert de trape
Pour prendre l'vsurier : par l'accueil gracieus
D'vn Prince, il va trompant l'Esprit ambitieus.
Il gagne auec l'apât de cent doctrines vaines
Ceus qui foulent aus piés les richesses humaines.
[…]

_↑_

1578

LA JESSÉE, Jean de, *La Grasinde*, Paris, Galliot Corrozet, 1578, f° 9v° [motif des innombrables]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71481k/f26>

Texte modernisé

QUE de grâces, d'attraits, de ris, de courtoisies,
D'amours, et de soulas, en ma Nymphe j'élis !
Cérès foisonne moins en blonds épis cueillis,
Le Ciel en feux dorés, l'Inde en perles choisies.
Que de peurs, de regrets, de maux, et jalousies,
Gênent mon triste cœur, et mes sens défaillis !
L'Enfer n'abonde tant en esprits assaillis,
Un malade en langueurs, un fol en frénésies.
Voilà comment Madame est hautaine en beauté,
Voilà comment son serf est ferme en loyauté,
Voilà comment, Amour, tu m'assaus, et me laces !
Qui s'ébahira donc, me voyant abattu ?
Las ! vous m'êtes ici ce qu'est en toutes places
L'Aimant au dur acier, et l'Ambre au vil fétu.

Texte original

QVE *de graces, d'attraits, de ris, de courtoisies,*
D'amours, & de soulas, en ma Nymfe i'eslis!
Cerés foisonne moins en blonds espics cueillis,
Le Ciel en feus dorés, l'Inde en perles choisies.
Que de peurs, de regrets, de maus, & ialousies,
Geinent mon triste cœur, & mes sens defaillis!
L'Enfer n'abonde tant en esprits assaillis,
Vn malade en langueurs, vn fol en frenaisies.
Voila comment Madame est hautaine en beauté,
Voila comment son serf est ferme en loyauté,
Voila comment, Amour, tu m'assaus, & me lasses!
Qui s'ébahira donc, me voiant abatu?
Las! vous m'estes ici ce qu'est en toutes places
L'Æmant au dur acier, & l'Ambre au vil festu.

_↑_

1579

GARNIER, Robert, *La Troade*, Paris, Mamert Patisson, 1579, acte IV, Hécube [extrait], ff.°35v°-36r°v° [motif des innombrables : vers 9-10 et 12-13].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1514027j/f78>

Texte modernisé

[…]
HÉCUBE. Allez, Danois, ouvrez les campagnes liquides,
Retournez sûrement aux Cités Argolides,
Mettez la voile au vent, abandonnez le port,
Ma fille est immolée, Astyanax est mort.
[…]
Or vous Grecs frauduleux, qui d'armes déloyales,
Avez renversé Troie aux ondes Stygiales,
Qu'après dix froids hivers n'avez prise sinon
Par un feint partement, et par un faux Sinon :
[…]
Que les rocs Capharés aux pointes fluctueuses,
Que Scylle et que Charybde, et les Syrtes sableuses
Retiennent vos vaisseaux, que les flots poissonneux
Vous poussent sur les bords des Cyclops caverneux.
Que la femme l'époux, le fils la mère tue,
Que l'un se plonge au cœur une lame pointue,
Et l'autre par les eaux vagabonde exilé
Cherchant nouveau séjour sous un ciel reculé :
Qu'il vienne quelque Roi, qui les peuples d'Asie
Fasse marcher un jour dans la Grèce saisie,
Fourmillant plus épais, pour revenger nos torts,
Que ne sont les épis aux Gargariques bords,
Les feuilles aux forêts, l'arène qui poudroie
Sur le bord Libyen où le Soleil blondoie.
Que vos Cités de feux il détruise et de sang,
Et nos calamités sentiez en votre rang :
Bref, que sitôt qu'aurez éloigné cette rade,
Vous souffriez comme nous de maux une Iliade.
[…]

_↑_

Texte original

[...]
Héc. A*llez, Danois, ouurez les campagnes liquides,*
R*etournez seurement aux Citez Argolides,*
M*ettez la voile au vent, abandonnez le port,*
M*a fille est immolee, Astyanax est mort.*
[...]
O*r vous Grecs frauduleux, qui d'armes deloyales,*
A*uez renuersé Troye aux ondes Stygiales,*
Q*u'apres dix froids hyuers n'auez prise sinon*
P*ar vn feint partement, & par vn faux Sinon:*
[...]
Q*ue les rocs Capharez aux pointes fluctueuses,*
Q*ue Scylle & que Charybde, & les Syrtes sableuses*
R*etiennent vos vaisseaux, que les flots poissonneux*
V*ous poussent sur les bords des Cyclops cauerneux.*
Q*ue la femme l'espoux, le fils la mere tue,*
Q*ue l'vn se plonge au cœur vne lame pointue,*
E*t l'autre par les eaux vagabonde exilé*
C*herchant nouueau seiour sous vn ciel reculé:*
Q*u'il vienne quelque Roy, qui les peuples d'Asie*
F*ace marcher vn iour dans la Grece saisie,*
F*ourmillans plus épais, pour reuenger nos torts,*
Q*ue ne sont les épics aux Gargariques bords,*
L*es fueilles aux forests, l'arene qui poudroye*
S*ur le bord Libyen où le Soleil blondoye.*
Q*ue vos Citez de feux il destruise & de sang,*
E*t nos calamitez sentiez en vostre rang:*
B*ref, que si tost qu'aurez eloigné ceste rade,*
V*ous souffriez comme nous de maux vne Iliade.*
[...]

_↑_

1579

PONTOUX, Claude de, *Les Œuvres*, Lyon, Benoît Rigaud, 1579, *L'Idée*, XLVIII, p. 39 [préambule des innombrables : vers 1 à 13].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t5776586b/f40>

Texte modernisé

Tant de poissons n'a point la vague mer,
Ni là dessus le cercle de la Lune
Oncques ne vit tant d'astres nuit aucune :
Ni l'on ne voit tant de fleuves couler
Dedans la mer, ni l'on n'oit gazouiller
Tant d'oisillons par chaque forêt brune,
Ni par les champs l'herbe n'est tant commune,
Ni tant fréquent le nuage par l'air :
Ni l'on ne voit tant de feuilles aux branches,
Ni tant tomber de neige aux Alpes blanches,
Ni tant de rocs n'apparaissent aux monts,
Ni tant de fleurs le printemps ne rapporte,
Ni tant de corps la terre ample ne porte,
Que de soupirs sortent de mes poumons.

Texte original

Tant de poissons n'a point la vague mer,
Ny la dessus le cercle de la Lune
Oncques ne veit tant d'astres nuict aucune:
Ny l'on ne voit tant de fleuves couler
Dedans la mer, ny l'on n'oit gazouiller
Tant d'oysillons par chaque forest brune,
Ny par les champs l'herbe n'est tant commune,
Ny tant frequent le nuage par l'air:
Ny l'on ne voit tant de fueilles aux branches,
Ny tant tomber de neige aux Alpes blanches,
Ny tant de rocs n'apparoissent aux montz,
Ny tant de fleurs le printemps ne r'apporte,
Ny tant de corps la terre ample ne porte,
Que de souspirs sortent de mes poulmons.

_↑_

1581

ROMIEU, Marie de, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Lucas Breyer, 1581, « Bref Discours, Que l'excellence de la femme surpasse celle de l'homme » [extrait], f° 7v° [motif des innombrables : vers 5]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k72784p/f15>

Texte modernisé

[…]

Allons donc plus avant venons à la douceur
Et sainte humanité dont est rempli leur cœur.
S'est-il trouvé quelqu'un qui eût l'âme saisie
De semblable bonté, faveur, et courtoisie.
Le ciel voûté n'a point tant de luisants brandons
Comme l'on comptera de féminins mentons
Qui ont abandonné leurs caduques richesses
Et se sont faits au ciel immortelles Déesses,
Aux pauvres dédié ont fait bâtir maint lieu
Qui tout toujours était pour la gloire de Dieu,
Ont fait édifier mille et mille chapelles,
Racheté prisonniers, y a-t-il œuvres plus belles ?
Jamais ne serait fait qui voudrait par menu
Raconter la pitié par elles maintenu[e].

[…]

Texte original

Allons donc plus auant venons à la douceur
Et sainte humanité dont est remply leur cueur.
S'est il treuué quelqu'vn qui eut l'ame saisie
De semblable bonté, faueur, & courtoisie.
Le ciel voutè n'a point tant de luisans brandons
Comme l'on contera de feminins mentons
Qui ont abandonné leurs caducques richesses
Et se sont fait au ciel immortelles Deesses
Aux pauures dedié ont fait bastir maint lieu
Qui tout tousiours estoit pour la gloire de Dieu,
Ont fait edifier mill' & milles chappelles
Racheté prisonniers, y a il œures plus belles?

_↑_

1582

LA BODERIE, Guy Le Fèvre de, *Diverses Mélanges poétiques*, Paris, Robert Le Mangnier, 1582, Ode, *À M. Pierre de Cahagnes lorsqu'il vivait Docteur Régent en médecine en l'Université de Caen*, extrait, f° 41r° [préambule des innombrables : vers 1 à 4].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k713710/f82>

Texte modernisé

[…]
Mais qui dira du haut Ciel les étoiles,
D'herbes les brins, du feu les étincelles,
Et qui pourra les gouttes d'eau nommer
Ou le sable de mer :
Celui vraiment dira les Créatures,
En qui tu as fait tes Divines cures,
Qui de Charon au bateau délié
Avaient jà mis le pied.
[…]

Texte original

[…]
Mais qui dira du hault Ciel les estoilles,
D'herbes les brins, du feu les estincelles,
Et qui pourra les goutes d'eau nommer
Ou le sable de mer:
Celuy vrayment dira les Creatures,
En qui tu as fait tes Diuines cures,
Qui de Charon au bateau delié
Auoient ia mis le pié.
[…]

1583

LA JESSÉE, Jean de, *Les premières Œuvres françaises*, Anvers, Christofle Plantin, 1583, tome I, *Les Jeunesses*, livre III, p. 114 [préambule des innombrables : vers 1 à 3].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70472c/f132>

Texte modernisé

QUI nombrera le sablon de la mer ?
Les gouttes d'eau, quand il pleut sur la terre ?
Les jours du siècle ? et qui pourra grand'erre
Et terre, et Ciel, au compas exprimer ?
Qui peut aller dignement estimer
La Sapience, ou l'apprendre, et l'acquerre ?
Qui la connaît ? qui ses trésors enserre ?
Et qui se fait par elle renommer ?
Ainsi disait jadis l'Ecclésiastique,
Plein d'un esprit devin, et Prophétique :
Hardi taxant les hommes de son temps.
En nous aussi manque la Sapience :
Mais en Dieu seul, rempli de prescience,
Elle fleurit comme un nouveau Printemps.

Texte original

QVI *nombrera le sablon de la mer?*
Les goutes d'eau, quand il pleut sur la terre?
Les iours du siecle? & qui pourra grand'erre
Et terre, & Ciel, au compas exprimer?
Qui peut aller dignement estimer
La Sapience, ou l'aprendre, & l'acquerre?
Qui la cognoit? qui ses tresors enserre?
Et qui se fait par elle renommer?
Ainsi disoit iadis l'Ecclesiastique,
Plein d'vn esprit deuin, & Prophetique:
Hardy taxant les hommes de son tempz.
En nous aussi manque la Sapience:
Mais en Dieu seul, rempli de prescience,
Elle fleurit comme vn nouueau Printempz.

1583

LA JESSÉE, Jean de, *Les premières Œuvres françaises*, Anvers, Christofle Plantin, 1583, tome I, *Les Jeunesses*, livre III, p. 126 [motif des innombrables : vers 1 à 4].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70472c/f144>

Texte modernisé

JE n'égale mes soins au nombre de l'arène,
Aux fleurettes d'Avril, ni aux flots de la mer :
Et moins aux clairs Ardents que l'on voit allumer
Là-sus parmi le Ciel, quand la nuit est sereine.
Tant de comparaisons ne font rien à ma peine,
Elles servent plutôt d'accroître, et d'enflammer,
Le feu qui brûle trop, jusqu'à me consumer :
Rendant sans los mon œuvre, et sans style ma veine.
Il suffit qu'au menu j'ébauche ici ce fleau,
Comme un Peintre subtil qui veut en son tableau
Représenter d'un Ost quelque grand' myriade,
Nous montre seulement les têtes par le bout :
Aussi bien s'il fallait que j'écrivisse tout,
Je ferais de mes maux une grosse Iliade.

Texte original

IE *n'esgalle mes soingz au nombre de l'areine,*
Aus fleurettes d'Auril, ny aus flotz de la mer :
Et moins aus clairs Ardantz que l'on void allumer
Là-sus parmi le Ciel, quand la nuit est seraine.
Tant de comparaisons ne font rien à ma peine,
Elles seruent plustot d'acroistre, & d'enflamer,
Le feu qui brusle trop, iusqu'à me consumer :
Rendant sans los mon œuure, & sans style ma veine.
Il suffit qu'au menu i'esbauche icy ce fleau,
Comme vn Peintre subtil qui veut en son tableau
Representer d'vn Ost quelque grand' myriade,
Nous monstre seulement les testes par le bout :
Aussi bien s'il falloit que i'escriuisse tout,
Ie feroy de mes maus vne grosse Iliade.

1583

LA JESSÉE, Jean de, *Les premières Œuvres françaises*, Anvers, Christofle Plantin, 1583, tome III, *Les Amours*, *La Marguerite*, livre I, p. 832 [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 1 à 8].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f65>

Texte modernisé

QU'ON nombre l'Ost des clairs feux nocturnaux,
Le sable épars en l'Afrique recuite,
Les flots marins qui d'une horrible suite
Font périller les voyagères Naux.
Qu'on nombre aussi les tourments Infernaux,
Les cris, l'effroi, d'un gros Camp mis en fuite :
Les durs regrets, la plainte en pleurs réduite,
D'un qui ses yeux fait sourcer en canaux.
Mes soins cruels dont Amour ne tient compte,
Passent de loin et l'un et l'autre compte :
Tant je foisonne en rages, et douleurs.
Tragique horreur, ne cherche ailleurs des larmes,
Des peurs, des coups, des gênes, des alarmes :
C'est moi qui suis un Chaos de malheurs !

Texte original

QV'ON *nombre l'Ost des clairs feus nocturnaus,*
Le sable espars en l'Afrique recuite,
Les flotz marins qui d'vne horrible suite
Font periller les voyageres Naus.
Qu'on nombre aussi les tormentz Infernaus,
Les cris, l'effroy, d'vn gros Camp mis en fuite :
Les durs regretz, la plainte en pleurs reduite,
D'vn qui ses yeus fait sourçer en canaus.
Mes soingz cruëlz dont Amour ne tient conte,
Passent de loing & l'vn & l'autre conte :
Tant ie foisonne en rages, & douleurs.
Tragique horreur, ne cherche ailleurs des larmes,
Des peurs, des coupz, des geines, des alarmes :
C'est moy qui suis vn Cahos de malheurs !

1583

LA JESSÉE, Jean de, *Les premières Œuvres françaises*, Anvers, Christofle Plantin, 1583, tome III, *Les Amours*, *La Marguerite*, livre III, élégie XIV [extrait], p. 979 [motif des innombrables].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f212>

Texte modernisé

[…]
Elle dit, et l'Amour qui tâche à m'esclaver,
La nouvelle Pallas va seulement trouver :
Puis s'assurant de vaincre à son los, et mon blâme,
Entra subtilement dans les yeux de Madame :
Yeux non, mais enchanteurs des guerriers plus hardis !
Et depuis n'a bougé d'un si beau Paradis.
Je vous laisse juger quelle fut ma misère,
Et s'il n'eût pas moyen d'assouvir sa colère :
Celui compte les feux des Hivernales nuits,
Qui nombrera les maux que j'ai reçus depuis :
Moins de Cygnes voit-on aux bords de la Tamise,
De Truites dans la Touvre, à l'entour de Venise
De Gondoles sur l'onde : et d'un saut foleton
Bondissent moins de Veaux, parmi le champ Breton :
Las ! il s'arma si bien, qu'éblouissant ma vue,
À moi même il m'ôta, sitôt que je l'eus vue :
Mais bien que le courage à la fin me faillit,
Si me puis-je vanter que dès qu'il m'assaillit
Pour le moins je lui coûte un millier de sagettes,
Dont il eût pu férir autant d'âmes sujettes.
[…]

Texte original

[…]
Celuy conte les feus des Hyuernalles nuis,
Qui nombrera les maus que i'ay receu depuis :
Moins de Cygnes void-on aus bordz de la Tamise,
De Truites dans la Touure, à l'entour de Venise
De Gondoles sur l'onde : & d'vn saut foleton
Bondissent moins de Veaus, parmy le champ Breton :
[…]

1583

BLANCHON, Joachim, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Thomas Périer, 1583, livre I, *Les Amours de Dione*, sonnet VII, p. 4 [préambule des innombrables aux grâces de l'aimée : vers 1 à 4 ; à ses beautés, à son bonheur et à son honneur : vers 9 à 11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k719782/f20>

Texte modernisé

Celui qui nombrerait dedans l'humide plaine,
Le troupeau écaillé ou du luisant Soleil,
Les rayons infinis, hôtes de son réveil,
Ou du bleu Océan le Sablon et l'Arène,
Comme Tirésias il se verrait en peine,
Ou posant mal son jet abuserait son œil,
S'il cuidait de Madame ouvrage nonpareil,
Calculer le parfait des grâces qu'elle est pleine,
Tant de flots Aquilon, ne souffle sur la Mer,
Tant d'Oiseaux on ne voit de deux ailes ramer,
Le Perleux Orient tant de gemmes n'enserre
Comme elle a de Beautés qui la font admirer,
Comme elle a de bonheur qui la fait adorer,
Et comme elle a d'honneur comme Déesse en terre.

Texte original

Celluy qui nombreroit dedans l'humide plaine,
Le trouppeau escalhé ou du luysant Soleil,
Les rayons infinis, hostes de son reueil,
Ou du bleu Ocean le Sablon & L'areine.
Comme Tyresias il se verroit en peine,
Ou posant mal son get abuseroit son œil,
S'il cuidoit de Madame ouurage nompareil,
Calculer le parfait des graces qu'elle est pleine,
Tant de flotz Aquilon, ne souffle sur la Mer,
Tant d'Oyseaux on ne void de deux æsles ramer,
Le Perleux Orient tant de gemmes n'enserre
Comme elle à de Beautez qui la font admirer,
Comme elle à de bon-heur qui la fait adorer,
Et comme elle à d'honneur comme Deesse en terre.

1583

BLANCHON, Joachim, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Thomas Périer, 1583, livre I, *Les Amours de Dione*, sonnet XXI, p. 11 [préambule des innombrables aux grâces et aux vertus de l'aimée : vers 1 à 6 ; préambule des innombrables aux dons de l'aimée : vers 9 à 11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k719782/f27>

Texte modernisé

Le Roi du jour tant de rayons n'élance,
Tant de flambeaux dedans le Ciel ne drillent,
Ni tant de fleurs les Avettes ne pillent,
Lorsqu'au Printemps fleurent leur excellence,
Ni tant de grains l'Été ne nous avance
Ni dans le feu d'étincelles ne brillent,
Que de Beautés en Madame fourmillent,
Et de Vertus elle a en abondance.
Ni tant d'Oiseaux ne sont hôtes de l'air,
Ni de Poissons ne fréquentent la Mer,
Ni l'Océan ne porte tant de Voiles
Que de beaux dons on la voit hériter,
Et n'est en moi de les pouvoir compter,
Non plus qu'au Ciel calculer les Étoiles.

Texte original

Le Roy du iour tant de rayons n'eslance,
Tant de flambeaux dedans le Ciel ne drilhent,
Ny tant de fleurs les Auettes ne pilhent,
Lors qu'au Printemps fleurent leur excellence,
Ny tant de grains l'Esté ne nous aduance
Ny dans le feux d'extincelles ne brilhent,
Que de Beautez en Madame formilhent,
Et de Vertus elle à en abondance.
Ny tant d'Oyseaux ne sont hostez de l'œir,
Ny de Poissons ne frequentent la Mer,
Ny l'Ocean ne porte tant de Voiles
Que de beaux dons on la void heriter,
Et n'est en moy de les pouuoir conter,
Non plus qu'au Ciel calculer les Estoilles.

1583

BLANCHON, Joachim, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Thomas Périer, 1583, livre I, *Les Amours de Dione*, sonnet XXVII, p. 14 [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 1 à 6].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k719782/f30>

Texte modernisé

À tant de fleurs Flora n'ouvre la porte,
Le bon Denys n'a tant de Raisins mûrs,
Tant de moissons ne donne aux Laboureurs,
Cérès la blonde après la Bise morte,
Ni tant de vents l'Égée ne comporte,
Ni l'arc d'Iris ne varie en couleurs,
Qu'en moi je sens de douleurs sur douleurs,
Ou que d'ennuis et de maux je supporte,
Et toutefois un Rocher qui au dos
Soutient l'effort et l'outrage des flots,
N'est plus constant que je suis d'ordinaire.
J'ai résolu mille morts endurer,
Ferme à tous vents plutôt qu'en retirer,
Mon cœur loyal qui ne s'en peut distraire.

Texte original

A tant de fleurs Flora n'ouure la porte,
Le bon Denys n'a tant de Raisins meurs,
Tant de moissons ne donne aux Laboureurs,
Cerez la blonde apres la Bize morte,
Ny tant de vents l'Ægee ne Comporte,
Ny l'arc D'iris ne varie en couleurs,
Qu'en moy ie sens de douleurs sur douleurs,
Ou que d'ennuis & de maux ie supporte,
Et touteffois vn Rocher qui au dos
Soustient l'effort & l'outrage des flots,
N'est plus constant que ie suis d'ordinaire.
I'ay resolu mille morts endurer,
Ferme à tous vents plustost qu'en retirer,
Mon cœur loyal qui ne s'en peut distraire.

1583

BLANCHON, Joachim, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Thomas Périer, 1583, livre I, *Les Amours de Dione*, stances, pp. 63-66 [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : strophes 1, 3 et 7].

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k719782/f79>

Le Printemps gracieux…

Texte modernisé

LE Printemps gracieux ne donne tant de fleurs,
Ni les Fleurs ne font voir, tant, et tant de couleurs,
Ni d'Étoiles au Ciel sereinement n'abonde,
Ni de grêle en Hiver, ni de flots dans la Mer,
Que je souffre en aimant de cruel et d'amer,
Adorant vos beaux yeux la lumière du monde.

Comme le Marinier voit son Mât arraché,
Par l'haleine des vents sur le Tillac couché,
Et à sa triste voix n'entend qui lui réponde,
Quand Eure mutiné lui foudroye le corps,
Je me vois agité et dedans et dehors,
Adorant vos beaux yeux la lumière du monde.

Le Soleil au Taureau n'élance tant de rais,
Ni tant d'Oiseaux l'Été près de l'Ombrage frais
Des Taillis chevelus, ne volent à la ronde,
Ni d'orage éclatant n'est battu l'Apennin,
Que le Ciel m'a vomi de rage, et de venin,
Adorant vos beaux yeux la lumière du monde.

Je m'expose au péril, soit le Jour, soit la Nuit,
Quand la blanche Phœbé, ou quand Phébus reluit,
Aux cavernes des Ours même, l'hasard je sonde,
Ni Tigres, ni Lions, ne m'effrayent de peur,
Défiant le danger sous un aveu trompeur,
Adorant vos beaux yeux la lumière du monde.

Durement enchaîné, au cordage, et aux fers,
Comme les criminels condamnés aux Enfers,
Nourri d'un vain espoir où ferme je me fonde,
Le courroux, la rigueur, l'ennui, et le dépit,
La flamme, et la fureur ! j'endure sans répit,
Adorant vos beaux yeux la lumière du monde.

Le brûlant Montgibel n'est tant étincelant,
Que mon corps tout en feu, va de feu recelant,
Et mon sein est creusé d'une flamme profonde,
Mourant sans me mourir, et vivant sans repos,
Le seul but limité de la fière Atropos,
Adorant vos beaux yeux la lumière du monde.

Texte original

L*E Printemps gracieux ne donne tant de fleurs,*
Ny les Fleurs ne font voir, tant, & tant de couleurs,
Ny d'Estoilles au Ciel sereinement n'abonde,
Ny de gresle en Hyuer, ny de flots dans la Mer,
Que ie souffre en aimant de cruel & d'amer,
Adorant voz beaux yeux la lumiere du monde.

Comme le Marinier void son Mas arraché,
Par l'haleine des vents sur le Tilhac couché,
Et à sa triste voix n'entend qui luy responde,
Quand Eure mutiné luy foudroye le corps,
Ie me vois agité & dedans & dehors,
Adorant voz beaux yeux la lumiere du monde.

Le Soleil au Taureau n'eslance tant de raiz,
Ny tant d'Oyseaux l'Esté pres de l'Ombrage fraiz
Des Talhis cheuelus, ne vollent à la ronde,
Ny d'orage esclattant n'est battu l'Apennin,
Que le Ciel m'a vomy de rage, & de venin,
Adorant voz beaux yeux la lumiere du monde.

Ie m'expose au peril, soit le Iour, soit la Nuit,
Quand la blanche Phœbê, ou quand Phœbus reluit,
Aux cauernes des Ours mesmes, l'hazard ie sonde,
Ny Tygres, ny Lyons, ne m'effrayent de peur,
Deffiant le danger soubz vn adueu trompeur,
Adorant voz beaux yeux la lumiere du monde.

Durement enchaisné, au cordage, & aux fers,
Comme les criminelz condamnez aux Enfers,
Nourry d'vn vain espoir où ferme ie me fonde,
Le courroux, la rigueur, l'ennuy, & le despit,
La flamme, & la fureur ! I'endure sans respit,
Adorant voz beaux yeux la lumiere du monde.

Le bruslant Montgibel n'est tant extincellant,
Que mon corps tout en feu, va de feu recellant,
Et mon sein est creuzé d'vne flamme profonde,
Mourant sans me mourir, & viuant sans repos,
Le seul but limité de la fiere Atropos,
Adorant voz beaux yeux la lumiere du monde.

On ne compterait point tant de feuilles aux Bois,
Ni de formes là-haut durant les douze Mois,
Ni aux profondes eaux tant d'arène inféconde,
Que mon cœur et mes sens, sont sans cesse agités,
Et que de maux divers je sens de tous côtés,
Adorant vos beaux yeux la lumière du monde.

Sur une Mer de pleurs je flotte à l'abandon,
Le cordage abattu à minuit sans brandon,
N'attendant que le choc où ma Nef se confonde,
Triste, et désespéré, sur un Ais me séant,
Affublé pour ne voir l'horreur de l'Océan,
Adorant vos beaux yeux la lumière du monde.

Quand tout le Ciel bandé me voudrait empêcher,
À ne vous aimer pas, ou ne vous rechercher,
Le Feu, la Terre, l'Air et l'Élément de l'Onde,
Les Astres opposés, et le flambeau du jour,
La Nature, et le sort, je vous suivrai toujours,
Adorant vos beaux yeux la lumière du monde.

Le destin, la fureur, ni les Cieux irrités,
Ni Bellone, ni Mars, ni leurs autorités,
Ne pourront divertir mon âme pure, et monde,
Je ne crains point l'éclat d'un Tonnerre soufreux,
Les Signes dépités ni leurs regards affreux,
Adorant vos beaux yeux la lumière du monde.

Naisse à chaque moment cent mille cruautés,
Il renaîtra dans moi cent mille loyautés,
Éclairé vivement de votre Étoile blonde,
Flottant à Mât rompu, sur les vagues de l'eau,
Je ne crains que le vent enfonce mon vaisseau,
Adorant vos beaux yeux la lumière du monde.

L'âge, la cruauté, ni le temps, ni le sort,
Ni l'effort dépité ne pourront faire effort
À ma fidélité qui n'a point de seconde,
J'espère qu'à la fin je pourrai voir le port,
Échappé doucement du péril de la mort,
Adorant vos beaux yeux la lumière du monde.

Tout ce qu'on saurait voir d'estimable Trésor,
Le Diamant, la Perle, ou l'Émeraude, ou l'or,
Ni ce que peut donner l'Arabie féconde,
N'égale vos Trésors qui se font admirer,
Et me plaît mon travail constamment endurer,
Adorant vos beaux yeux la lumière du monde.

On ne conteroit point tant de feulhes aux Bois,
Ny de formes la hault durant les douze Mois,
Ny aux profondes eaux tant d'areine infeconde,
Que mon cœur & mes sens, sont sans cesse agitez,
Et que de maux diuers ie sens de tous costez,
Adorant voz beaux yeux la lumiere du monde.

Sur vne Mer de pleurs ie flotte à l'abandon,
Le cordage abbattu à minuyt sans brandon,
N'attendant que le choc ou ma Nef se confonde,
Triste, & desesperé, sur vn Aés me sean,
Affublé pour ne voir l'horreur de l'Ocean,
Adorant voz beaux yeux la lumiere du monde.

Quand tout le Ciel bendé me voudroit empescher,
A ne vous aymer pas, ou ne vous rechercher,
Le Feu, la Terre, l'Air & l'Element de l'Onde,
Les Astres opposez, & le flambeau du iour,
La Nature, & le sort, ie vous suyuray tousiour,
Adorant voz beaux yeux la lumiere du monde.

Le destin, la fureur, ny les Cieux irritez,
Ny Bellonne, ny Mars, ny leurs autoritez,
Ne pourront diuertir mon ame pure, & monde,
Ie ne crains point l'esclat d'vn Tonnerre souffreux,
Les Signes despitez ny leurs regardz affreux,
Adorant voz beaux yeux la lumiere du monde.

Naisse à chasque moment cent mille cruautez,
Il renaistra dans moy cent mille loyautez,
Esclairé vifuement de vostre estoille blonde,
Flottant à Mas rompu, sur les vagues de l'eau,
Ie ne crains que le vent enfonce mon vaisseau,
Adorant voz beaux yeux la lumiere du monde.

L'aage, la cruauté, ny le temps, ny le sort,
Ny l'effort despité ne pourront faire effort
A ma fidelité qui n'a point de segonde,
I'espere qu'à la fin ie pourray voir le port,
Eschappé doucement du peril de la mort,
Adorant voz beaux yeux la lumiere du monde.

Tout ce qu'on sçauroit voir d'extimable Tresor,
Le Diamant, la Perle, ou l'Esmeraude, ou l'or,
Ny ce que peult donner l'Arabie fœconde,
N'esgalle voz Tresors qui se font admirer,
Et me plaist mon trauail constamment endurer,
Adorant voz beaux yeux la lumiere du monde.

L’ardeur que je nourris ordinaire en mon cœur,
Arrose mes deux yeux de si douce liqueur,
Bien qu’à tant de soupirs j’aye lâché la bonde,
Que le plus grand plaisir que je puis estimer,
Et ce qui plus me plaît c’est de me consumer,
Adorant vos beaux yeux la lumière du monde.

On ne voit pas toujours un orage cruel,
On ne voit pas toujours un vent continuel,
On ne voit pas toujours une Nef vagabonde,
Tant d’inhumaines morts qu’à toute heure j’attends,
Pourront cesser un jour et je serai content,
Adorant vos beaux yeux la lumière du monde.

L’ardeur que ie nourris ordinaire en mon cœur,
Arrouse mes deux yeux de si douce liqueur,
Bien qu’à tant de souspirs i’aye lasché la bonde,
Que le plus grand plaisir que ie puis estimer,
Et ce qui plus me plaist c’est de me consumer,
Adorant voz beaux yeux la lumiere du monde.

On ne void pas tousiours vn orage cruel,
On ne void pas tousiours vn vent continuel,
On ne void pas tousiours vne Nef vagabonde,
Tant d’inhumaines morts qu’à tout heure i’atten,
Pourront cesser vn iour & ie seray conten,
Adorant voz beaux yeux la lumiere du monde.

1583

BLANCHON ‚Joachim, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Thomas Périer, 1583, livre II, *Pasithée*, « Antre » [strophes 1 à 3], p. 163 [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 13 à 15].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k719782/f183>

Texte modernisé

LA rigueur du Tyran qui sans cesse m'offense,
Et qui me prend toujours n'étant point en défense,
M'ayant fait supporter, Mille, et mille tourments,
Mille, et mille glaçons, des glaces infernales,
Et mille, et mille feux, et mille morts Journales,
Fait qu'on peut voir en moi tout l'Enfer des Amants.
J'ai fait de tous ennuis une fidèle preuve,
J'ai souffert tout le mal qu'entre les maux s'épreuve,
À toutes les fureurs du tout abandonné,
Passant mes Nuits en peine, et mes Jours sans lumière,
Privé de la clarté à mes yeux coutumière,
Et de ce doux repos aux mortels ordonné.
Le gracieux Printemps, n'a point tant de feuillage,
Ni l'Hiver froidureux tant de fleurs en pillage,
Ni la Mer de Poissons, ni d'Étoiles aux Cieux,
Que j'ai souffert d'ennuis, et de gel, et de flamme,
Par cent chaudes fureurs se mêlant en mon âme,
Servant de tout mon cœur ce Jeune audacieux.
[…]

Texte original

[…]
Le gracieux Printemps, n'a point tant de feulhage,
Ny l'Hyuer froidureux tant de fleurs en pilhage,
Ny la Mer de Poissons, ny d'Estoilles aux Cieux,
Que i'ay souffert d'ennuis, & de gel, & de flamme,
Par cent chaudes fureurs se meslant en mon ame,
Seruant de tout mon cœur ce Ieune audacieux.
[…]

_↑_

1583

BLANCHON, Joachim, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Thomas Périer, 1583, livre III, *Mélanges*, « Oraison prise d'Esdras » [strophes 10 et 11] p. 177 [motif des innombrables : vers 11 et 12].

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k719782/f262>

Texte modernisé

[…]

Mais pour les enseigner, les guider, et remettre,
Tout soudain ton esprit entre eux se voulut mettre,
Les tirant du désert, et ne leur refusant,
Ni la Manne, ni l'eau pour leur propre substance,
Comme tout pitoyable et tout prompt à clémence,
Et de toute douceur bénignement usant.
Et leur donnas encor, Nations, et Royaumes,
Rangeant dessous leurs mains et les Rois, et leurs hommes,
Et les biens qu'ils avaient en leur possession,
Multipliant leurs fils, plus qu'on ne voit ensemble,
De Flambeaux dans le Ciel, ou plus qu'il ne s'assemble
De Sablon dans la Mer, et d'inondation.

[…]

Texte original

[…]

Mais pour les ensegner, les guider, & remettre,
Tout soudain ton esprit entre eux se voulust mettre,
Les tyrant du desert, & ne leur reffusant,
Ny la Manne, ny l'eau pour leur propre substance,
Comme tout pitoyable & tout prompt à clemence,
Et de toute douceur benignement vsant.
Et leurs donnas encor, Nations, & Royaumes,
Rengeant dessoubz leurs mains & les Roys, & leurs hommes,
Et les biens qu'ilz auoyent en leur possession,
Multipliant leurs filz, plus qu'on ne void ensemble,
De Flambeaux dans le Ciel, ou plus qu'il ne s'assemble
De Sablon dans la Mer, & d'inondation.

[…]

_↑_

1583

BLANCHON, Joachim, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Thomas Périer, 1583, livre III, *Mélanges*, *Le Trophée des Dames*, sonnet XXXIV, p. 242 [préambule des innombrables aux mérites des femmes : vers 1 et 2].

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k719782/f262>

Texte modernisé

J'aurais plus tôt compté le Troupeau d'Amphitrite
Ou les traits Déliens, ou les Flambeaux des Cieux,
Que le nombre infini des Rayons gracieux,
De ce Sexe connu qui de tous dons hérite.
Sa Vertu, sa Valeur, et sa Gloire est écrite,
Pour Argument d'honneur de tous les siècles vieux,
Tant les fameux Romains, les Grecs, et les Hébreux,
Dans leurs Temples sacrés ont gravé son mérite.
Las ? qui le peut haïr ? quel Zoïle nouveau,
Ou quel Môme (MERLIN) se trouble le Cerveau,
Dédaignant sa valeur qui de soi se renomme ?
Estimons le beau fruit, que les Anciens ont fait,
Suivant le bon Conseil de ce Sexe parfait,
Et remarquons son los aux saintes lois de Rome.

Texte original

I'aurois plustost conté le Trouppeau d'Amphitrite
Ou les traitz Deliens, ou les Flambeaux des Cieux,
Que le nombre infiny des Rayons gracieux,
De ce Sexe cougneu qui de tous dons herite.
Sa Vertu, sa Valleur, & sa Gloire est escripte,
Pour Argument d'honneur de tous les siecles vieux,
Tant les fameux Romains, les Grecz, & les Hebrieux,
Dans leurs Temples sacrés ont graué son merite,
Las ? qui le peult hair ? quel Zoile nouueau,
Ou quel Mome (MERLIN) se trouble le Cerueau,
Desdagnant sa valleur qui de soy se renomme?
Estimons le beau fruit, que les Anciens ont fait,
Suyuant le bon Conseilh de ce Sexe parfait,
Et remarquons son loz aux saintes loix de Romme.

_↑_

1583

BRETONNAYAU, René, *La Génération de l'homme*, Paris, Abel L'Angelier, 1583, *La Cosmotique*, extrait, f° 180r°v° [préambule des innombrables : vers 1 à 6].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k87105009/f393>

Texte modernisé

[…]
J'aurais plus tôt les eaux goutte à goutte, une à une
Compté, qui se vont rendre au giron de Neptune :
Du printemps les amours et tous ses passe-temps,
Pierres, minéraux que porte dans ses flancs
La grand'mère commune, et chanté les ramages
Des oiseaux gazouillants, et leurs divers plumages,
Que de nombrer les fards que les Latins et Grecs,
Et toutes nations inventèrent exprès,
(Et même l'Amérique Androphage inhumaine)
Pour embellir le corps de l'âme le domaine…
[…]

Texte original

[…]
I'aurois plustost les eaux goutte à goutte, vne à vne
Conté, qui se vont rendre au giron de Neptune:
Du printemps les amours & tous ses passe-temps,
Pierres, mineraux que porte dans ses flancs
La grand'mere commune, & chanté les ramages
Des oyseaux gazouillants, & leurs diuers plumages,
Que de nombrer les fards que les Latins & Grecs,
Et toutes nations inuenterent expres,
(*Et mesme l'Amerique Androphage inhumaine*)
Pour embellir le corps de l'ame le domaine…
[…]

_↑_

1584

ROUSPEAU, Yves, *Quatrains spirituels de l'honnête Amour*, Paris, Matthieu Guillemot, 1584, in *Les Cantiques du sieur de Maisonfleur*, « Stances chrétiennes des louanges du saint Mariage », stances 11 et 12, f° 27r°v° [motif des innombrables : stance 12, vers 5-6].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15217865/f216>

Texte modernisé

[…]

11.

Être deux en un corps, être une même chair,
Avoir tous biens communs sans rien se reprocher,
S'entr'aimer ardemment d'un même cœur et zèle :
Avoir un même veuil, et pensée, et désir,
En la conjonction prendre un même plaisir,
Y a-t-il quelque joie en ce monde pareille ?

12.

Je tais tant de propos dérobant les ennuis,
Tant de joyeux Soleils, tant de joyeuses nuits,
Tant d'amis, tant d'affins acquis par alliance :
Qui les pense à loisir, et par ordre nommer,
Aura plus tôt compté le sablon de la mer,
Ou les glaçons d'hiver, ou d'été la chevance.

[…]

Texte original

[…]

12.

Ie tay tant de propos derrobans les ennuiz,
Tant de ioyeux Soleils, tant de ioyeuses nuictz,
Tant d'amis, tant d'affins aquis par alliance:
Qui les pense à loisir, & par ordre nommer,
Aura plustost conté le sablon de la mer,
Ou les glaçons d'hyuer, ou d'esté la cheuance.

[…]

_↑_

1584

ROMIEU, Jacques de, *Les Mélanges*, Lyon, Benoît Rigaud, 1584, sonnet XII, ff. 23v°-24r° [préambule des innombrables aux grâces de l'aimée : vers 1 à 11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k704982/f47>

Texte modernisé

QUi comptera les fleurs de la saison nouvelle,
Ou du ciel azuré les célestes flambeaux,
Qui comptera la bande écaillée des eaux,
Ou celle qui en l'air se soutient de son aile.
Qui comptera les grains d'une cueillette belle,
Le feuillage des bois, les fruitages nouveaux,
Le surgeon plus fertil des Indiens joyaux,
Ou le nombre infini de la race immortelle.
Qui comptera le poil des hommes plus chenus,
Somme qui comptera les atomes menus,
Et le brillant sablon du libyque rivage :
Celui-là comptera tant et tant de beautés
Qu'on voit reluire en vous, en vous de tous côtés
Qui êtes l'ornement et gloire de notre âge.

Texte original

QVi contera les fleurs de la saison nouuelle,
Ou du ciel azuré les celestes flambeaux,
Qui contera la bande écaillée des eaux,
Ou celle qui en l'air se soutient de son æle.
Qui contera les grains d'vne cueillete belle,
Le feuillage des bois, les fruitages nouueaux,
Le surjon plus fertil des Indiens ioyaux,
Ou le nombre infini de la race immortelle.
Qui contera le poil des hommes plus chenus,
Somme qui contera les atomes menus,
Et le brillant sablon du lybique riuage :
Celui là contera tant & tant de beautez
Qu'on voit reluire en vous, en vous de tous costez
Qui estes l'ornement & gloire de nostre age.

1584

ROMIEU, Jacques de, *Les Mélanges*, Lyon, Benoît Rigaud, 1584, « Discours à Anne de Joyeuse » [extrait], f° 66v° [motif des innombrables : vers 7 à 10].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k704982/f133>

Texte modernisé

[…]
Or je sais bien aussi que pour dire l'honneur
Et toutes les vertus d'un si brave Seigneur
Il faudrait être un Dieu descendu de Latone
Tant tout le mieux du ciel, Seigneur, vous environne,
Je ne dis pas aussi de vouloir dire tout
Car d'un si haut sujet je ne viendrais à bout :
Plutôt j'aurais compté du Libyque rivage
Le sablon, et des bois le tremblotant feuillage,
Plutôt du ciel voûté les célestes flambeaux,
Et plutôt les bourgeois des plus profondes eaux.
Mais j'entends que (de vous ayant quelque largesse)
Je pourrais ébaucher l'hymne de votre Altesse :
[…]

Texte original

[…]
Or ie scay bien aussi que pour dire l'honneur
Et toutes les vertus d'vn si braue Seigneur
Il faudroit étre vn Dieu descendu de Latone
Tant tout le mieux du ciel, Seigneur, vous enuironne
Ie ne dis pas aussi de vouloir dire tout
Car d'vn si haut sujet ie ne viendrois a bout:
Plus tôt i'auroy conté du Lybique riuage
Le sablon, & des bois le tremblotant feuillage,
Plus tôt du ciel vouté les celestes flambeaux,
Et plus tôt les bourgeois des plus profondes eaux.
Mais i'entands que (de vous aiant quelque largesse)
Ie pourrois ebaucher l'hymne de vôtre Altesse:
[…]

1585

DU BUYS, Guillaume, *Les Œuvres de Guillaume Du Buys Quercinois*, Paris, Guillaume Bichon, 1585, *Action de grâces d'aucunes dames sur la reprise de la place de Concarneau en Bretagne, faite en l'an 1577*, [extrait : stance 22], f° 60r° [préambule des innombrables : vers 1 à 3].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k72567j/f130>

Texte modernisé

[…]

22.

Ton ciel de nuit, n'a point tant de chandelles,
Les prés herbus n'ont tant de sauterelles,
De gouttes d'eau n'a tant notre Océan,
Que nous ferons de vœux et sacrifices
Nous souvenant de tes grands bénéfices,
Recommençant, toujours mieux, d'an en an.

[…]

Texte original

[…]

22.

Ton ciel de nuit, n'a point tant de chandelles,
Les prez herbuz n'ont tant de sauterelles,
De goutes d'eau n'a tant nostre Ocean,
Que nous ferons de vœuz & sacrifices
Nous souuenant de tes grands benefices,
Recommençant, tousiours mieux, d'an en an.

[…]

1585

DU BUYS, Guillaume, *Les Œuvres de Guillaume Du Buys Quercinois*, Paris, Guillaume Bichon, 1585, *Divers Sonnets*, sonnet XCVII, f° 189r° [préambule des innombrables : vers 1 à 8].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k72567j/f388>

Texte modernisé

Comme on ne compte point les roses printanières,
Les raisins en automne, et les grains en été,
Les glaçons en hiver, qui le cours arrêté,
Rendent souvent des flots ès coulantes rivières :
Comme on ne compte point les peines journalières,
Dont l'avare se plaît à être tourmenté,
Et moins les vains pensers d'un cerveau éventé
Qui, après les fourneaux, se grille les paupières :
Aussi ne saurait-on vous avoir raconté
L'ennui que nous avons, à bon droit supporté
Durant votre voyage et bien fâcheuse absence :
Qu'on compte, donc, plutôt, PRÉLAT, ces pensers vains,
Peines, raisins, glaçons, roses avec les grains,
Que perdre un si long temps votre chère présence.

Texte original

Comme on ne compte point les roses printannieres,
Les raisins en automne, & les grains en esté,
Les glaçons en hyuer, qui le cours arresté,
Rendent souuent des flots es coulantes riuieres:
Comme on ne compte point les peines iournalieres,
Dont l'auare se plaist à estre tourmenté,
Et moins les vains pensers d'vn cerueau esuenté
Qui, apres les forneaux, se grille les paupieres:
Aussi ne scauroit on vous auoir raconté
L'ennuy que nous auons, à bon droit supporté
Durant vostre voyage & bien fascheuse absence:
Qu'on compte, doncq, plustost, PRELAT, *ces pensers vains,*
Peines, raisins, glaçons, roses auecq les grains,
Que perdre vn si long temps vostre chere présence.

1585

BIRAGUE, Flaminio de, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Thomas Perier, 1585, *Bergerie*, sonnet IX, f° 96r° [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 1 à 13].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1170583/f203>

Texte modernisé

Qui comptera les fleurs de la saison nouvelle,
Ou du ciel azuré les rayonnants flambeaux,
Ou du grand Océan les écaillés troupeaux,
Ou la bande qu'en l'air se soutient de son aile :
Qui comptera les grains d'une cueillette belle,
Ou des champs Auvergnats les Vaches et les veaux,
Ou des loyaux amants les langoureux travaux,
Ou ceux que de tout temps usuriers on appelle.
Qui comptera le poil des hommes bien chenus,
Ou subtil comptera les Atomes menus,
Ou le brillant sablon du Libyque rivage.
Somme qui comptera les Amours de Cypris,
Ou des Dames qui ont l'esprit aussi volage,
Celui pourra compter mes amoureux soucis.

Texte original

Qui contera les fleurs de la saison nouuelle,
Ou du ciel azuré les rayonnans flambeaux,
Ou du grand Ocean les écaillez troupeaux,
Ou la bande qu'en l'air se soustient de son aile:
Qui contera les grains d'vne cueillette belle,
Ou des chans Auuergnacs les Vaches & les veaux,
Ou des loyaux amans les langoureux trauaux,
Ou ceux que de tout temps vsuriers on appelle.
Qui contera le poil des hommes bien chenus,
Ou subtil contera les Atomes menus,
Ou le brillant sablon du Lybique riuage.
Somme qui contera les Amours de Cypris,
Ou des Dames qui ont l'esprit aussi volage,
Celuy pourra conter mes amoureux soucis.

1585

HABERT, Isaac, *Les trois Livres des Météores*, Paris, Jean Richer, 1585, seconde partie, *Bergeries*, « Louange de la Vie rustique » [extrait], f° 7r° [motif des innombrables : vers 3 et 4].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k704742/f278>

Texte modernisé

[…]
Qui voudrait raconter les plaisirs qu'on reçoit
En la rustique vie en quel temps que ce soit,
On compterait plutôt le sable des rivages
Grain à grain, et du ciel les flambantes images,
Fassent les Dieux bénins que je passe toujours
En si plaisants ébats dedans ces champs mes jours,
Et qu'autre air à jamais mon poumon ne respire :
Voilà tout ce que plus au monde je désire.

Texte original

[…]
Qui voudroit raconter les plaisirs qu'on reçoit
En la rustique vie en quel temps que ce soit,
On conteroit plustost le sable des riuages
Grain à grain, & du ciel les flambantes images,
Facent les Dieus benings que ie passe tousiours
En si plaisants esbats dedans ces champs mes iours,
Et qu'autre air à iamais mon poulmon ne respire:
Voila tout ce que plus au monde ie desire.

1585

HABERT, Isaac, *Les trois Livres des Météores*, Paris, Jean Richer, 1585, seconde partie, *Pêcheries*, Églogue I [extrait], f° 52r° [préambule des innombrables aux grâces de l'aimée]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k704742/f368>

Texte modernisé

[…]

Orphin.

Commence une chanson, mon Claudin pour la tienne,
J'en dirai te suivant une autre pour la mienne.

[…]

Claudin.

Autant qu'on voit la nuit de flambeaux dans les Cieux,
Autant qu'on trouve en Mer de trésors précieux,
Autant qu'on voit de sable aux rives infertiles,
Autant tes yeux ardents ont de flammes subtiles.

Orphin.

Autant qu'on voit en Mer de monstres, de poissons,
Autant que j'ai de rets, de lignes, d'hameçons,
Autant qu'au gai printemps la terre a de fleurettes,
Autant dans tes cheveux tu caches d'amourettes.

[…]

Texte original

[…]

Claudin.

Autant qu'on voit la nuit de flambeaus dans les Cieus,
Autant qu'on trouue en Mer de tresors precieus,
Autant qu'on voit de sable aus riues infertiles,
Autant tes yeus ardants ont de flammes subtiles.

Orphin.

Autant qu'on voit en Mer de monstres, de poissons,
Autant que i'ay de rets, de lignes, d'hameçons,
Autant qu'au gay printemps la terre a de fleuretes,
Autant dans tes cheueus tu caches d'amouretes.

[…]

1585

HABERT, Isaac, *Les trois Livres des Météores*, Paris, Jean Richer, 1585, seconde partie, *Œuvres chrétiennes*, Cantique II [extrait], f° 34r° [motif des innombrables : vers 3 à 6]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k704742/f476>

Texte modernisé

QUand je te veux louer, ô Seigneur, je ressemble
À celui qui des mers tous les sablons assemble,
Et à celui qui veut compter les feux des Cieux,
Les trésors du Printemps, et les fruits de l'Automne,
Les moissons que l'Été en ses chaleurs nous donne,
Et les corps différents du monde spacieux.
Tu peux tout, tu fais tout, ta puissance est divine,
Inspire-moi ta grâce, et mes sens illumine,
Fais que mon esprit soit à ton esprit uni,
Fais-moi tes hauts secrets et tes œuvres entendre,
Car autrement sans toi je ne les puis comprendre,
Le fini ne comprend ce qui est infini.
[…]

Texte original

QVand ie te veus louer, ô Seigneur, ie resemble
A celuy qui des mers tous les sablons assemble,
Et à celuy qui veut conter les feus des Cieus,
Les tresors du Printems, & les fruicts de l'Automne,
Les moissons que l'Esté en ses chaleurs nous donne,
Et les corps differents du monde spatieus.
Tu peus tout, tu fais tout, ta puissance est diuine,
Inspire moy ta grace, & mes sens illumine,
Fay que mon esprit soit à ton esprit vni,
Fay moy tes hauts secrets & tes œuures entendre,
Car autrement sans toy ie ne les puis comprendre,
Le fini ne comprend ce qui est infini.
[…]

1585

POUPO, Pierre, *La Muse chrétienne*, Paris, Jérémie Des Planches, 1585, « Épithalame de S. Bruneau et de Nic. Le Bey » [extrait : sizains X et XI], p. 29 [motif des innombrables pour célébrer les grâces de l'aimée].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1522212f/f41>

Texte modernisé

[…]

X.

Quiconque est assorti d'une femme prudente
Il la doit plus chérir qu'une perle excellente,
L'aimer uniquement comme un don du Seigneur :
Mais qui la peut avoir comme toi belle et sage,
Encore a-t-il raison de l'aimer davantage,
Car c'est grâce sur grâce, et bonheur sur bonheur.

XI.

Pour compter les valeurs d'une épouse si belle,
Qu'on nombre les bouquets de la saison nouvelle,
Les baisers des pigeons bec à bec se suçant,
Les grains d'une moisson, les eaux d'une rivière,
L'herbe d'un pâturage en sa vigueur première,
Mais si on faut d'un brin qu'on en ajoute cent.
[…]

Texte original

[…]

XI.

Pour conter les valeurs d'vne espouse si belle,
Qu'on nombre les bouquets de la saison nouuelle,
Les baisers des pigeons bec à bec se suçant,
Les grains d'vne moisson, les eaux d'vne riuiere,
L'herbe d'vn pasturage en sa vigueur premiere,
Mais si on faut d'vn brin qu'on en adiouste cent.
[…]

_↑_

1585

POUPO, Pierre, *La Muse chrétienne*, Paris, Jérémie Des Planches, 1585, « Épithalame de S. Bruneau et de Nic. Le Bey », sizains XXV et XXVI, p. 33 [motif des innombrables pour célébrer les grâces de l'aimée].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1522212f/f45>

Texte modernisé

[…]

XXV.

Aussi les vains plaisirs d'une oisive jeunesse,
Se friser les cheveux, les cordeler en tresse,
Vêtements somptueux, dorures et carcans,
Jouer, danser, baller et pareils exercices,
N'ont jamais arrêté son cœur en leurs délices :
Le livre, et le fuseau sont tous ses passe-temps.

XXVI.

Quand je serais mille ans à dire, dire, dire :
À ses perfections je ne pourrais suffire.
Les étoiles du ciel ne les égalent pas :
Et les vouloir compter en une matinée,
C'est un fleuve de lait qu'une mouche obstinée
S'efforcerait de boire en un petit repas.

[…]

Texte original

[…]

XXVI.

Quand ie serois mille ans à dire, dire, dire :
A ses perfections ie ne pourrois suffire.
Les estoiles du ciel ne les egalent pas:
Et les vouloir conter en vne matinee,
C'est vn fleuue de laict qu'vne mouche obstinee
S'efforceroit de boire en vn petit repas.

[…]

_↑_

1585

GOULART, Simon, in POUPO, Pierre, *La Muse chrétienne*, Paris, Jérémie Des Planches, 1585, *Treize Octonaires de la vanité du monde*, X, p. 86 [préambule des innombrables : vers 1 à 6].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1522212f/f98>

Texte modernisé

X.

Mortel, si dénombrer tu peux
Les torches luisantes ès cieux,
Les ondes des mers soutenues
Du doigt de Dieu dedans les nues,
Les escadrons des animaux
Hôtes de la terre et des eaux :
Tu peux de la vie mondaine
Décrire la vanité vaine.

Texte original

X.

Mortel, si denombrer tu peux
Les torches luisantes es cieux,
Les ondes des mers soustenues
Du doigt de Dieu dedans les nuës,
Les escadrons des animaux
Hostes de la terre & des eaux :
Tu peux de la vie mondaine
Descrire la vanité vaine.

_↑_

1590

POUPO, Pierre, *La Muse chrétienne*, Paris, Barthélémy Le Franc, 1590, « Épithalame pastoral » [extrait], p. 182 [préambule des innombrables aux grâces de l'aimée : vers 7 à 9].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k723868/f185>

Texte modernisé

[…]

Perline.

Non, non, demeurez là : vous perdriez votre peine,
C'est elle qui les fleurs, et le printemps amène,
Et les vents parfumés de suaves odeurs :
Les roses bien-flairant lui naissent en la bouche,
Elle répand du musc partout où elle touche,
Et tout ce qu'elle voit se convertit en fleurs.

Framboisine.

Il n'y a pas au bord tant d'arène menue,
Tant d'ombrage aux forêts, quand la feuille est venue,
Tant d'astres reluisants ne logent dans les cieux :
Qu'elle a dans ses propos de douceur et de grâce,
De vertus en l'esprit, de beautés en la face,
Et d'honnêtes amours voletant par ses yeux.

[…]

Texte original

[…]

Framboisine.

Il ni a pas au bord tant d'areine menüe,
Tant d'ombrage aux forests, quand la fueille est venüe,
Tant d'astres reluisants ne logent dans les cieux :
Qu'ell' a dans ses propos de douceur & de grace,
De vertus en l'esprit, de beautez en la face,
Et d'honnestes amours voletans par ses yeux.

[…]

_↑_

1594

DESPORTES, Philippe, *Les premières Œuvres revues, corrigées et augmentées outre les précédentes impressions*, Rouen, Raphaël Du Petit Val, 1594, Cléonice. Dernières Amours, sonnet XLIX, p. 259 [motif des innombrables : vers 1 à 4].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1175408/f270>

Texte modernisé

Je porte plus au cœur d'amours et de tourments,
Qu'on ne voit dans le Ciel de luisantes images,
D'eaux en mer, d'herbe aux prés, de sablons aux rivages,
Qu'un siècle n'a de jours, qu'un jour n'a de moments.
Ma bouche n'ouvre pas moins de gémissements,
Je ne cèle en l'esprit moins de feux et d'orages,
Mes yeux ne lâchent pas moins d'humides nuages,
Et moins mon estomac de brasiers véhéments.
Entre tant de sujets, de vaincus, de rebelles,
Qu'Amour a fait gêner en ses chartres cruelles,
Je suis le plus maudit et le plus languissant.
Il a changé pour moi toute douce nature,
Aux autres d'espérance il donne nourriture,
Et de pur désespoir il me va repaissant.

Texte original

Ie porte plus au cœur d'amours & de tourmens,
Qu'on ne voit dans le Ciel de luisantes images,
D'eaux en mer, d'herbe aux prez, de sablons aux riuages,
Qu'vn siecle n'a de iours, qu'vn iour n'a de momens.
Ma bouche n'ouure pas moins de gemissemens,
Ie ne cele en l'esprit moins de feux & d'orages,
Mes yeux ne laschent pas moins d'humides nuages,
Et moins mon estomach de braisiers vehemens.
Entre tant de suiets, de vaincus, de rebelles,
Qu'Amour a fait gesner en ses chartres cruelles,
Ie suis le plus maudit & le plus languissant.
Il a changé pour moy toute douce nature,
Aux autres d'esperance il donne nourriture,
Et de pur desespoir il me va repaissant.

_↑_

1594

PONTAYMERI, Alexandre de, *Le Roi triomphant*, Cambrai, Philippe Des Bordes, 1594, « Le retour du Roi en Guyenne » [extrait], p. 10 [préambule des innombrables : vers 1 à 6]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k123774k/f11>

Texte modernisé

[…]
Plutôt je nombrerais les drillantes étoiles,
Qui servent d'ornement aux salles immortelles.
Plutôt je nombrerais les sablons de la mer,
Et les flots reflottants qui s'y vont abîmer.
Plutôt je nombrerais la venteuse poussière
Qui se roule aux déserts de l'Afrique planière :
Que les châteaux rendus, forteresses, cités,
Que les soldats défaits, que les peuples domptés
Par sa seule valeur, valeur qui sans pareille
Se peut dire aujourd'hui du monde la merveille.
[…]

Texte original

[…]
Plustost ie nombrerois les drillantes estoilles,
Qui seruent d'ornement aux sales immortelles.
Plustost ie nombrerois les sablons de la mer,
Et les flotz reflotans qui s'y vont abismer.
Plustost ie nombrerois la venteuse poussiere
Qui se roule aux deserts de l'Afrique planiere:
Que les chasteaux rendus, forteresses, citez,
Que les soldatz deffaits, que les peuples domtez
Par sa seule valeur, valeur qui sans pareille
Se peut dire auiourd'huy du monde la merueille.
[…]

_↑_

1594

PONTAYMERI, Alexandre de, *Le Roi triomphant*, Cambrai, Philippe Des Bordes, 1594, « La rencontre d'Arques » [extrait], p. 26 [préambule des innombrables : vers 1 à 3]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k123774k/f27>

Texte modernisé

[…]

Thétis ne verse pas tant de flots sur les flots
Par les souffles choqueurs des tourbillons éclos,
Le Ciel n'a tant de feux, ni l'enfer tant de plaintes
Que Zéphyre soufflait de Banderoles peintes,
De croisillés drapeaux au Camp de l'ennemi,
Qui jà déjà vaincu se confesse à demi,
Qui n'ose plus paraître, et dénué d'audace
Par sa fuite morfond celui qui le pourchasse,
Il fuit la répartie, et s'éloigne des coups
Ainsi que les Agneaux des atteintes des loups,
Ainsi comme les loups, des gosières quadrelles
Des Dogues partisans des chevrines querelles.

[…]

Texte original

[…]

Thetis ne verse pas tant de flots sur les flots
Par les souffles choqueurs des tourbillons esclos,
Le Ciel n'a tant de feus, ny l'enfer tant de plaintes
Que Zephire soufloit de Banderolles peintes,
De croisillez drapeaux au Camp de l'ennemy,
Qui ia desia vaincu se confesse a demy,
Qui n'ose plus paroistre, & denué d'audace
Par sa fuite morfond celuy qui le pourchasse,
Il fuit la repartie, & s'esloigne des coups
Ainsi que les Agneaux des atteintes des loups,
Ainsi comme les loups, des gosieres quadrelles
Des Dogues partisans des cheurines querelles.

[…]

_↑_

1595

LOUVENCOURT, François de, *Les Amours et premières Œuvres poétiques*, Paris, Georges Drobet, 1595, *Les Amours de l'Aurore*, sonnet XLVIII, f° 18r° [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 1 à 11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3215578/f55>

Texte modernisé

Qui peut compter tous les oiseaux des bois,
Qui peut compter tous les blés de la terre,
Qui peut compter tous les maux de la guerre,
Et de la mer tous les vagueux abois :
Qui peut compter l'or des riches Indois,
Et les poissons que l'Océan enserre,
Qui peut compter les feuilles du lierre,
Et les flambeaux du Ciel dessus ses doigts.
Qui peut compter les glaçons de Scythie,
Ou les sablons de la chaude Libye,
Ou les pépins que l'Automne produit :
Il peut compter les douleurs de mon âme,
Et les soupirs qu'un courroux de ma Dame
Me fait jeter et le jour et la nuit.

Texte original

Qui peut conter tous les oiseaux des bois,
Qui peut conter tous les bleds de la terre,
Qui peut conter tous les maux de la guerre,
Et de la mer tous les vagueux abois:
Qui peut conter l'or des riches Indois,
Et les poissons que l'Ocean enserre,
Qui peut conter les fueilles du lierre,
Et les flambeaux du Ciel dessus ses doits.
Qui peut conter les glaçons de Scythie,
Ou les sablons de la chaude Lybie,
Ou les pepins que l'Automne produit:
Il peut conter les douleurs de mon ame,
Et les souspirs qu'vn courroux de ma Dame
Me fait ietter & le iour & la nuit.

_↑_

1595

LOUVENCOURT, François de, *Les Amours et premières Œuvres poétiques*, Paris, Georges Drobet, 1595, *Amours de Leucothée*, XX, f° 81v° [motif des innombrables : vers 8].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3215578/f182>

Texte modernisé

Depuis le temps qu'Amour par les traits de vos yeux
(Beaux Soleils dont l'ardeur m'enflamme et m'illumine,)
Me vint ranger sous vous, et que l'ardeur divine
Du feu qu'ils vont pleuvant me rendit amoureux :
J'ai versé plus de pleurs et fait jusques aux Cieux
Voler plus de soupirs par ma bouche pourprine,
J'ai senti plus de feux au fond de ma poitrine,
Qu'un bois n'a de feuillage au temps plus gracieux.
Mais je n'ai pu pourtant par soupirs et par larmes
Fléchir votre rigueur : c'étaient trop faibles armes.
Las ! aussi, c'est pourquoi je me plains si souvent.
Et crois qui si Vulcan, Neptune, Amour, Éole
Avaient perdu le feu, l'eau, les traits, et le vent,
Ils les pourraient ravoir du seul mal qui m'affole.

Texte original

Depuis le temps qu'Amour par les traits de vos yeux
(*Beaux Soleils dont l'ardeur m'enflame & m'illumine,*)
Me veint ranger sous vous, & que l'ardeur diuine
Du feu qu'ils vont pleuuant me rendit amoureux:
I'ay versé plus de pleurs & fait iusques aux Cieux
Voler plus de souspirs par ma bouche pourprine,
I'ay senti plus de feus au fond de ma poitrine,
Qu'vn bois n'a de fueillage au temps plus gracieux.
Mais ie n'ay peu pourtant par souspirs & par larmes
Fleschir vostre rigueur : c'estoient trop foibles armes.
Las! aussi, c'est pourquoy ie me plains si souuent.
Et crois qui si Vulcan, Neptune, Amour, Eole
Auoient perdus le feu, l'eau, les traits, & le vent,
Ils les pourroient r'auoir du seul mal qui m'affolle.

_↑_

1596

EXPILLY, Claude, *Les Poèmes du Sieur d'Expilly*, Paris, Abel L'Angellier, 1596, *Amours de Chloride*, sonnet VI, p. 4 [préambule des innombrables aux grâces de l'aimée : vers 1 à 13]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71725x/f10>

Texte modernisé

Autant que l'Océan de flots froisse aux rivages,
Autant qu'on voit de prés en Cypre verdoyants,
Autant que la Sicile a d'épis jaunoyants,
Et autant qu'Érymanthe a d'animaux sauvages.
Autant que Circe avait d'herbes et de breuvages,
Autant que de ruisseaux en Ide gazouillants,
Autant qu'en notre France on voit d'hommes vaillants,
Autant que la Touraine apporte de fruitages :
Autant qu'on voit au Ciel de flambeaux lumineux,
Autant qu'Amour de traits, autant qu'Etne a de feux,
Autant que mon grand Roi dompte de villes fières,
Autant que sa Clémence attire de sujets,
Autant que le Soleil a de divers objets,
Autant voit-on en vous de beautés singulières.

Texte original

Autant que l'Ocean de flots froisse aux riuages,
Autant qu'on voyt de prez en Cypre verdoyans,
Autant que la Sicile à d'espics iaunoyans,
Et autant qu'Erymanthe à d'animaux sauuages.
Autant que Circe auoit d'herbes & de breuuages,
Autant que de ruisseaux en Ide gasouillans,
Autant qu'en nostre France on voit d'hommes vaillans,
Autant que la Touraine apporte de fruictages:
Autant qu'on voit au Ciel de flambeaux lumineux,
Autant qu'Amour de traits, autant qu'Aetne à de feux,
Autant que mon grand Roy domte de villes fieres,
Autant que sa Clemence attire de sujets,
Autant que le Soleil à de diuers obiets,
Autant voit-on en vous de beautez singulieres.

_↑_

1597

LASPHRISE, Marc PAPILLON de, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Jean Gesselin, 1597, *Les Amours de Théophile*, Tristesse, III, strophes 5 et 10, pp. 18-19 [motif des innombrables pour les douleurs de l'amant].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70410t/f44>

Texte modernisé

[…]
Il n'est point tant d'envie,
Ni tant de divers noms,
Tant d'arène d'Asie,
Ni de grains de sablons,
Que j'ai de triste oppresse,
Pour ma belle Maîtresse,
Mais las ! hélas !
Ce qui plus fort me blesse,
Elle ne le croit pas.
[…]
Qui veut nommer l'encombre,
Qui Amoureux me suit,
Qu'il fasse plutôt nombre
Des flambeaux de la nuit,
Des flots de la marée,
Quand elle est courroucée,
Des malcontents
La grand' troupe amassée,
Et des fleurs du Printemps.
[…]

Texte original

[…]
Il n'est point tant d'enuie,
Ni tant de diuers noms,
Tant d'araine d'Asie,
Ni de grains de sablons,
Que i'ay de triste oppresse,
Pour ma belle Maistresse,
Mais las ! helas !
Ce qui plus fort me blesse,
Elle ne le croit pas.
[…]
Qui veult nommer l'encombre,
Qui Amoureux me suit,
Qu'il face plutost nombre
Des flambeaux de la nuict,
Des flots de la marée,
Quand elle est courroucée,
Des mal-contens
La grand' trouppe amassée,
Et des fleurs du Prin-temps.
[…]

_↑_

1597

LASPHRISE, Marc PAPILLON de, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Jean Gesselin, 1597, *Stances de la Délice d'Amour*, strophe 65, p. 284 [préambule des innombrables aux douceurs du con : vers 1 à 3].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70410t/f310>

Texte modernisé

[…]

Plutôt on comptera les bêtes, les oiseaux,
Tout le peuple muet qui est dedans les eaux,
Les sables d'alentour, que l'on sache le compte
Des caresses, des biens, que ce petit mignon
(Duquel l'honnêteté me défend le vrai nom)
Fait couver, fait éclore avec sa douce honte.

[…]

Texte original

[…]

Plustost on contera les bestes, les oiseaux,
Tout le peuple muet qui est dedans les eaux,
Les sables d'alentour, que l'on sçache le conte
Des caresses, des biens, que ce petit mignon
(Duquel l'honnesteté me defend le vray nom)
Fait couuer, fait esclore auec sa doulce honte.

[…]

_↑_

1597

LASPHRISE, Marc PAPILLON de, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Jean Gesselin, 1597, *L'Amour passionnée de Noémie*, sonnet CXVI, p. 230 [motif des innombrables pour les douleurs de l'amant : vers 5 à 8].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70410t/f256>

Texte modernisé

LA plus douce douceur que j'ai reçu d'aimer,
Me semble plus fâcheuse, et cent fois plus cruelle
Par l'opposition de ma fortune belle,
Que le cruel Amour qui ne veut s'enflammer.
Que de maux, que d'ennuis, qui les voudrait nommer
Compterait mieux les fleurs de la saison nouvelle,
Les herbes, les moissons de Cérès l'immortelle,
Toutes les gouttes d'eau de l'outrageuse mer.
Combien de mes Amis étonnés de ma vie,
De ma morte façon, de ma mélancolie,
S'enquièrent du sujet de mon mal languissant ?
Où est-ce, disent-ils, sa belle humeur qu'on aime ?
D'où vient ce poil grison en l'âge florissant ?
Ainsi pour trop t'aimer je ne suis plus moi-même.

Texte original

LA plus doulce doulceur que i'ay receu d'aimer,
Me semble plus fascheuse, & cent fois plus cruelle
Par l'opposition de ma fortune belle,
Que le cruel Amour qui ne veult s'enflamer.
Que de maux, que d'ennuis, qui les voudroit nommer
Conteroit mieux les fleurs de la saison nouuelle,
Les herbes, les moissons de Cerés l'immortelle,
Toutes les gouttes d'eau de l'oultrageuse mer.
Combien de mes Amis estonnez de ma vie,
De ma morte façon, de ma melancolie,
S'enquierent du subiect de mon mal languissant?
Où est-ce, disent-ils, sa belle humeur qu'on aime?
D'où vient ce poil grison en l'âge florissant?
Ainsi pour trop t'aimer ie ne suis plus moy-mesme.

_↑_

1597

LASPHRISE, Marc PAPILLON de, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Jean Gesselin, 1597, *Le Fléau féminin* [extrait], pp. 397-398 [motif des innombrables].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70410t/f423>

Texte modernisé

[…]
,, La beauté se fait voir toujours par son contraire.
La nuit fait estimer le jour qui nous éclaire,
Désestimant la femme, ainsi l'homme est prisé,
Par le vent de la femme on voit l'homme posé,
C'est l'unique bonheur que nous recevons d'elle,
Il n'aurait jamais fait qui dirait sa cautèle,
Qui entreprend nommer ses faits malicieux
Aura plus tôt nombré les étoiles des Cieux,
Les poissons de la mer, les bêtes terriennes,
Le feuillage des bois, le sablon, les arènes,
L'herbe, les fleurs de Mai, aux prés et aux forêts,
Et les dons jaunissants de la riche Cérès.
[…]

Texte original

[…]
,, La beauté se fait voir tousiours par son contraire.
La nuict fait estimer le iour qui nous esclaire,
Desestimant la femme, ainsi l'homme est prisé,
Par le vent de la femme on void l'homme posé,
C'est l'vnique bon-heur que nous receuons d'elle,
Il n'auroit iamais faict qui diroit sa cautelle,
Qui entreprend nommer ses faicts malicieux
Aura plus tost nombré les estoiles des Cieux,
Les poissons de la mer, les bestes terriennes,
Le fueillage des bois, le sablon, les areines,
L'herbe, les fleurs de May, aux prez & aux forés,
Et les dons iaulnissans de la riche Cerés.
[…]

_↑_

1597

LASPHRISE, Marc PAPILLON de, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Jean Gesselin, 1597, *Diverses Poésies*, chanson V (extrait : strophe 5), p. 431.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70410t/f457>

Texte modernisé

[…]
Qui veut nombrer les cautèles maudites,
Les cruautés de tes fureurs dépites,
Que l'on sent quelquefois,
Compte plutôt les couleurs Printanières,
Les gouttes d'eau des mers et des rivières,
Et les feuilles des bois.
[…]

Texte original

[…]
Traistre en Amour, femme infame, impudique,
Hé ! qui t'a faict si chienne & si lubrique
D'auoir tant de mignons ?
Ne te bailloy-ie assez grande delice
En m'engouffrant dans ton vieil precipice,
La mort aux compagnons ?
Si l'on te dict, ton seruiteur fidelle
Pour t'aimer trop tombe en langueur mortelle,
Tu dis qu'il n'est bien né,
Et qu'il est plein d'vn mal qui le chagrine,
Mais touche la conqueste sejanine
Tu luy as donc donné.
Qui veut nombrer les cautelles maudites,
Les cruautez de tes fureurs despites,
Que l'on sent quelquesfois,
Conte plutost les couleurs Printanieres,
Les gouttes d'eau des mers & des riuieres,
Et les fueilles des bois.
[…]

_↑_

1598

GUY de TOURS, *Les premières Œuvres poétiques et Soupirs amoureux*, Paris, Nicolas de Louvain, 1598, *Premier livre des Soupirs Amoureux*, « Sonnets en faveur de son Ente », XV, f° 4v° [préambule des innombrables aux grâces de l'aimée : vers 1 à 5].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k87107979/f24>.

Texte modernisé

On ne voit tant sous une nuit sereine
De feux au Ciel briller de tous côtés,
On ne voit tant en Mai de nouveautés
Par les jardins de ma belle Touraine :
On ne voit tant en Égypte d'Arène,
Qu'on aperçoit de divines beautés,
De Cupidons, d'honnêtes cruautés
Dessus le sein de ma chaste Sirène.
Là deux tétons couronnés de rubis,
Bossant un peu leurs trop justes habits,
Sous un cambré rondement apparaissent :
Là mes désirs, là mes affections,
Là mes amours privés de fictions,
Là sans espoir mes espérances paissent.

Texte original

On ne void tant sous vne nuict seraine
De feux au Ciel briller de tous costez,
On ne void tant en May de nouueautez
Par les iardins de ma belle Touraine:
On ne void tant en Egypte d'Areine,
Qu'on apperçoit de diuines beautez,
De Cupidons, d'honnestes cruautez
Dessus le sein de ma chaste Sereine.
Là deux tetons couronnez de rubis,
Bossant vn peu leurs trop iustes habits,
Sous vn cambré rondement apparoissent:
Là mes desirs, là mes affections,
Là mes amours priuez de fictions,
Là sans espoir mes esperances paissent.

_↑_

1598

GUY de TOURS, *Les premières Œuvres poétiques et Soupirs amoureux*, Paris, Nicolas de Louvain, 1598, *Troisième livre des Soupirs Amoureux*, « Second livre en faveur de son Anne », Églogue II [extrait], ff. 121v°-122r°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k87107979/f258>.

Texte modernisé

[…]

AMYNTE.

On ne voit dans le Ciel briller tant de flammèches
Aux brèves nuits d'Été, qu'Annette me darda
Au plus vif de mon cœur, de flammes et de flèches,
Lorsque premièrement son œil me regarda.

DAMON.

On ne voit décamper de leurs douces Logettes
Tant de mouches à miel au retour du Printemps,
Qu'Amour a mis en moi de feux et de sagettes :
Mais ce me sont au cœur autant de passe-temps.

[…]

Texte original

[…]

AMYNTE.

On ne voit dans le Ciel briller tant de flammeches
Aux brefues nuicts d'Esté, qu'Annette me darda
Au plus vif de mon cœur, de flâmes & de fleches,
Lors que premierement son œil me regarda.

DAMON.

On ne voit descamper de leurs douces Logettes
Tant de mouches à miel au retour du Printemps,
Qu'Amour a mis en moy de feux & de sagettes :
Mais ce me sont au cœur autant de passetemps.

[…]

_↑_

1599

GRISEL, Jehan, *Les premières Œuvres poétiques*, Rouen, Raphaël Du Petit Val, 1599, *Les Amours*, sonnet VIII, p. 71 [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 1 à 13]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k712993/f80>

Texte modernisé

Le rocher endurci n'est tant battu des flots
Agités çà et là sur la perse marine,
Éole si souvent n'essouffle sa narine,
Pour faire montagner le neptunien clos.
Le ciel n'a tant de feux dans son luisant enclos,
Quand la nuit propre aux jeux de la belle Cyprine,
Vient d'un voile couvrir la terrestre machine,
Sur nous versant le miel d'un doucereux repos.
La mer ne cache encor en sa large étendue
Tant de poissons divers : ni la terre n'est vue
Avoir tant d'animaux, de plantes ni de fleurs :
Il n'y a dans les bois tant de feuilles à l'ombre,
L'air venteux ne soutient d'oiseaux un si grand nombre,
Que je sens nuit et jour d'ennuis et de douleurs.

Texte original

Le rocher endurci n'est tant battu des flots
Agitez çà & là sur la perse marine,
AEole si souuent n'essoufle sa narine,
Pour faire montagner le neptunien clos.
Le ciel n'a tant de feux dans son luisant enclos,
Quand la nuict propre aux ieux de la belle Cyprine,
Vient d'vn voile couurir la terrestre machine,
Sur nous versant le miel d'vn doucereux repos.
La mer ne cache encor en sa large estendue
Tant de poissons diuers : ny la terre n'est veuë
Auoir tant d'animaux, de plantes ny de fleurs:
Il n'y a dans les bois tant de fueilles à l'ombre,
L'air venteux ne soustient d'oiseaux vn si grand nombre,
Que ie sens nuict & iour d'ennuis & de douleurs.

_↑_

1599

GRISEL, Jehan, *Les premières Œuvres poétiques*, Rouen, Raphaël Du Petit Val, 1599, *Les Amours*, sonnet X, p. 72 [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 1 à 11]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k712993/f81>

Texte modernisé

Si vous comptez les flots d'une orageuse rive,
Et les grains sablonneux qu'on voit au bord des mers,
Si vous comptez des champs les ornements divers,
Le nombre des esprits qui vers Charon arrive :
Si vous comptez du ciel la belle troupe vive
Qui bluette la nuit dans son pavillon pers,
Si vous pouvez compter les gais feuillages verts
Quand la terre au printemps de nouveau se ravive.
Si vous comptez les coups d'un combat furieux
Et de combien de traits on voit l'air pluvieux
Quand le Turc sur la mer l'Espagnol escarmouche :
Vous compterez les maux qui troublent mon repos,
Vous compterez encor les pleurs et les sanglots,
Qu'enfantent jour et nuit, et mes yeux et ma bouche.

Texte original

Si vous contez les flots d'vne orageuse riue,
Et les grains sablonneux qu'on voit au bord des mers,
Si vous contez des champs les ornemens diuers,
Le nombre des esprits qui vers Charon arriue:
Si vous contez du ciel la belle troupe viue
Qui bluette la nuict dans son pauillon pers,
Si vous pouuez conter les gays fueillages vers
Quand la terre au printemps de nouueau se rauiue.
Si vous contez les coups d'vn combat furieux
Et de combien de traits on voit l'air pluuieux
Quand le Turc sur la mer l'Espagnol escarmouche:
Vous conterez les maux qui troublent mon repos,
Vous conterez encor les pleurs & les sanglots,
Qu'enfantent iour, & nuict & mes yeux & ma bouche.

_↑_

1601

MAGE de FIEFMELIN, André, *Les Œuvres*, Poitiers, Jean de Marnef, 1601, *Le Spirituel*, *L'Homme naturel*, sonnet LXVII, f° 119r° [motif des innombrables : vers 6 et 7].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t5750901s/f480>

Texte modernisé

MA Muse en son sujet,
Qui trop ample l'étonne, erre comme un naufrage
En la mer des malheurs où court l'humain lignage,
Sans finir son projet :
Je n'aurai jamais fait.
Car voulant calculer l'arène d'un rivage,
Les fleurs d'un doux printemps, les feuilles d'un bocage
Je me trouble en mon jet.
Architecte divin de l'humaine nature,
Qui s'est dénaturée en perdant ta figure,
Guide en ses traits ma main.
Bénis mon humble tâche en la tache contraire
Dont je montre sourcer les maux du genre humain.
Qui peut sans toi bien faire ?

Texte original

MA Muse en son subiect,
Qui trop ample l'estonne, erre comme vn naufrage
En la mer des malheurs où court l'humain lignage,
Sans finir son proiect :
Je n'aurois iamais faict.
Car voulant calculer l'arene d'vn riuage,
Les fleurs d'vn doux printemps, les fueilles d'vn boccage
Je me trouble en mon iect.
Architecte diuin de l'humaine nature,
Qui s'est desnaturée en perdant ta figure,
Guide en ses traicts ma main.
Beny mon humble tasche en la tache contraire
Dont ie monstre sourcer les maux du genre humain.
Qui peut sans toy bien faire?

_↑_

1601

MAGE de FIEFMELIN, André, *Les Œuvres*, Poitiers, Jean de Marnef, 1601, *Le Spirituel*, *Les saints Soupirs*, sonnet LV, f° 187r°v° [motif des innombrables : vers 2 à 4].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t5750901s/f616>

Texte modernisé

FUis, maudite, de moi, fuis, maquerelle chair :
Tu as plus de gluaux que Flore de fleurettes,
Plus que l'Été de grains, plus qu'Hymette d'avettes,
Et plus d'attraits que n'a de traits l'aveugle archer.
Les sens et la Raison, où tu te viens cacher,
Te servent à piper nos âmes indiscrètes :
Des feux dont tu nous ards ce sont les allumettes,
Et des maux qui nous font dans l'Averne broncher.
Le Ciel devant le foudre envoye son tonnerre,
Le mur devant sa chute écroule quelque pierre :
Et devant sentir Mars s'entend son triste effroi.
Mais ton amour charnel, qui perd le corps et l'âme,
N'est vu ni su de nous qu'alors qu'il brûle en soi
Le cœur et l'intellect d'une infernale flamme.

Texte original

F*Vy, mauditte, de moy, fuy, maquerelle chair:*
Tu as plus de gluaux que flore de fleurettes,
Plus que l'Esté de grains, plus qu'Hymette d'auettes,
Et plus d'attraits que n'a de traicts l'aueugle archer.
Les sens & la Raison, où tu te viens cacher,
Te seruent à piper nos ames indiscrettes:
Des feux dont tu nous ards ce sont les allumettes,
Et des maux qui nous font dans l'Auerne broncher.
Le Ciel deuant le foudre enuoye son tonnerre,
Le mur deuant sa cheute escroule quelque pierre:
Et deuant sentir Mars s'entend son triste effroy.
Mais ton amour charnel, qui perd le corps & l'ame,
N'est veu ne sceu de nous qu'alors qu'il brusle en soy
Le cœur & l'intellect d'vne infernale flamme.

_↑_

1601

MONTCHRESTIEN, Antoine de, *Les Tragédies*, Rouen, Jean Petit, 1601, *Aman, ou la Vanité*, I, Cirus [extrait], p. 229 [motif des innombrables : vers 10 à 12].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64293528/f274>

Texte modernisé

[…]
Ainsi que du Soleil le Prince des flambeaux,
Part toute la clarté qui rend les Astres beaux,
De toi seul vient l'honneur à tous tant que nous sommes,
Qui fait voler nos noms par la bouche des hommes.
Aussi qui peut nombrer combien d'Osts ennemis,
Le seul bruit de ta force en vauderoute a mis,
Combien ta seule main a gagné de batailles ;
Combien ton seul courage a forcé de murailles,
Et combien ta menace a de Peuples dompté ;
De même il peut compter les épis de l'Été,
Les glaçons de l'Hiver, les fruitages d'Automne,
Les herbes et les fleurs que le Printemps nous donne.
[…].

Texte original

[…]
Ainsi que du Soleil le Prince des flambeaux,
Part toute la clarté qui rend les Astres beaux,
De toy seul vient l'honneur à tout tant que nous sommes,
Qui fait voler nos noms par la bouche des hommes.
Aussi qui peut nombrer combien d'Osts ennemis,
Le seul bruit de ta force en vauderoute a mis,
Combien ta seule main a gaigné de batailles;
Combien ton seul courage a forcé de murailles,
Et combien ta menace a de Peuples donté;
De mesme il peut conter les espics de l'Esté,
Les glaçons de l'Hiuer, les fruitages d'Autonne,
Les herbes & les fleurs que le Printemps nous donne.
[…].

_↑_

1601

MONTCHRESTIEN, Antoine de, *Les Tragédies*, Rouen, Jean Petit, 1601, *Suzanne, ou la Chasteté*, II, vers 383-392, p. 317 [motif des innombrables : vers 387 à 391].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64293528/f364>

Texte modernisé

[…]
Durant ces mots la Belle en terre avait la vue ;
On eût bien vu pourtant la douleur imprévue
Qui lui troublait le cœur, venant à jeter l'œil
Sur son front obscurci d'un nuage de deuil.
Tant de grêle en Été ne tombe sur la terre,
Lorsque le Ciel colère aux moissons fait la guerre ;
Et quand en gros torrents il enfle les ruisseaux,
Il ne dégorge pas tant de ravages d'eaux
Dessus le dos poudreux des terres crevassées,
Qu'elle agite à part soi de diverses pensées.
[…].

Texte original

[…]
Durant ces mots la Belle en terre auoit la veüe;
On eust bien veu pourtant la douleur impreueüe
Qui luy troubloit le cœur, venant à ietter l'œil
Sur son front obscurci d'vn nuage de dueil.
Tant de gresle en Esté ne tombe sur la terre,
Lors que le Ciel colere aux moissons fait la guerre;
Et quand en gros torrens il enfle les ruisseaux,
Il ne dégorge pas tant de rauages d'eaux
Dessus le dos poudreux des terres creuassées,
Qu'elle agite à part soy de diuerses pensées.
[…].

_↑_

1602

LOPE de VEGA, Felix, in Leo Spitzer, « Zur Nachwirkung von Burchiellos Priameldichtung », *Zeitschrift für romanische Philologie*, n°52, 1932, pp. 486-487 [fac similé, 1970] [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 1 à 13].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15902j/f496>

No tiene tanta miel Atica hermosa,
Algas la orilla de la mar, ni encierra
Tantas encinas la montaña y sierra,
Flores la primavera deleitosa,
Lluvias el triste invierno, y la copiosa
Mano del seco otoño por la tierra
Graves racimos, ni en la fiera guerra
Mas flechas Media en arcos belicosa,
Ni con mas ojos mira el firmamento
Cuando la noche calla mas serena,
Ni mas olas leventa el oceano,
Peces sustenta el mar, aves el viento,
Ni en Libia hay granos de menuda arena
Que doy suspiros por Lucinda en vano.

_↑_

1602

MIREMONT, Jacqueline de, *Apologie pour les Dames*, Paris, Jean Gesselin, 1602, f° 46v° [préambule des innombrables aux mérites des femmes : vers 1 et 2].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1510450x/f94>

Texte modernisé

[…]
Plus tôt je compterais d'Hercule les trophées,
Les gouttes de Thétis, les douceurs sidérées,
Que pouvoir dignement d'un exacte pinceau,
Peindre ce que par nous, notre siècle a de beau,
Et puis sacrés fleurons, j'aime trop votre gloire,
Pour la vouloir borner dans une simple histoire,
Plutôt montre à jamais ce dessein imparfait,
L'impossibilité d'un si hautain projet,
Plutôt au premier trait, pâtisse mon courage,
Et avant que l'oser, s'achève mon ouvrage.

Texte original

[…]
Plustost ie conteroy d'Hercules les trophees,
Les goutes de Thetis, les douceurs siderees,
Que pouuoir dignement d'vn exacte pinceau,
Peindre ce que par nous, nostre siecle a de beau,
Et puis sacrez fleurons, i'aime trop vostre gloire,
Pour la vouloir borner dans vne simple histoire,
Plustost monstre à iamais ce dessein imparfait,
L'impossibilité d'vn si hautain proiet,
Plustost au premier trait, patisse mon courage,
Et auant que l'oser, s'acheue mon ouurage.

_↑_

1603

ANGOT, Robert, *Le Prélude poétique*, Paris, Gilles Robinot, 1603, *L'Île fleurie, ou les premières Amours d'Érice*, sonnet XXXIII, f° 8r° [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 1 à 11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71668x/f27>

Texte modernisé

Ni l'Hiver refroidi, ni la saison féconde,
Ni le cuisant Été, ni l'Automne vineux,
Ni le Ciel étoilé, ni les Monts épineux,
Ni l'Air tourbillonneux, ni la Terre ni l'onde,
Ni tout ce que l'on voit sous la Machine ronde,
Ni du cruel Amour les appâts rapineux,
Ni le nombre infini des amants langoureux
Que Caron va traînant sur la rive profonde,
Ne produisent divers, tant de glas, tant de fleurs,
Tant d'épis, tant de fruits, tant d'Astres, tant de pleurs,
Tant d'oiseaux, de poissons, tant de choses diverses,
Que mon âme produit d'ennuis et de sanglots,
Pour la fière beauté qui consume mes os
Dans les feux éternels de mille autres traverses.

Texte original

Ni l'Hiuer refroidi, ni la saison feconde,
Ni le cuisant Eté, ni l'Autonne vineus,
Ni le Ciel étoilé, ni les Mons épineus,
Ni l'Air tourbillonneus, ni la Terre ni l'vnde,
Ni tout ce que l'on void sous la Machine ronde,
Ni du cruel Amour les apas rapineus,
Ni le nombre infini des amans langoureus
Que Caron va trainant sur la riue profunde,
Ne produisent diuers, tant de glas, tant de fleurs,
Tant d'épis, tant de fruis, tant d'Astres, tant de pleurs,
Tant d'oiseaus, de poissons, tant de choses diuerses,
Que mon ame produit d'ennuis & de sanglos,
Pour la fiere beauté qui consomme mes os
Dans les feus éternels de mile autres trauerses.

_↑_

1603

ANGOT, Robert, *Le Prélude poétique*, Paris, Gilles Robinot, 1603, *Mélanges poétiques*, « À Madame la Baronne de Vassi », f° 87r° [motif des innombrables : vers 10 et 11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71668x/f199>

Texte modernisé

POur chanter votre Gloire à nulle autre seconde
Il me faudrait avoir ou du grand Amphion
Et la Lyre et la voix, ou le Luth d'Arion,
Dont il charma l'horreur et de vents et de l'onde.
Et pour peindre cet œil, dont la clarté féconde
Illustre l'univers de son divin rayon,
Il me faudrait aussi d'Apelle le Crayon,
Et de Timanthe encor l'Excellence profonde.
Portraire vos Beautés, chanter votre beau los,
C'est peindre dessus l'eau, c'est compter tous les flots,
C'est nombrer de Cérès la Moisson innombrable.
Bien dirai-je qu'Amour vous donna la Beauté,
Le Bien-dire Pallas, Junon la Gravité,
Et le Ciel tout bénin votre heur incomparable.

Texte original

POur chanter vostre Gloire à nulle autre seconde
Il me faudroit auoir ou du grand Amphion
Et la Lyre & la vois, ou le Lut d'Arion,
Dont il charma l'horreur & de vans & de l'onde.
Et pour paindre cet œil, dont la clarté feconde
Illustre l'vniuers de son diuin rayon,
Il me faudroit aussi d'Apelle le Crayon,
Et de Thimante encor l'Excellance profonde.
Portrere vos Beautés, chanter vostre beau los,
C'est paindre dessus l'eau, c'est conter tous les flos,
C'est nombrer de Cerés la Moisson inumbrable
Bien dirê-ie qu'Amour vous donna la Beauté,
Le Bien-dire Pallas, Iunon la Grauité,
Et le Ciel tout benin vostre heur incomparable.

_↑_

1604

GARNIER, Claude, *Les Royales Couches*, Paris, Abel L'Angelier, 1604, *Églogue pastorale sur la naissance de Madame*, extrait [Corydon parle], pp. 117-118 [préambule des innombrables aux douleurs des amoureuses : vers 7 à 11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k324817n/f147>

Texte modernisé

[…]
Plaintes, larmes, soupirs, regrets, chagrins, tristesse,
Flammes, glaces, pensers déplumés d'allégresse,
Ronce', épines, chardons, tels chers contentements,
Tel ébat, tel appât leur servent d'aliments,
Tant mon amour les gêne, et tant la Circe prise
En mes yeux, leurs Seigneurs, empiète leur franchise.
Les sablons de Thétis, les tresses de Cérès,
Les flambeaux de la nuit, les cheveux des forêts
Souffriraient mieux le nombre, et les formes des nues,
Et mieux tous les barats des sorcières chenues,
Qui rongent les troupeaux d'une mauvaise foi,
Que les maux renaissants qu'elles souffrent pour moi.
[…]

Texte original

[…]
Pleintes, larmes, soupirs, regrets, chagrins, tristesse,
Flammes, glaces, pensers déplumez d'alegresse,
Ronce', épines, chardons, tels chers contentemens,
Tel ébat, tel appas leur seruent d'alimens,
Tant mon amour les gesne, & tant la Circe prise
En mes yeus, leurs Seigneurs, empiéte leur franchise.
Les sablons de Thetis, les tresses de Cerés,
Les flambeaus de la nuit, les cheueus des forés
Soufriroient mieus le nombre, & les formes des nuës,
Et mieus tous les baras des sorcieres chénuës,
Qui rongent les trouppeaus d'vne mauuaise foy,
Que les maus renaissans qu'elles souffrent pour moy.
[…]

_↑_

1604

GARNIER, Claude, *Les Royales Couches*, Paris, Abel L'Angelier, 1604, *Églogue pastorale sur la naissance de Madame*, extrait [Corydon parle], p. 152 [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 9 à 12].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k324817n/f182>

Texte modernisé

CORYDON.

Quiconque en sa froideur a de flammes disette
Qu'il approche de moi, chérissant mon secours,
Je suis la salamandre allègrement sujette
À mille et mille feux qui me brûlent toujours.
Il détruira sa glace au feu de mes amours,
Allumés en mes sens d'une amorce parfaite
Du jour que mon bonheur précipita mon cours
Au séjour étoilé de ma Nymphe jeunette.
Sans nombre est le sablon qui roule par les ondes,
Sans nombre sont les feux qui dansent par la nuit
Aux cieux par-ci par-là de routes vagabondes
À l'environ du char de Phébé qui reluit,
Et sans nombre est le feu qui pour deux tresses blondes,
Loin de trêve et de paix, à toute heure me suit.

Texte original

Quiconque en sa froideur a de flammes disette
Qu'il approche de moy, cherissant mon secours,
Ie suis la salemandre alegrement suiette
A mille & mille feus qui me brulent tousiours.
Il détruira sa glace au feu de mes amours,
Allumez en mes sens d'vne amorce parfaitte
Du iour que mon bon heur precipita mon cours
Au seiour étoilé de ma Nymphe ieunette.
Sans nombre est le sablon qui roule par les ondes,
Sans nombre sont les feus qui dancent par la nuit
Aus cieus par cy par là de routes vagabondes
A l'enuiron du char de Phebé qui reluit,
Et sans nombre est le feu qui pour deus tresses blondes,
Loin de tréve & de paix, à toute heure me suit.

_↑_

1605

MARQUETS, Anne de, *Sonnets spirituels*, Paris, Claude Morel, 1605, sonnet CCCCXXII, p. 312 [préambule des innombrables aux grâces de Marie : vers 1 à 3].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k704862/f229>

Texte modernisé

La terre ne produit tant d'agréables fleurs,
On ne voit luire au ciel tant d'étoiles brillantes,
Il ne se trouve en mer tant de perles luisantes,
Que Marie a de fruits, de dons et de valeurs.
Aussi Dieu veut par elle alléger nos douleurs,
Guérir et renforcer nos âmes languissantes,
Les orner, les nourrir, et les rendre contentes,
Tournant en joie et ris nos soupirs et nos pleurs.
Je dis ceci d'autant que par la Vierge insigne
Dieu nous donne son Fils, qui est la médecine,
La gloire, la beauté, l'aise et contentement,
La vie et le salut de toute fidèle âme :
Et puisque nous avons tant d'heur par cette dame,
Qui la pourrait jamais louer suffisamment ?

Texte original

La terre ne produict tant d'agreables fleurs,
On ne voit luire au ciel tant d'estoilles brillantes,
Il ne se trouue en mer tant de perles luisantes,
Que Marie ha de fruicts, de dons & de valeurs.
Aussi Dieu veut par elle alleger nos douleurs,
Guerir & renforcer nos ames languissantes,
Les orner, les nourrir, & les rendre contantes,
Tournant en ioye & ris nos souspirs & nos pleurs.
Ie dis cecy d'autant que par la Vierge insigne
Dieu nous donne son Fils, qui est la medecine,
La gloire, la beauté, l'aise & contentement,
La vie & le salut de toute fidelle ame :
Et puis que nous auons tant d'heur par ceste dame,
Qui la pourroit iamais loüer suffisamment?

_↑_

1606

MALDEGHEM, Philippe de, *Le Pétrarque en rime française*, Douai, François Fabry, 1606, chanson XXXVII, pp. 291-292 [traduction de Pétrarque, *Canzoniere*, 237, « Non à tanti animali… »] [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : strophe 1, vers 1 à 5].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57830t/f318>

Texte modernisé

Tant d'animaux en l'eaue ne produit
La mer, ni tant d'astres onques de nuit
Au cercle en haut de la Lune se montrent,
Ni tant d'oiseaux par les bois vont logeant,
Ni d'herbe onc tant eurent contrée ou champs,
Qu'à chaque soir pensers mon cœur rencontrent.
J'espère ormais toujours le dernier soir,
Qui tranche en moi l'eaue du vif terroir,
Et qui dormir me laisse en quelque place :
Car tant d'ennui sous la Lune homme onc vut
Que moi, cela aux bois savoir se peut,
Où jour et nuit se remarque ma trace.
Nuit reposée onques dès lors je n'eus,
Mais tempre et tard je marchais soupireux,
Qu'en boisquillon par Amour je me porte :
Devant ma paix sera sèche la mer,
Et le Soleil fait par la Lune clair,
Et en Avril partout toute fleur morte.

De lieu en lieu je vais me consumant
Pensif du jour, puis à la nuit plaignant,
En mon repos la Lune je ressemble,
Sitôt qu'au soir je vois brunir les cieux,
Soupirs du cœur sortent, l'eaue des yeux
Pour courber bois, et baigner l'herbe ensemble.
Non les cités, mais les bois sont aimés
De mes discours, qui sont désenflammés
De là aux prés, par l'onde murmurante,
Parmi la nuit douce en silence, ainsi
Que tous les jours le soir j'attends ici,
Que Phébus place à la Lune présente.
Oh à l'ami de la Lune en un bois
Vert endormi si joint je me trouvais,
Et cette qui me fait soir devant l'heure,
Là comparût avec elle et Amour
Seule une nuit, et qu'en l'eaue le jour
Quant et Phébus eût toujours sa demeure.
Mes vers de nuit, luisant la Lune, faits
Sur la dure onde au milieu des forêts,
En riche lieu demain je vous assure.

_↑_

Texte original

Tant d'animaux en l'eaue ne produit
La mer, ny tant d'astres oncques de nuit
Au cercle en haut de la Lune se monstrent,
Ny tant d'oiseaux par les bois vont logeants,
Ny d'herbe onc tant eurent contrée ou champs,
Qu'a chaque soir pensers mon coeur rencontrent.
I'espére ormais tousiours le dernier soir,
Qui trenche en moy l'eaue du vif terroir,
Et qui dormir me laisse en quelque place:
Car tant d'ennui sous la Lune homme onc veut
Que moy, cela aux bois scauoir se peut,
Ou iour & nuit se remarque ma trace.
Nuit reposée oncques des lors ie n'eus,
Mais tempre & tard ie marchoy souspireux,
Qu'en boisquillon par Amour ie me porte:
Deuant ma paix sera seche la mer,
Et le Soleil fait par la Lune cler,
Et en Auril par tout toute fleur morte.
De lieu en lieu ie vay me consumant
Pensif du iour, puis a la nuit plaignant,
En mon repos la Lune ie resemble,
Si tost qu'au soir ie voy brunir les cieux,
Souspirs du coeur sortent, l'eaue des yeux
Pour courber bois, & baigner l'herbe ensemble.
Non les citez, mais les bois sont aimez
De mes discours, qui sont desenflammez
De là aux prez, par l'onde murmurante,
Par-mi la nuit douce en silence, ainsi
Que touts les iours le soir i'attends icy,
Que Phœbus place a la Lune presente.
O a l'ami de la Lune en vn bois
Verd endormi si ioint ie me trouuois,
Et ceste qui me fait soir deuant l'heure,
La comparust auec elle & Amour
Seule vne nuit, & qu'en l'eaue le iour
Quant & Phœbus eût tousiours sa demeure.
Mes vers de nuit, luisant la Lune, faits
Sur la dure onde au mi-lieu des forests,
En riche lieu demain ie vous asseure.

_↑_

1609

GARNIER, Claude, *L'Amour victorieux*, Paris, Gilles Robinot, 1609, Livre quatrième, ff. 87v°-88r° [motif des innombrables : vers 4 à 20].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k719829/f198>

Texte modernisé

[…]
Que de contentements !
Que de ravissements
T'abordaient ! que de joies !
Sous les humides voies
Des fleuves tortillés
Tant de sablons mouillés
Étendus ne s'amassent,
Ni tant d'astres ne passent
La nuit dans l'Horizon,
Ni la verte saison
Du Printemps, jeune et belle,
Tant d'oiseaux n'amoncèle
Ès bocages fleuris,
Ni tant de blés mûris,
Qui les hommes nourrissent,
Barbelés ne jaunissent,
Quand l'Astre le plus chaud
Les campagnes assaut,
Ni l'Automne vermeille
Tant de fruits n'appareille.
[…]

Texte original

[…]
Que de contantemans !
Que de rauissemans
T'abordoient ! que de ioyes !
Sous les humides voyes
Des fleuues tortillez
Tant de sablons moüillez
Etandus ne s'amassent,
Ny tant d'astres ne passent
La nuit dans l'Horyzon,
Ny la verte saizon
Du Printans, ieune & belle,
Tant d'oizeaus n'amoncelle
Es bocages fleuris,
Ny tant de blez meuris,
Qui les hommes nourissent,
Barbelez ne iaunissent,
Quand l'Astre le plus chaut
Les campagnes assaut,
Ny l'Autonne vermeille
Tant de fruis n'apareille.
[…]

_↑_

1609

GARNIER, Claude, *L'Amour victorieux*, Paris, Gilles Robinot, 1609, *Sonnets tirés de l'Harmonie de l'Auteur*, sonnet XXI, f° 131r°v° [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 1 à 13].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k719829/f285>

Texte modernisé

Tant d'Astres clairs ne dansent par la nuit,
Tant de poissons ne frétillent sous l'onde,
Ni tant de flots dessous l'arène blonde,
Ni tant d'herbage au Printemps ne reluit.
Tant d'animaux la forêt ne produit,
Ni de feuillage en sa grandeur profonde,
Ni sur les monts tant de bruit ne redonde,
Quand l'Avant-chien les tonnerres conduit.
Tant de trésors le Gange n'amoncelle,
Tant de parfums l'Arabe ne décèle,
Ni près de l'Ourse il naît point tant de vents.
Ni tant de glace aux roches d'Arménie,
Ni de chaleurs vers les Mores brûlants,
Que j'ai de maux pour la belle Harmonie.

Texte original

Tant d'Astres clairs ne dancent par la nuit,
Tant de poissons ne fretillent sous l'onde,
Ny tant de flos dessous l'arenne blonde,
Ny tant d'herbage au Printans ne reluit.
Tant d'animaus la forait ne produit,
Ny de fueillage en sa grandeur profonde,
Ny sur les mons tant de bruit ne redonde,
Quand l'Auant-chien les tonnerres conduit.
Tant de threzors le Gange n'amoncelle,
Tant de parfuns l'Arabe ne decelle,
Ny prés de l'Ourse il nét point tant de vans.
Ny tant de glace és roches d'Armenie,
Ny de chaleurs vers les Mores brulans,
Que i'ay de maus pour la belle Harmonie.

_↑_

1609

GARNIER, Claude, *L'Amour victorieux*, Paris, Gilles Robinot, 1609, *Sonnets tirés de l'Harmonie de l'Auteur*, sonnet CIV, f° 166v° [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 1 à 7].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k719829/f356>

Texte modernisé

Qui peut nombrer les herbes et les fleurs
Quand le Soleil aux Jumeaux se présente,
Et les épis dont Cérès est luisante,
Quand l'Écrevisse amène les chaleurs.
Qui peut réduire en nombre les fruits meurs
De l'Équinoxe, et la neige pesante
Du Capricorne à l'œillade cuisante,
Il peut nombrer à l'aise mes douleurs.
Et, les nombrant, il peut nombrer encore
Les parements d'Iris et de l'Aurore
Et les brillants des étoiles des Cieux.
Mais de nombrer les grâces d'Harmonie,
Quand d'un Argus il aurait tous les yeux
Il ne pourrait, car elle est infinie.

Texte original

Qui peut nombrer les herbes & les fleurs
Quand le Soleil aus Iumeaus se prezante,
Et les épis dont Cerés est luizante,
Quand l'Ecreuice ameine les chaleurs.
Qui peut reduire en nombre les fruis meurs
De l'Equinoxe, & la nége pezante
Du Capricorne à l'œillade cuizante,
Il peut nombrer à l'aize mes douleurs.
Et, les nombrant, il peut nombrer encore
Les paremans d'Iris & de l'Aurore
Et les brillans des étoiles des Cieus.
Mais de nombrer les graces d'Harmonie,
Quand d'vn Argus il auroit tous les yeus
Il ne pouroit, car elle est infinie.

_↑_

1609

GARNIER, Claude, *L'Amour victorieux*, Paris, Gilles Robinot, 1609, *Petit recueil de poésies*, « Les Atomes » [extrait], f° 241v° [motif des innombrables : vers 1 à 6].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k719829/f506>

Texte modernisé

[…]
Je compterais plus aisément
Les flots de l'humide élément
Et les arènes des rivages,
Et la feuillure des bocages,
Et du mont d'Ide les ruisseaux,
Et des Cieux les menus flambeaux,
Que de nombrer toutes les choses
Qui sont des Atomes écloses,
On aurait plutôt supputé
Le Monde et son infinité.
[…]

Texte original

[…]
Ie conterois plus aizément
Les flos de l'humide elemant
Et les areines des riuages,
Et la fueillure des boccages,
Et du mont d'Ide les ruisseaus,
Et des Cieus les menus flambeaus,
Que de nombrer toutes les chozes
Qui sont des Atomes éclozes,
On auroit plutôt suputé
Le Monde & son infinité.
[…]

_↑_

1616

D'AUBIGNÉ, Agrippa, *Les Tragiques*, 1616, II, *Princes*, pp. 80-81 [préambule des innombrables : vers 1 à 6].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8626243d/f118>

Texte modernisé

[…]
Plutôt peut-on compter dans les bords écumeux
De l'Océan chenu le sable, et tous les feux
Qu'en paisible minuit le clair Ciel nous attise,
L'air étant balayé des froids soupirs de Bise :
Plutôt peut-on compter du Printemps les couleurs,
Les feuilles des forêts, de la terre les fleurs,
Que les infections qui tirent sur nos têtes
Du Ciel armé, noirci les meurtrières tempêtes :
Qu'on doute des secrets, nos yeux ont vu comment
Ces hommes vont bravant des femmes l'ornement…
[…]

Texte original

[…]
Plustost peut-on conter dans les bords escumeux
De l'Ocean chenu le sable, & tous les feux
Qu'en paisible minuict le clair Ciel nous attize,
L'air estant balié des froids souspirs de Bize:
Plustost peut-on conter du Printemps les couleurs,
Les fueilles des forests, de la terre les fleurs,
Que les infections qui tirent sur nos testes
Du Ciel armé, noirci les meurtrieres tempestes:
Qu'on doute des secrets, nos yeux ont veu comment
Ces hommes vont bravant des femmes l'ornement…
[…]

_↑_

1618

BERNIER de LA BROUSSE, Joachim, *Les Œuvres poétiques*, Poitiers, Julien Thoreau, 1618, *Les Odes*, Livre I, ode XIV, f° 115v° [préambule des innombrables : vers 1 à 8].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1090269b/f254>

Texte modernisé

LE Ciel n'a point tant de flambeaux
Qui jour et nuit nous illuminent,
Tant de peuples les bleues eaux
Qui sans pieds hardiment cheminent,
Tant de fleurs le gai renouveau,
Tant d'oiseaux la haute contrée,
Tant de sons le bi-front coupeau,
Tant de troupeaux la jeune prée :
Que ma Floride arme en ces lieux
De beautés qui me font la guerre,
Car elle porte dans ses yeux
Le Ciel, l'onde salse, et la terre.

Texte original

LE Ciel n'a point tant de flambeaux
Qui iour & nuict nous illuminent,
Tant de peuples les bleuues eaux
Qui sans pieds hardiment cheminent,
Tant de fleurs le gay renouueau,
Tant d'oiseaux la haute contrée,
Tant de sons le bi-front coupeau,
Tant de troupeaux la ieune prée:
Que ma Floride arme en ces lieux
De beautez qui me font la guerre,
Car elle porte dans ses yeux
Le Ciel, l'onde salse, & la terre.

_↑_

1618

BERNIER de LA BROUSSE, Joachim, *Les Œuvres poétiques*, Poitiers, Julien Thoreau, 1618, *Les Mélanges*, f° 336v° [préambule des innombrables : vers 5 à 7].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1090269b/f696>

Texte modernisé

Rien sinon que des vœux, rien sinon que des flammes,
Ne pousse mon esprit aux pieds de ta grandeur ;
Mon luth que cent procès ont captif dans leurs trames
Pour un si haut sujet est trop manque d'ardeur.
J'aurais plutôt nombré les voiles, et les rames,
Qui du règne liquide éprouvent la roideur,
De l'Aube, et de Pluton, les couleurs, et les âmes,
Que chanter dignement ta vie, et ta candeur.
Laissons ce beau souci aux âmes que la gloire
Grave de son burin dans le cœur de Mémoire,
Pour avoir fréquenté le mont double-sourcil.
Il te faut un Homère, ô mon second Ulysse,
Et rien ne serviront mes lâches vers ici,
Que d'assurés témoins de mon humble service.

Texte original

Rien sinon que des vœux, rien sinon que des flames,
Ne pousse mon esprit aux pieds de ta grandeur;
Mon luth que cent procés ont captif dans leurs trames
Pour vn si haut subiect est trop manque d'ardeur.
I'aurois plustost nombré les voiles, & les rames,
Qui du regne liquide esprouuent la roideur,
De l'Aube, & de Pluton, les couleurs, & les ames,
Que chanter dignement ta vie, & ta candeur.
Laissons ce beau soucy aux ames que la gloire
Graue de son burin dans le cœur de Memoire,
Pour auoir frequenté le mont double-sourcy.
Il te faut vn Homere, ô mon second Vlysse,
Et rien ne seruiront mes lasches vers icy,
Que d'asseurez tesmoins de mon humble seruice.

_↑_

1620

CERTON, Salomon, *Vers lipogrammes et autres œuvres en poésie*, Sedan, Jean Jannon, 1620, *Lipogrammes*, Second Alphabet, « Voyage », G, p. 26 [motif des innombrables : vers 1-2 et 5-6].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6551882q/f30>

Texte modernisé

DE tant de pleurs ces prés rajeunissant
Ne mouillent point leur verte couverture,
Que de travaux en ce chemin j'endure
Pour deux beaux yeux mes yeux éblouissant.
De tant de vents ces tourbillons croissant,
N'ont point soufflé cette forêt obscure,
Que de soupirs pour une absence dure,
Sont aujourd'hui de mes poumons issant.
Hélas ! déçu j'avais quelque espérance,
Pensant, pensant en fuyant sa présence,
Que je fuirais quant et quant sa prison.
Mais à mon mal j'éprouve le contraire,
Sentant, tant plus je fuis pour m'en distraire,
Tant plus en moi s'embraser mon tison.

Texte original

DE tant de pleurs ces prez raieunissans
Ne moüillent point leur verte couuerture,
Que de trauaux en ce chemin i'endure
Pour deux beaux yeux mes yeux esbloüissans.
De tant de vents ces tourbillons croissans,
N'ont point soufflé ceste forest obscure,
Que de souspirs pour vne absence dure,
Sont auiourd'huy de mes poulmons issans.
Helas! deceu i'auois quelque esperance,
Pensant, pensant en fuyant sa presence,
Que ie fuirois quant & quant sa prison.
Mais à mon mal i'espreuue le contraire,
Sentant, tant plus ie fuy pour m'en distraire,
Tant plus en moy s'embraser mon tison.

_↑_

[1874]

d'AUBIGNÉ, Agrippa, *Œuvres complètes*, tome troisième, Paris, Alphonse Lemerre, 1874, *Le Printemps*, Livre III, Odes, Ode I [strophe 4], p. 120 [préambule des innombrables aux douleurs de l'amant : vers 1 à 4].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4296m/f124>

Texte modernisé

[…]
Autant que d'abeilles bourdonnent
En Hybla, autant de flambeaux,
De sons, de spectacles nouveaux
Mon oreille et mon œil étonnent,
Autant de forces du destin,
Autant d'horreurs appareillées,
Et d'Érinnes déchevelées
Accourent pour être à ma fin.
[…]

Texte original

[…]
Autant que d'abeilles bourdonnent
En Hybla, autant de flambeaux,
De sons, de spectacles nouveaux
Mon oreille & mon œil estonnent,
Autant de forces du destin,
Autant d'horreurs apareillees,
Et d'Erynnes dechevelees
Accourent pour estre à ma fin.
[…]

_↑_